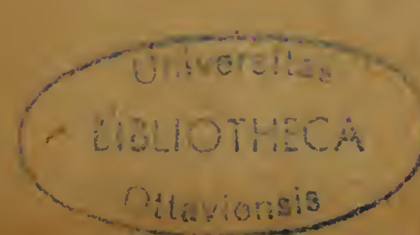
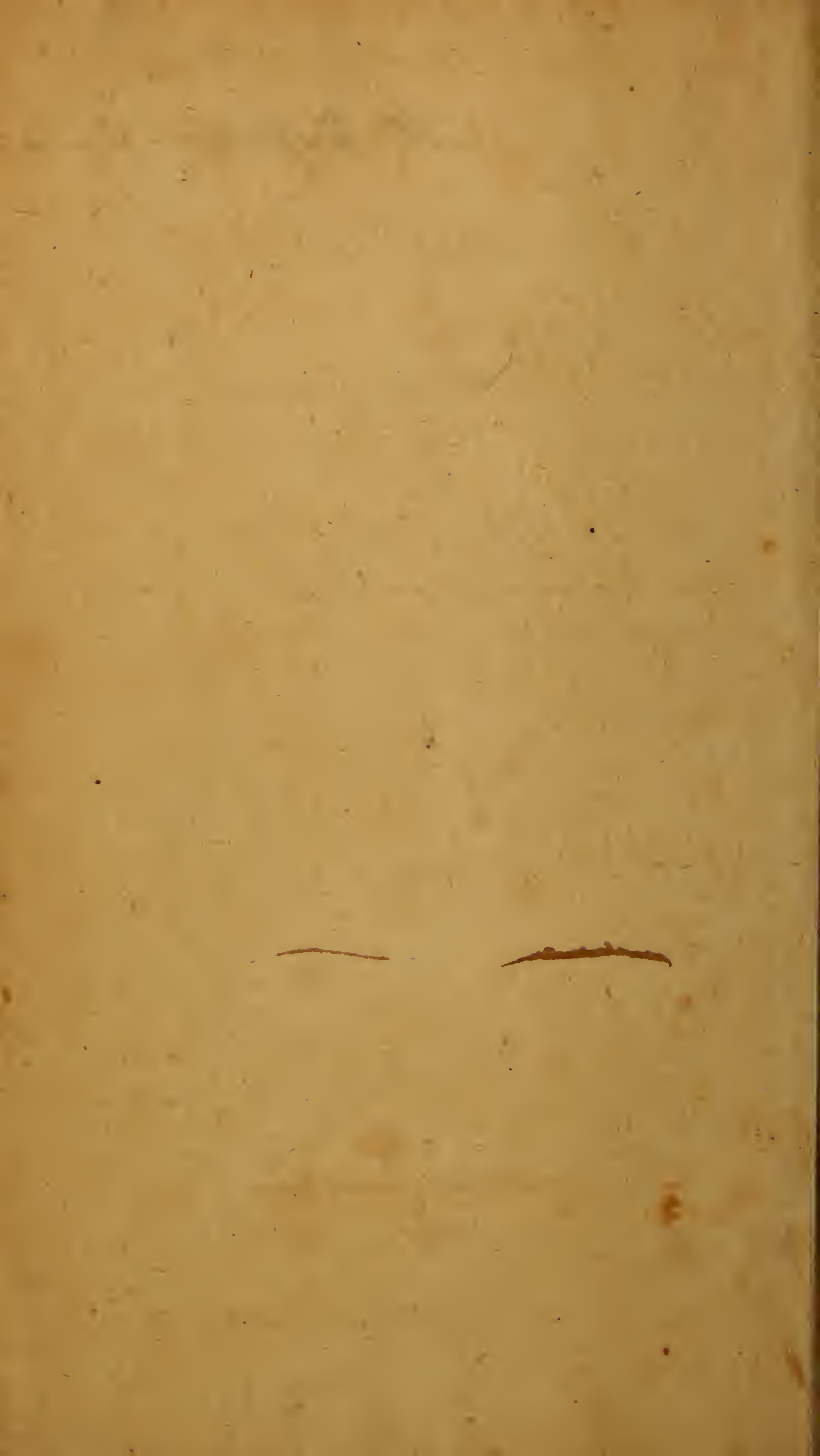



R. LAFRAMBOISE.



M Laframboise



LETTRES DE MADAME DE MAINTENON,

A DIVERSES PERSONNES.

A M. D'AUBIGNÉ', SON FRERE.

ET A MONSIEUR ET A MADAME

DE VILLETTE.

TOME PREMIER.



A AMSTERDAM,

Chez PIERRE ERIALED, Imp. Libr.

M. DCC. LVII.



LETTRES DE MADAME DE MAINTENON,

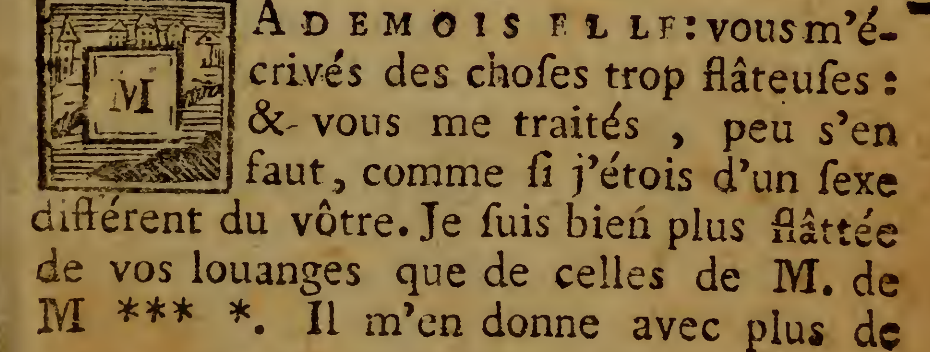
A DIFFERENTES PERSONNES.

LETTRE I.

DE MLLE. D'AUBIGNÉ.

A MLLE. DE ST. HERMANT.

De Niort. 1650.



MADEMOISELLE: vous m'écrivés des choses trop flâteuses: & vous me traités, peu s'en faut, comme si j'étois d'un sexe différent du vôtre. Je suis bien plus flâttée de vos louanges que de celles de M. de M *** *. Il m'en donne avec plus de

* Vraisemblablement le chevalier de Méré.

passion, mais pas avec autant de tendresse. Aussi me méfierois-je bien d'un amant, qui sauroit entrer dans mon cœur avec la même adresse que vous y entrés. Je ne regretterois point Paris, si vous n'y étiés pas. Vous effacés tout ce qui m'y a plu. Je n'oublierai jamais les larmes que vous avés versées avec moi: & toutes les fois que j'y pense, j'en verse encore. Je m'assieds avec un plaisir toujours nouveau sur cette chaise, que vous avés travaillée de vos mains: & quand je veux écrire, je ne suis contente ni de mes expressions ni de mes pensées, si je ne me sers pas de vos plumes & de votre papier. Je vous prie, Mademoiselle, de me dispenser de vous l'envoïer tout écrit. Je n'ai ni assez de courage ni assez d'esprit pour cela: je vous en promets la moitié: & vous aurés le reste, quand j'aurai autant d'esprit que M. Scaron. J'aime bien Mademoiselle de Neüillan; je vous prie de le lui dire, & de la remercier du service qu'elle m'a rendu, en me donnant en vous une amie qui me consoleroit de ma mere, si quelque chose pouvoit m'en consoler.

LETTRE II.

DE M. SCARON A MLLE. D'AUBIGNÉ.

MADEMOISELLE, Je m'étois toujours bien douté, que cette petite fille, que je vis entrer il y a ſix mois dans ma chambre avec une robe trop courte, & qui ſe mit à pleurer, je ne ſai pas bien pourquoi, étoit auſſi ſpirituelle qu'elle en avoit la mine. La lettre que vous avés écrite à Mademoiſelle de Saint-Hermant eſt ſi pleine d'eſprit, que je ſuis mécontent du mien de ne m'avoir pas fait connoître aſſez tôt tout le merite du vôtre. Pour vous dire vrai, je n'aurois jamais crû, que dans les iſles de l'Amérique, ou chez les religieuſes de Niort on apprît à faire de belles lettres: & je ne puis bien m'imaginer pour quelle raiſon vous avés apporté autant de ſoin à cacher votre eſprit, que chacun en a de montrer le ſien. A cette heure que vous êtes découverte, vous ne devés point faire difficulté de m'écrire auſſi bien qu'à Mademoiſelle de St-Hermant. Je ferai tout ce que je pourrai, pour faire une auſſi bonne lettre que la vôtre: & vous aurés le plaiſir de voir qu'il s'en faut

beaucoup que j'aïe autant d'esprit que vous. Tel que je suis, je serai toute ma vie, &c.

LETTRE III.

DU MEME A LA MEME.

VOus êtes donc devenue malade de la fievre tierce. Si elle se tourne en quarte, nous en aurons pour tout notre hiver. Car vous ne devés pas douter qu'elle ne me fasse autant de mal qu'à vous. Faites moi savoir, je vous prie, combien d'accès nous en avons déjà eus, & ce que les médecins en disent, puisque vous les verrés la premiere. Et en vérité, cela est assez extraordinaire que vous sachiés de mes nouvelles quatre ou cinq jours avant moi-mème. Je me fie bien en mes forces, accablé comme je suis de tant de maux, de prendre tant de part aux vôtres. Je ne sai si je n'aurois pas mieux fait de me défier de vous la premiere fois que je vous vis. Je le devois faire à en juger par l'événement. Mais aussi quelle apparence y avoit-il, qu'une jeune fille dût troubler l'esprit d'un vieux garçon? Et qui l'eut jamais soupçonnée de me faire assez

de mal pour me faire regretter de n'être plus en état de me revancher? Douceurs à part, je ſai que vous êtes malade, & ne ſai ſi l'on a de vous tout le ſoin qu'on en doit avoir. Cette inquiétude-là augmente fort le déplaiſir que j'ai de vous voir auſſi malheureuſe que je vous ſuis inutile.

Tandis que la cuiſſe étendue,
Dans un lit toute nue,
Vous repoſés votre corps blanc & gras
Entre deux ſales draps,
Moi malheureux pauvre homme,
Sans pouvoir faire un ſomme,
Entre mes draps qui ſont ſales auſſi,
Je veille en grand ſouci.

Et tout cela pour vous aimer plus que je ne penſois. Que je vous aime! Et que c'eſt une ſotiſe que d'aimer tant! Comment! à tout moment il me prend envie d'aller en Poitou, & par le froid qu'il fait: n'eſt-ce pas une forcenerie? Ah! revenez, revenez, puiſque je ſuis aſſez foû pour regretter des beautés abſentes. Je me devois mieux connoître, & conſidérer, que j'en ai plus qu'il ne m'en faut d'être eſtropié depuis les piés juſqu'à la tête, ſans avoir encore ce mal qu'on appelle l'im-

patience de vous voir. C'eſt une maudite maladie. Ne vois-je pas bien comme il en prend au pauvre M... de ce qu'il ne vous voit pas auſſi ſouvent qu'il voudroit, encore qu'il vous voïe tous les jours ? Il nous en écrit en deſeſpéré ; & je vous le garantis ame damnée, à l'heure que je vous parle, non pas à cauſe qu'il eſt hérétique, mais parce qu'il vous aime, & c'eſt tout dire. Vous devriés pourtant vous en tenir à vos conquêtes, laiſſer enfin le genre humain en paix,

Et commander à vos œuillades
De faire un peu moins de malades.

Vous êtes bien heureuſe de n'avoir pas à faire à moi : je vous menerois d'importance. Vous vous moqués peut-être de mes menaces. Mais ſachez, beauté fière, qu'on ne manque point d'hommes forts dans une affaire où le public eſt intéreſſé. Il n'y auroit donc qu'à faire mourir les gens ! Et dites moi : ma mignonne ! êtes-vous chrétienne ? vous êtes turque, ſur mon honneur : je m'y connois bien : & vous êtes turque des plus méchantes. Encore les turcs de bien & d'honneur ſont-ils grands aumôniers. Mais de l'humeur dont je vous connois vous ne feriés pas de bien pour un

empire, même à ceux qui vous aiment. Vous ne valés donc rien, quoique vous soiés faite de quantité de belles & bonnes choses : vous autorisés plus que personne le proverbe qui dit : *tout ce qui reluit n'est pas or* : & enfin vous êtes aussi diablesse que vous êtes blanche. Avec tout cela, voïez ce que c'est que d'être belle ; je suis plus que personne du monde, &c.

LETTRE IV.

DU MEME A LA MEME.

QUE vous êtes querelleuse ! Et si vous n'aviés beaucoup d'autres bonnes qualités, que j'aurois à souffrir en cultivant l'amitié que j'ai grande envie de faire avec vous ! Hé bien ! quand je vous aurois manqué une fois de parole, vous seriés bien gâtée. Je vous en manquerai plus de cent fois : & si, je ne vous en aimerai pas moins. Voiez-vous, Mademoiselle, j'aime si fort mes amis, que j'en suis honteux. Mais j'avoue qu'il y a quelques petites incommodités à souffrir avec moi. Je suis paresseux en diable : & pour vous montrer que je dis vrai, c'est que, de pure paresse, je ne puis me re-

ſoudre à vous choiſir des vers dans ma caſſette, quoique j'en aïe plus grande envie que vous : & c'eſt tout ce que je pourrai faire tantôt, quand vous me dirés des injures. Vous verrés avec quelle patience je les ſouffrirai : & vous jugerés par-là, qu'au moins je ſuis bon à être grondé, ſi d'ailleurs je ne ſuis bon à rien. On n'a que faire de nous vouloir brouiller : nous nous brouillerons bien tout ſeuls ſans que perſonne s'en mêle : mais auſſi nous nous raccommoderons bien vîte : & ce ſera à recommencer de plus belle. Adieu. Je ſuis votre très humble & très obéïſſant ſerviteur, ou le diable m'emporte.

LETTRE V.

DU MEME A LA MEME.

OH ! pour le coup : voici les vers. Vous y verrés, petite tigreſſe, que j'avois bien raiſon de me défier de vous.

Je voïois tous les jours l'incomparable Iris :
J'admirois ſon eſprit : je la trouvois fort belle :
Imprudent que j'étois ! je m'aimois auprès d'elle,

Sans connoître que j'étois pris.
Mais ne la voïant plus, ô bons Dieux ! quelle flamme
S'est découverte dans mon ame !
Quels rigoureux tourmens n'ai-je pas enduré,
Quand j'ai pensé depuis à ses aimables charmes !
Que j'ai poussé de cris ! que j'ai versé de larmes !
Et que j'ai souvent soupiré !
Mais je ne la vois plus : & cependant mon ame
Voit croître tous les jours sa flamme.
Je la sens dans mon cœur augmenter chaque jour,
Mais aussi chaque jour mon esprit diminue.
O dangereuse Iris ! pourquoi vous ai-je vue,
Si j'en devois mourir d'amour ?
Et si je ne saurois, tant vous êtes sévère,
Vous le dire sans vous déplaire ?
L'amour que j'ai pour vous me tourmente si fort,
Que j'en pourrois fléchir l'ame la plus barbare :
Je vous offenserai, si je vous le déclare,
Si je le cache, je suis mort :
Mais redoutant la mort moins que votre colere,
J'aime mieux mourir & me taire.

M. de Mioſſens a la goutte : on voit bien qu'il vous aime. Aimez moi, & je ſerai guéri de tous mes maux.

LETTRE VI.

DU MEME A LA MEME.

MADEMOISELLE, je vous envoïe ma confeſſion. Quoique je ſois devant tout le-monde en poſture de pénitent, il n'y a perſonne en qui j'aïe plus de confiance qu'en vous : pour vous mon cœur eſt percé à jour.

Si je n'aime de tout ce cœur
Iris dont le bel œil, s'eſt rendu mon vainqueur
Par une ſeule œuillade,
Si d'adorer d'autres appas
jamais l'amour me perſuade,
Je veux que ſa beauté qui m'a rendu malade.
Ne me guériſſe pas.

C'eſt jurer par les ondes du Stix : mais puis-je, ma toute charmante, ma toute précieuſe, m'attacher à vous par un ferment trop fort ?

Oui, ſi je n'aime conſtamment,

Et si jamais mépris ou mauvais traitement
Me rendent infidelle,
O grands Dieux! à qui je promets
De l'aimer & douce & cruelle,
Je veux bien que le feu dont je brule pour elle
Ne me brule jamais.

Que diable allois-je faire dans cette galere? Pourquoi vous aimer, vous qui ne m'aimerés jamais? Vous me dirés toujours avec cette gaïeté qui me désespere, vous m'aimés parce que je suis jolie: je ne vous aime point parce que vous êtes à faire peur.

Ma raison par de vains discours
A beau me faire voir le péril que je cours,
Quoiqu'elle me conseille,
Grands yeux qui paroissés si doux!
Tein frais & vif! bouche vermeille!
Beaux cheveux! belle Iris! adorable merveille!
Je veux mourir pour vous.

LETTRE VII.

DE M. DE MÉRÉ A MLLE. D'AUBIGNÉ.

JE n'ose vous écrire, Mademoiselle, quoique vous m'aïés fait la grace de me le permettre & que ce ne soit pas la

premiere fois que je me le sois permis. J'étois bien plus hardi, avant d'avoir l'honneur de vous connoitre : & je trouve que plus je vous ai vuë, plus vous m'avés inspiré de respect. Je crois que si vous n'étiés que la plus belle & la plus agréable personne du monde, je vous dirois librement tout ce qui me viendroit dans la fantaisie. Mais vous avés tant d'autres qualités de plus haut prix, que lorsque l'on vous écrit ou que l'on vous parle il est bien mal aisé de ne vous pas craindre : & je remarque en vous un mérite si pur & si rare, que j'aurois de la peine à me persuader, que le plus honnête homme qui parut jamais fut digne de vous. Depuis que je vous ai quittée, je n'ai rien vu de tout ce que j'aime, rien de noble, rien de galant, ni de bon air. Même, quand il m'arrive de tourner ma pensée à ces dames, chez qui j'allois quelquefois, lorsque je ne pouvois être auprès de vous, cette idée ne me donne pas de sentimens bien vifs : & je ne songe aux plus accomplies que pour vous mettre au dessus d'elles. Encore que vous les effaciés & que vous soïés l'admiration de Paris & des mieux faites de la cour, il est pourtant vrai, Mademoiselle, que c'est dans mon esprit que vous conservés tous ces avantages. De la sorte que

je les regarde, & qu'ils me ſont chers, il me ſemble que les plus grands princes ne ſauroient être heureux ſans vous, & que plus ils ont de fortune & de grandeur, plus ils ſont à plaindre de ne vous avoir pas. Auſſi, Mademoiſelle, ſi je m'étois apperçu, que les matieres brillantes vous pluſſent, je vous pourrois aſſurer qu'Alexandre & Céſar vous euſſent préférée à toutes leurs conquêtes. Mais eſt-il poſſible qu'avec tant de raiſons que vous avés d'aimer le monde & la vie, il arrive pourtant que vous ne laiſſés pas quelquefois d'être bien ſombre & d'avoir de triſtes penſées? Je vous ai pourtant vuë en cet état : & vous me feſiés ſouvenir de ces tems bas, qu'on aime quelquefois mieux que les plus brillans jours de l'été. Mais ce qui me plaiſoit tant ne me tourmentoit pas moins. Et puiſque votre préſence qui m'eſt ſi chére ne m'empêchoit pas de ſouffrir, parce que vous étiés mélancolique, imaginez vous ſi je ſuis à plaindre à cette heure que je ne vous vois plus, quand votre triſteſſe me revient dans l'eſprit. Croïez moi, vous devés mieux gouter ce que vous valés. Je vous le conſeille ſincèrement & vous en conjure de tout mon cœur. Voici votre leçon, & ce qu'un ancien Grec écrivoit à ſon ami.

Sitôt que je vous perds de vue, je ſuis toujours bien aiſe d'apprendre de vos nouvelles : & tout ce que vous me mandés dans votre derniere lettre me rejouit & me paroît de bon ſens, ſi ce n'eſt je ne ſai qüoi de triſte qui fait voir aſſez, que vous n'êtes pas bien content de notre condition. Nous en parlerons, quand vous ſerés de retour : & j'eſpere que vous prendrés d'autres penſées. Cependant il ne ſera pas mal à propos de vous écrire ce qui me vient dans l'eſprit ſur le ſujet de vos plaintes. Vous ſemble-t'il donc, mon cher ami, que les Dieux n'ont rien fait pour nous ? Et ne ſongez-vous point qu'ils nous ont donné un corps bien ſain, bien formé, bien vigoureux, capable de ſuporter la faim, la ſoif, la fatigue, & capable de gouter tant d'innocens plaiſirs que la nature nous préſente ? Ne tenons-nous pas auſſi de leurs libéralités une bonne conſcience qui nous exempte de crainte & de remords, un eſprit docile, pénétrant, ſoumis à la raiſon univerſelle, épuré par de profondes réflexions, comme au deſſus de tout par la philoſophie ? Enfin ne nous ont-ils pas donnés l'un à l'autre ? & nous pouvoient-ils faire un meilleur préſent ? Que ſi nous ne ſommes pas dans l'abondance, vous imaginez-vous que ce

ſoit un grand mal ? Peut-être que nous en ſommes plus heureux, car nous n'avons beſoin que de peu de choſes : & ce qui ſe préſente en foule & qu'on ne ſouhaite point laſſe aiſément. Mais ce qui nous vient de notre fond, ou de notre induſtrie, ou même de quelques petites faveurs de la fortune, nous cauſe toujours un plaiſir pur & durable. Conſidérez, d'ailleurs, que c'eſt pour nous que la nature agit, qu'elle étale de ſi beaux ſpectacles, qu'elle diſtingue les ſaiſons, que le ſoleil ſe leve & ſe couche, & que tant d'aſtres rendent la nuit agréable. C'eſt principalement pour nous que toutes ces choſes ſe font, parce que nous en ſavons mieux profiter que le reſte du monde. En effet, connoiſſez-vous quelqu'un qui ſe plaiſe comme nous aux divers chants des oiſeaux, ni qui ſoit ſi ſenſible à la douceur d'une belle nuit ? Souvenez-vous, de plus, que ces plaiſirs ſont accompagnés de tant d'excellentes choſes que nous diſons dans nos promenades. Remercions en les Dieux : & deſormais gardons-nous bien de nous plaindre. Ce ſeroit une extrême ingratitude. Car, en vérité, nous ſommes plus riches que les Rois de Perſe, ou du moins nous ſommes plus heureux.

LETTRE VIII. *

DE Mr. SCARON.

A Mlle. DE L'ENCLOS. **

MADEMOISELLE, Voici des vers que M. Scaron a fait pour vous, après avoir très inutilement tenté d'en faire contre vous. Je n'ai pas voulu lui permettre de vous les envoïer: & voïez combien je compte ſur vous, je lui ai dit, que vous les recevriés de ma main avec plus de plaiſir que de la ſienne. Tous vos amis ſoupirent après votre retour. Depuis votre abſence, ma cour en eſt groſſie: mais c'eſt un foible dédommagement pour eux: ils cauſent, ils jouent, ils boivent, ils bâillent. Le Marquis a l'air tout auſſi ennuïé que les premiers jours de votre départ: il ne s'y fait point: c'eſt une conſtance héroïque. Revenez, ma très aimable: tout Paris vous en prie. Si M. de Villarçeaux ſavoit tous les bruits que Mme. de Fieſque ſéme contre lui, il auroit honte de vous retenir plus long tems. Saint-Evremond

* Cette lettre eſt vraiſemblablement de l'année 1653.

** Ninon de l'Enclos, née à Paris le 15. mai 1616. morte le 17 octobre 1706.

veut vous envoïer Châtillon, Mioſſens, & du Rincy, en qualité de chevaliers errans pour vous enlever dans votre vieux château. Revenez, belle Ninon, & nous ramenés les graces & les plaiſirs. Ce ſont mes veux : voici ceux de M. Scaron.

O belle & charmante Ninon,
A laquelle jamais on ne répondra, non,
Pour quoique ce ſoit qu'elle ordonne :
Tant eſt grande l'autorité
Que s'aquiert en tous lieux une jeune perſonne,
Quand avec de l'eſprit elle a de la beauté!
Le premier jour de l'an nouveau,
Je n'ai rien d'aſſez bon, je n'ai rien d'aſſez beau
Dequoi vous donner une étrenne.
Contentez vous de mes ſouhaits :
Je conſens de bon cœur d'avoir groſſe migraine,
Si de bon cœur je ne les faits.
Je ſouhaite donc à Ninon
Un mari peu hargneux, mais qui ſoit bel & bon,
Force gibier tout le carême,
Bon vin d'Eſpagne, gros marron,
Force argent ſans lequel tout homme eſt triſte & blême,
Et qu'un chacun l'eſtime autant que fait Scaron.

LETTRE IX.

DE M. DE MÉRÉ A Me. SCARON.

C'Eſt être bien conſtante, Madame, je vous l'avouë, que de me garder toujours quelque place en votre ſouvenir, & de me faire la grace de me l'écrire! Penſez-vous néanmoins que de la manière que vous êtes conſtante & mème opiniâtre, je vous en doive être obligé, & que ce ne ſoit pas plutot un ſujet de plainte que de remercîment. Du moment que j'eus l'honneur de vous voir, vous me plutes bien fort. Et ſi j'oſe me flatter d'une ſi douce penſée, il me ſemble auſſi que vous me fites paroître un peu d'inclination. Tout cela me promettoit un ſuccès agréable. Mais enſuite, après beaucoup d'entretiens & de billets, qui vous ont aſſez témoigné que je vous aimois éperdument & qui me devoient mettre bien avant dans votre cœur, vous en êtes demeurée obſtinément dans un degré d'amitié, qui ne s'élève guère au deſſus de l'indifférence. Comme je me plains de votre conſtance, vous me reprochés que je ſuis inégal. Et je ne veux pas nier, que je ne le ſois pour vous, Madame, & peut-être encore plus que vous ne penſés. Mais vous m'en devés ſavoir bon gré. Car de la

ſorte que je le ſuis, il n'y a rien de plus obligeant, puiſqu'il ne ſe paſſe point de jour que je n'ajoute de l'eſtime & de la tendreſſe aux ſentimens que vous m'avés inſpirés. Et je vous ſouhaite encore aujourdhui plus vivement que je ne feſois hier. Il eſt vrai que les agrémens & les délicateſſes de votre lettre y peuvent contribuer. Peut-être que vous n'en demandés pas tant, & que vous en feriés embarraſſée. Je vous aſſure pourtant que les affections médiocres donnent beaucoup de peine & fort peu de plaiſir, & que jamais on n'eſt heureux de s'aimer qu'on ne vienne à ne ſe pouvoir paſſer l'un de l'autre. J'ai eu des affaires qui ne m'ont pas permis d'être auprès de vous. A cette heure que je fais ce que je veux, j'eſpere de m'en aprocher en peu de tems. Et ſi vous me trouvés ſombre & mélancolique à notre premiere vuë, n'en ſoïez pas ſurpriſe : car il ſeroit bien mal aiſé, que deux heures de votre converſation, toute charmante qu'elle eſt, me puſſent guérir de la triſteſſe que deux mois de votre abſence m'ont cauſé.

LETTRE X.

DE ME. SCARON.

A ME. DE FONTENAY.

1653. *Paris, 14. fev.*

. . . .

. . . . Il ne vous le pardonnera jamais, me dit-il d'un ton & d'un air que je ne lui ai jamais vû. Vous l'avés bleſſé dans l'endroit le plus ſenſible : vous avés trompé ſa confiance : enfin c'eſt un déchaînement, une obſtination, dont je ne l'aurois pas cru capable. Ecrivez lui, dites lui vos mécontentemens, dites tout avec fermeté : j'épierai le moment. Il ſeroit bien triſte pour moi d'être privée du commerce de la perſonne que j'aime le plus. Ne vous rebutez pas : ne fléchiſſez point : dans deux jours, je tiens votre paix faite. Dans le fonds, vous n'êtes coupable que d'une imprudence : & ſon cœur eſt porté à vous juſtifier. Mon mari eſt ſurpris d'une ſi prompte rupture : il prétend qu'au lieu de vous en allarmer vous devés en bénir le ciel.

LETTRE XI.

A Me. DE PALAISEAU. *

Paris. 1654.

J'Ai dit à M. de Souvré tout ce que vous lui auriés dit vous même. Je doute qu'il réuſſiſſe : ſoïez pourtant ſûre qu'il fera l'impoſſible : il me l'a promis. Il convient qu'il y a de la lâcheté dans le procédé de ſon ami : mais il ſoutient, que vos hauteurs diminuent ſa faute. La choſe eſt ſans reméde ; il tâchera ſeulement de l'engager à doubler la ſomme. Avec cela, vous ſeriés heureuſe, ſi vous ſaviés l'être, & ſi la réputation pouvoit ſe renouveller. Donnez vous à Dieu ; fuïez du moins le monde pour un tems ; vous pourrés y reparoitre enſuite, comme ſi cet accident n'avoit fait aucun éclat. Vous avés toujours aimé la vertu : quand le public en ſera perſuadé, & vous le perſuaderés par votre retraite, il oubliera vos foibleſſes. Monſieur Scaron, qui juge très ſainement des choſes quand il veut bien les conſidérer ſérieuſement, eſt de mon avis. Adreſſez vous à quelque hom-

* Céleſte de Palaiſeau, Prieure d'Argenteuil. Scaron l'avoit beaucoup aimée dans ſa jeuneſſe.

me de bien qui vous conduise dans les voïes du Seigneur. Tout est vanité, tout est affliction d'esprit : l'expérience doit vous l'apprendre. Jettez vous dans les bras de Dieu. Il n'y a que lui dont on ne se lasse point, & qui ne se lasse jamais de ceux qui l'aiment.

LETTRE XII.

A Me. DE POMMEREUIL.

1658. *Paris, 10 Juillet.*

MADAME, Je ne crois pas qu'il y ait jamais eu une aussi belle passion que celle que M. Scaron a conçue pour vous, depuis qu'il a eu l'honneur de vous voir au chevet de son lit. Il ne trouve rien de si beau que vous, pas même Madame de Longueville : il vous donne le prix de la beauté, le prix de l'esprit, le prix de la vertu. Vous êtes, Madame, la seule personne, dont il prononce le nom avec respect. A votre considération, il a oublié la belle inconnue, & pardonné à Madaillan. Madame de Brienne est jalouse de vous : Madame de Fiesque l'est aussi : jugez combien je dois l'être. Je ne vous remercierai point de cette belle & magnifique chasuble : c'est le présent d'une ri-

vale trop redoutable. Si j'en croïois mes amis, je vous priverois des prieres de la chapelle que vous embelissés, & je défendrois au prêtre de M. Deslandes Payen de se ressouvenir de sa bienfaitrice. Mme. de Bonneau sort d'ici : elle vous est si attachée, & elle le dit avec tant de plaisir & de zèle, qu'on a honte de ne pas vous aimer autant qu'elle vous aime.

LETTRE XI.

A Me. FOUQUET.

Paris, 25 mai. 1655.

MADAME, je ne vous importunerai plus de l'affaire des déchargeurs : elle est heureusement terminée par la protection de ce héros auquel nous devons tout, & que vous avés le plaisir d'aimer, Le Prevôt des marchands a entendu raison, dès qu'il a entendu le grand nom de M. Fouquet. Je vous supplie, Madame, de trouver bon que j'aille vous en remercier à Vaux. Me. de Vassé m'a assurée que vous me continuez vos bontés, & que vous ne me trouveriés pas de trop dans ces allées, où l'on pense avec tant de raison, où l'on badine avec tant de grace.

LETTRE XII.

A LA MEME.

Paris, 4 Septembre.

1659. MADAME : La perte que vous venés de faire est une perte publique par la part que la cour & la ville y prennent. Si quelque chose pouvoit en adoucir l'amertume, ce feroit sans doute la preuve que ce triste événement vous donne de l'estime, que toute la France à pour vous & pour Monseigneur le Sur-intendant. La mort du duc d'Anjou n'auroit pas plus été pleurée. Pour moi, Madame, qui suis votre redevable par tant de titres, j'ai bien plus besoin de consolation que je ne suis en état d'en donner. J'aimois cet enfant avec des tendresses infinies : j'avois souvent lû dans ses yeux une félicité & une gloire, à laquelle Dieu n'a pas voulu qu'il parvint. Que son saint nom soit béni! Le ciel vous l'a ravi, Madame : il ne vous l'a ravi que pour le rendre plus heureux.

LETTRE XIII.

A LA MEME.

Paris, 18 janvier.

1660. MADAME : Les obligations que je vous ai ne m'ont pas permis d'hésiter sur la proposition que Mme. Bonneau m'a faite

te de votre part : elle m'eſt ſi glorieuſe, je ſuis ſi dégoutée de ma ſituation préſente, j'ai tant de vénération pour votre perſonne, que je n'aurois pas balancé un inſtant, quand même la reconnoiſſance que je vous dois ne m'auroit point parlé. Mais, Madame, M. Scaron, quoique votre redevable & votre très humble ſerviteur, ne peut y conſentir. Mes inſtances ne l'ont point fléchi : mes raiſons ne l'ont pas perſuadé. Il vous conjure de m'aimer moins, ou de m'en donner des marques qui coutent moins à l'amitié qu'il a pour moi. Liſez ſa requête, Madame : & pardonnez en la vivacité à un mari, qui n'a d'autre reſſource contre l'ennui, d'autre conſolation dans tous ſes maux, qu'une femme qu'il aime. J'ai dit à Mme. Bonneau, que ſi vous vouliés abréger le terme, j'aurois peut-être ſon conſentement : mais je vois bien qu'il eſt inutile de m'en flâter, & que j'avois trop préſumé de mon pouvoir. Je vous prie, Madame, de me continuer votre protection ; perſonne ne vous eſt plus attaché que moi : & ma reconnoiſſance ne finira qu'avec ma vie.

LETTRE XIV.

A Me. DE VILLARCEAUX. *

1660. *Paris, 27 août.*

JE n'entreprendrai point de vous faire la rélation de l'entrée du Roi. Je vous dirai feulement que ni moi, ni perfonne ne faurions vous en faire comprendre toute la magnificence. Je ne crois pas, qu'il fe puiffe rien imaginer de fi beau; & la Reine dût fe coucher hier au foir affez contente du mari qu'elle a choifi. S'il y a des rélations imprimées, dès aujourdhui je vous en enverrai; finon, j'attendrai. Mais je ne puis vous rien dire en ordre. Et tout ce que je vis hier fort diftinctement eft à préfent confus dans ma tête. Je fus toute yeux pendant dix ou douze heures de fuite. La maifon de M. le cardinal Mazarin ne fut pas ce qu'il y eut de plus laid; elle commença par 72 mulets de bagage; les 24 premiers avoient des couvertures affez fimples; les autres en avoient de plus belles, plus fines, plus éclatantes que les plus belles tapifferies que vous aïés jamais vuës. Et les derniers en avoient de velours rou-

* Femme de Louis de Mornay, marquis de Villarceaux, mort à Villarceaux en 1691.

ge en broderie d'or & d'argent avec des mords d'argent & des ſonnettes ; tout cela d'une magnificence ſur laquelle on ſe récria beaucoup. * Enſuite vingt quatre pages paſſerent, & tous les gentilshommes & officiers de ſa maiſon. Après cela, douze carroſſes à ſi chevaux, & ſes gardes. Enfin ſa maiſon fut plus d'une heure à paſſer, & à être admirée. Celle de Monſieur vint enſuite. J'oubliois dans celle de M. le cardinal vingt quatre chevaux de main, couverts de houſſes ſi belles, & ſi beaux eux-mèmes, que je n'en pouvois ôter les yeux. La maiſon de Monſieur parut donc très pitoïable ; & il y avoit, dit-on, du deſſein ; c'étoit pour montrer l'exceſſive opulence du cardinal. Le comte d'Eſtrées appelloit pourtant cela une faſtueuſe ſimplicité. La maiſon du Roi fut véritablement roïale. Vous ſavés, Madame, mieux que moi ce qui la compoſe. Mais ce que vous n'imaginerés ſeulement pas, c'eſt la beauté des chevaux que montoient les pages de la grande & de la petite écurie, qui les manioient très adroitement. Les différentes brigades des mouſquetaires avoient différentes plumes : la premiere en avoit

* Dans les œuvres de la Fontaine, on trouve une lettre adreſſée à Fouquet ſur cette entrée. Il y eſt ſouvent arlé des mulets de ſon eminence.

de blanches : la ſeconde de jaunes,noires & blanches : la troiſieme de bleuës , blanches & noires : & la quatrieme de vertes & blanches. Les pages de la chambre étoient vêtus de caſaques de velours couleur de feu , chamarrées d'or. M. de Navailles paroiſſoit à la tête des chevaux- legers, tout cela magnifique : Vardes à la tête des Cent Suiſſes : il étoit avec du verd ſur de l'or , & de fort bonne mine. Enſuite .... non .... Les gens de qualité ſuivoient les chevaux-legers : on en vit un très grand nombre , tous ſi bien qu'on n'en pouvoit preférer un à un autre. J'y cherchai mes amis : Beuvron paſſa un des premiers avec M. de St. Luc : il me cherchoit auſſi , mais non où j'étois. Tous les autres marchoient aſſez en deſordre. Je cherchai M. de Villarceaux : mais il avoit un cheval ſi fougueux qu'il étoit à vingt pas de moi , lors que je le reconnus. Il me parut des mieux : il étoit des moins magnifiques , mais le plus galamment. Il avoit un beau cheval qu'il manioit bien : ſa tête brune paroiſſoit de loin : & l'on ſe récria ſur lui quand il paſſa. Tous ces Meſſieurs allerent faire de grandes révérences au balcon de l'abbé d'Aumont. Je vous ai mandé qui y étoit. * Le comte de Guiche marchoit

* Peut-être la princeſſe d'Angleterre, depuis mariée à Monſieur.

ſeul, fort paré de pierreries qui éclatoient au ſoleil admirablement, entouré de force belles livrées, & ſuivi de quelques officiers des gardes : il alla ſous le balcon, comme vous pouvés penſer : je crois qu'il plut aſſez : car il étoit en plein de verd & de blanc qui reuſſit fort bien. Les maréchaux de France précédoient le Roi, devant lequel on portoit un dais de brocard.... (*Il y a ici une lacune de quatre pages.*) Le Roi ſaluoit tout le monde avec une grace & une majeſté ſurprenantes. Enſuite parut M. le chancelier, en robe & manteau de brocard, d'or, environné de laquais & de pages vêtus de ſatin violet, chamarrés d'argent, & couverts de plumes : enfin, Madame, rien de plus pompeux. Des ſeigneurs, on ne ſauroit dire, quel étoit le mieux. Et ſi j'avois à donner le prix à quelqu'un, ce ſeroit au cheval qui portoit les ſçeaux. La Feuillade avoit affecté une ſingularité qui ne reuſſit pas : il n'avoit ſur de la broderie que du ruban noir & des plumes noires. Le chevalier de Grammont, Rouville, Bellefonds, & quelques autres courtiſans ſuivoient la maiſon de M. le cardinal : ce qui ſurprit tout le monde : on dit que c'étoit par flatterie : & je m'en informerai. Le chevalier étoit tout couvert de couleur de feu, & fort brillant. Rou-

ville étoit en houſſe d'emprunt. Pour moi, j'aurois pris le parti de n'y pas être; car le Roi ſait bien qu'il n'eſt pas en état de faire ces dépenſes-là. Voilà, Madame, tout ce que je puis vous dire aujourdhui. J'ai même la main ſi laſſe, que je ne vous remercirai point de toutes les bontés que vous me témoignés. Me. de Préaux m'envoïa encore hier au ſoir une de vos lettres, dont je vous rends mille graces. Je n'enverrai celle-ci à la poſte que le plus tard que je pourrai, afin d'attendre des rélations, s'il y en a d'imprimées.

Dans les premieres harangues que l'on a faites, je n'ai point ouï parler de celle du préſident Amelot. On ne peut encore ſavoir ce qu'ils auront fait, ni celui qui aura le mieux réuſſi : je m'en informerai. On dit que les plus courtes ont été les moins mauvaiſes. Les préſidens à mortier étoient aſſez ridicules avec leurs mortiers ſur la tête, qui de loin paroiſſoient de ces boëtes plates de confitures. On chante aujourdhui le *Te Deum*. Dimanche, il y aura un feu ſur l'eau devant le louvre. On ne parle que de plaiſirs. Je vous prie de croire que je n'en ai point de plus grand, que de vous donner des marques de ma gratitude & de mon reſpect.

ſigné, D'AUBIGNY.

P. S. Je viens d'apprendre que le Roi donna les clefs de la ville, que l'on lui apporta, à M. de Trêmes, qui les envoïa ſur l'heure à Mme. de Navailles. Les rélations ne ſont pas encore imprimées ; je vous envoïe ce qu'il y a. Trouvez bon, que je faſſe ici mes complimens à M. de Villarceaux & à Monſieur & à Mlle. de la Garanne.

LETTRE XV.

A LA MARÉCHALE D'ALBRET.

Des Urſulines de la rue St. Jaques. 1664.

MADAME, je ſuis pénétrée du ſervice que vous m'avés rendu ; & ce qui me charme dans votre procédé, c'eſt que vous m'aïés accordé votre protection ſans me l'avoir promiſe. Par la nobleſſe de votre action jugez, Madame, de ma reconnoiſſance & de mon reſpect. Je pourrai donc enfin deſormais travailler tranquilement à mon ſalut ; j'ai bien promis à Dieu de donner aux pauvres le quart de ma penſion. Ces cinq cens livres de plus que n'avoit M. Scaron leur ſont dus en bonne morale, ne fut-ce que pour réparer le menſonge officieux de votre ami.

LETTRE XVI.

A M. D'HERMILLI.

1664. *De St. Germain, le 18. Septembre.*

NOus avons fait vœu, mon cher cousin, de passer ici une partie de l'automne, vous serés donc sans nous la vendage; croïez qu'il n'y a qu'une résolution aussi forte que celle que nous avons prise, qui puisse nous faire refuser vos offres. Nous menons ici une vie fort uniforme, très agréable pourtant. Mme. de Fiesque, Beuvron, Mademoiselle de Prâlin, & Coulanges nous donnent tous les soirs un petit concert. L'abbé fait des vers, ou nous lit ceux qui nous viennent de Paris. Nous avons la matinée à nous; & le reste de la journée nous le donnons au jeu, à la conversation, à la musique. A Saint-Germain, tout est plaisir; à Paris tout ennuïe, tout endort.

Les jours sont plus sereins: les zéphirs sont plus doux:
C'est dans ces lieux charmans que regne l'innocence:
Un amant malheureux y dit tout ce qu'il pense.
Que vos courtisans soient jaloux!
Du bonheur ils ont l'aparence:

Nous en avons la jouiſſance.
D'un favori ſuperbe ils craignent le cour-roux :
D'amour ſeul nous craignons les coups.
L'art ſemble fait pour eux, & pour nous la nature.
Les fruits ſont nos repas, les fleurs notre parure.
Nul autre miroir, parmi nous,
Que le criſtal d'une onde pure.

Adieu, mon cher couſin, & bonnes vendanges.

LETTRE XVII.

A Me. LA D. DE RICHELIEU.

Le 20 fevrier. [1666.]

JE vous remercie, Madame : de tout mon cœur de la retraite que vous m'offrés; mais je ſuis bien éloignée aujourdhui de penſer à quitter la rue St. Jaques ; il n'y a qu'une vie retirée qui puiſſe me convenir dans la ſituation où me réduit la mort de la Reine. J'aurai l'honneur, Madame, de vous porter moi-même le voile, & tel que vous l'avés commandé. Mon deuil eſt bien différent de celui de la cour ; j'ai à pleurer ma bienfaitrice, & mon repos, & mon bonheur. Avez-vous lû, Madame,

le ſonnet que l'abbé a fait ſur cette mort ? c'eſt la plus belle choſe du monde. Il faut que l'abbé aime la vertu, puiſqu'il la loue ſi bien.

LETTRE XVIII.

A LA MEME.

1666. *Le 3 mars.*

MADAME, Je le jure en préſence de Dieu ; quand même j'aurois prévu la mort de la Reine, je n'aurois point accepté ce parti ; j'aurois encore mieux aimé ma liberté, j'aurois reſpecté mon indigence. Mes amis ſont bien cruels, Madame ; ils me blament d'avoir rejetté les propoſitions d'un homme, riche, & de condition, à la vérité, mais ſans eſprit & ſans mœurs. J'ai dit à ce ſujet à Madame la maréchale tout ce que j'ai pu trouver de plus fort & de plus ſenſé ; elle me condamne ; elle m'impute mes malheurs. A la vérité, je n'aurois pas aujourdhui à regretter la perte de la penſion qui me feſoit ſubſiſter ; mais Dieu y pourvoira ; & j'aurois à préſent à regretter ma ſolitude, ma liberté, mon repos, biens que Dieu ne pourroit me rendre ſans miracle. Si le refus étoit à faire, je le ferois encore, malgré la profon-

de misère dont il plait au ciel de m'éprouver : je me ſuis bien conſultée : j'ai tout conſideré, tout peſé, tout vu. Je ne ſuis donc pas coupable, Madame : je ne ſuis que malheureuſe : & c'eſt bien aſſez.

LETTRE XIX.

A MLLE. DE L'ENCLOS

Le 8 mars. 1666.

VOTRE approbation me conſole de la cruauté de mes amis : dans l'état où je ſuis, je ne ſaurois me dire trop ſouvent, que vous approuvés le courage que j'ai eu de m'y mettre. A la place roïale on me blame, à Saint Germain on me loue ; & nulle part on ne ſonge à me plaindre ni à me ſervir. Que penſez-vous de la comparaiſon qu'on a oſé me faire de cet homme à M. Scaron ? ô Dieu ! quelle différence ! Sans fortune, ſans plaiſirs, il attiroit chez moi la bonne compagnie : celui-ci l'auroit haïe & éloignée. M. Scaron avoit cet enjouement que tout le monde ſait, & cette bonté d'eſprit que preſque perſonne ne lui a connu : celui-ci ne l'a ni brillant ni badin, ni ſolide : s'il parle, il eſt ridicule. Mon mari avoit le fonds excellent : je l'avois corrigé de ſes licences : il n'étoit ni

fou ni vicieux par le cœur : d'une probité reconnue, d'un desintéressement sans exemple : C** n'aime que ses plaisirs, & n'est estimé que d'une jeunesse perdue : livré aux femmes, dupe de ses amis, haut, emporté, avare, & prodigue : au moins m'a-t'il paru tout cela. Je vous sai bon gré de ne l'avoir pas reçu, malgré les recommandations de la Châtre : il n'auroit pas senti que la premiere fois devoit être la derniere. Assurez ceux qui attribuent mon refus à un engagement, que mon cœur est parfaitement libre, veut toujours l'être, & le sera toujours : je l'ai trop éprouvé, que le mariage ne sauroit être délicieux : & je trouve que la liberté l'est. Faites, je vous prie, mes complimens à M. de la Rochefoucault : & dites lui, que le livre de Job & le livre des Maximes sont mes seules lectures. Vous ne serés pas remerciée, puisque vous ne voulés pas l'être : mais la reconnoissance ne perd rien au silence que vous m'imposés. Que je vous dois de choses, ma très aimable !

LETTRE XX.

A MADAME DE CHANTELOU.

Paſſy, 28 *avril.*

ME voilà, Madame, bien éloignée de la grandeur prédite ! Je me ſoumets à la providence : & que gagnerois-je à murmurer contre Dieu ? Mes amis m'ont conſeillé de m'adreſſer à M.***, comme s'ils avoient oublié les raiſons que j'ai de n'en rien eſpérer : irai-je le regagner par mes ſoumiſſions, & briguer l'honneur d'être à ſes gages ? On m'a envoïée à M. Colbert, mais ſans fruit. J'ai fait préſenter deux placets au Roi, où l'abbé Têtu a mis toute ſon éloquence : ils n'ont pas ſeulement été lus. Oh ! ſi j'étois dans la faveur, que je traiterois différemment les malheureux ! Qu'on doit peu compter ſur les hommes ! quand je n'avois beſoin de rien, j'aurois obtenu un évêché : quand j'ai beſoin de tout, tout m'eſt refuſé. Madame de Chalais * m'a offert ſa protection, mais du bout des lèvres : Mme. de Lyonne m'a dit, *je verrai*, *je parlerai*, du ton dont on dit le contraire. Tout le monde m'a offert ſes ſervices, & perſonne

* Depuis, princeſſe des Urſins.

ne m'en a rendu. Le duc eſt ſans crédit, le maréchal occupé à demander pour lui-même : enfin, Madame, il eſt très ſûr, que ma penſion ne ſera point retablie. Je crois, que Dieu m'apelle à lui par ces épreuves : il apelle ſes enfans par les adverſités : qu'il m'apelle ! je le ſuivrai dans la règle la plus auſtère : je ſuis auſſi laſſe du monde, que les gens de la cour le ſont de moi. Je vous remercie, Madame, des conſolations chrétiennes que vous m'offrés, & des bontés que mon frere m'écrit que vous daignés lui témoigner.

LETTRE XXI.

A MLLE. D'ARTIGNI.

Paris, 30 juin.

SI TOUT ce que Madame l'ambaſſadrice me dit de dona Camerera eſt vrai, je n'aurai lieu de regretter ni Paris ni le Poitou. Notre princeſſe eſt riche & bonne : elle a été élevée ici : & elle aimera tout ce qui en eſt. Je ne ſerai pas mal à la cour : ce n'eſt qu'un enfant, mais aimable & d'un bon naturel. Les Portugais ſont polis à l'excès, pleins d'eſprit, & magnifiques, à en juger par ceux-ci. A Lisbonne, il y a plus de ſocieté qu'on ne dit : & les

chaleurs n'y ſont pas exceſſives. Enfin, on m'y promet toutes ſortes d'agrémens. Et que quitte-je ici ? des amis à qui je ſuis à charge, des gens qui ne ſavent pas ſervir l'infortune. Le maréchal d'Albret eſt le ſeul qui me reſte : mais les choſes ſont bien changées : autrefois mon ami, il eſt aujourdhui mon protecteur. Il a bien voulu s'intéreſſer pour moi auprès de Mme. de Monteſpan : ménagez moi, je vous prie, l'honneur de lui être préſentée, lorſque j'irai vous faire mes remercimens & mes adieux. Que je n'aïe point à me reprocher d'avoir quitté la France, ſans en avoir revu la merveille !

LETTRE XXII.

A MADAME DE CHANTELOU.

Paris, 11 Juillet 1666.

JE N'IRAI point en Portugal, Madame : c'eſt une choſe décidée. Ces jours paſſés, Mme. de Thiange me préſenta à ſa ſœur, lui diſant que je devois partir inceſſamment pour Lisbonne. Pour Lisbonne, dit-elle ! mais cela eſt bien loin : il faut reſter ici : Albret m'a parlé de vous, & je connois tout votre mérite : j'aimerois bien mieux diſois-je en moi-

même, qu'elle connut toute ma misère. Je la lui peignis, mais sans me ravaler : elle m'écoutoit avec attention, quoiqu'elle fut à sa toilette. Je lui dis, que ma pension étoit suprimée : que j'avois sollicité envain M. Colbert : que mes amis avoient inutilement présenté des placets au Roi : que j'étois obligée de chercher hors de ma patrie une subsistance honnête : que la longueur du voïage ne m'effréïoit point, puisque j'avois fait dès mon enfance celui de l'Amérique. Enfin, Mme. de la Fayette auroit été contente du vrai * de mes ex-expréssions & de la briéveté de mon récit. Mme. de Montespan en parut touchée, & m'en demanda le détail dans un mémoire qu'elle se chargea de présenter au Roi : je la remerciai très affectueusement : j'écrivis à la hâte mon placet, & j'en fus aussi contente que si notre abbé y avoit mis tout son esprit. Je le lui fis remettre par la bonne dame. Le Roi l'a, dit-on, reçu avec bonté : peut-être la main qui l'a offert l'aura rendu agréable. M. de Villeroi s'est joint à elle : c'est presque le seul homme de ma connoissance que je n'avois pas prié de me servir, & le seul qui m'ait servi. Enfin ma pension est rétablie sur le même pié que la feue Reine me l'avoit accordée.

* Mot favori de Mme. de la Fayette.

Deux mille livres, c'eſt plus qu'il n'en faut pour ma ſolitude & pour mon ſalut. A mon lever, j'ai trouvé un billet de M. d'Albret qui m'annonce cette nouvelle, & me l'annonce par ordre exprès. Je crois que vous en faire part eſt la meilleure réponſe à votre lettre d'adieu. J'irai demain remercier Mme. de Monteſpan & M. d'Alincour.

LETTRE XXIII.

A MLLE. DE L'ENCLOS.

Paris, 18 juillet. 1666.

LE maréchal d'Albret eſt mon ami de tous les tems; je ne ſache pas, qu'il ait été mon amant; quand on vous a ſervi, belle Ninon, on devient d'une délicateſſe extrême. Je le vois tous les jours; & vous ſavés bien qu'on peut le voir ſans danger. Vous vous plaignés de ſon abſcence; je ſuis trop fidèle à l'amitié, pour que vous puiſſiés vous en prendre à moi; venez ſouper chez moi ce ſoir, & préparez votre vengeance. Mme. de Fieſque & Madame de Coulanges ont fait partie de mettre le maréchal de belle humeur. Je vous attends, à moins que le marquis n'y mette obſtacle: menez le, ſi vous ne portés pas votre

luth ; mais ſongez bien qu'il nous faut ou le luth ou le marquis.

LETTRE XXIV.

A M. L'ABBÉ TESTU.

Paris, 15 novembre.

NE vous allarmez pas de ma dévotion, mon pauvre abbé. Raſſurez l'hôtel de Richelieu ; on n'oublie pas dans la ſolitude des amis, à qui l'on en doit tous les agrémens. Ma vie, dites-vous, n'a pas beſoin de réforme ; le pere Bourdaloue ne me parleroit pas ſur ce ton ; vous êtes aujourdhui mondain, vous ne le ſerés pas toujours ; viendra un tems, où vous préférerés le ciel à la terre ; vous êtes fait pour Dieu. Ceux qui attribuent ma retraite à un dépit, ſans doute ne me connoiſſent pas ; ai-je jamais donné lieu à des pareils ſoupçons ? Elle eſt le fruit de réflexions ſérieuſes ; je fuis le monde, parce que je l'ai trop aimé, parce que je l'aime trop. Vous me dites qu'on y peut faire ſon ſalut ; vous devés ſentir vous-même combien cela eſt difficile. J'aime bien cette maxime du pere Joſeph ; pour être vertueux à Paris, il ne ſuffit pas de le vouloir. Je ne veux pourtant pas en ſortir encore ; trop de chaî-

nes m'y attachent ; & à ma foibleſſe, je ſens que je ſerois des efforts inutiles. On vous a dit vrai, ſi l'on vous a dépeint mon directeur * comme un homme rigide ; mais vous ne devriés pas vous le figurer ridicule. Il ne défend point les plaiſirs innocens ; mais il ne permet pas de traiter d'innocens ceux qui ſont criminels. Sa pieté eſt douce, gaïe, point faſtueuſe ; il n'exige pas une vie toujours mortifiée ; mais il veut une vie chrétienne & active ; c'eſt un homme admirable ; je vous l'enverrai, ſi vous ſouhaités, à vous & à Guébriant. Il commence par s'emparer des paſſions ; il s'en rend maitre ; & il y ſubſtitue des mouvemens contraires. Il m'a ordonné de me rendre ennuïeuſe en compagnie, pour mortifier la paſſion qu'il a apperçuë en moi de plaire par mon eſprit ; j'obéis, mais voïant que je bâille, & que je fais bâiller les autres, je ſuis quelquefois prête à renoncer à la devotion.

* Monſieur l'abbé Gobelin, docteur de Sorbonne.

LETRTE XXV.

A ME. D'HUDICOUR.

1669. *Paris, le 24 mars.*

M. DE Vivonne m'a déjà parlé ; je suis fort sensible à l'honneur qu'on veut me faire ; mais je vous avoue que je ne m'y crois nullement propre. Je vis tranquille ; me convient-il de sacrifier mon repos & ma liberté ? D'ailleurs, ce mistère, ce profond secret qu'on exige de moi, sans m'en donner positivement la clé, peuvent faire penser à mes amis qu'on me tend un piége. Cependant : si les enfans sont au Roi, je le veux bien ; je ne me chargerois pas sans scrupule de ceux de Mme. de Montespan : ainsi il faut que le Roi me l'ordonne. Voilà mon dernier mot. J'ai écris à peu près la même chose à Mme. de Thianges ; & c'est une précaution que m'inspire la prudence. Il y a trois ans que je n'aurois pas eu cette délicatesse ; mais depuis j'ai appris bien des choses qui me la prescrivent comme un devoir. Et vous, me blamerez-vous aussi ?

LETTRE XXVI.

A LA MEME.

Paris, 24 decembre. 1672.

LA Petite ſe porte mieux ; Puthau vous a donné une fauſſe alarme ; je n'ai pas craint un ſeul inſtant ; & vous ſavés qu'il n'en faut pas beaucoup pour me faire trembler ; les douleurs ont été aſſez vives, mais ſans convulſions ; ſoïez donc tranquille, ma chere Madame. Les enfans furent avant-hier à St. Germain ; la nourrice entra ; & je reſtai dans l'antichambre. A qui ſont ces enfans ? lui dit le Roi ; ils ſont ſurement, répondit-elle, à la dame qui demeure avec nous ; j'en juge par les agitations où je la vois, au moindre mal qu'ils ont. Et qui croïez-vous, reprit le Roi, qui en ſoit le pere ? Je n'en ſais rien, repartit la nourrice, mais je m'imagine que c'eſt quelque duc ou quelque préſident du parlement. La belle dame eſt enchantée de cette réponſe ; & le Roi en a ri aux larmes.

LETTRE XXVII.

DE M. DE MERÉ A ME. SCARON.

JE ne crois pas avoir été de ma vie si ébloui que je le fus hier, Madame, en me promenant dans votre jardin, lorsque vous me fites signe de monter dans votre chambre. Et si de loin vous me parutes belle & brillante, je fus encore plus surpris de votre abord & de vos façons, quoique je ne le dusse pas être. Car qui sait mieux que moi, & qui l'a plus profondément senti, qu'en tout ce qui peut plaire, vous ne le cédés en rien aux plus aimables de la cour ? Mais, sans mentir, Madame, vous aviés dans ces momens des graces bien particulieres, qui m'étoient encore inconnues. Comme vous n'êtes visible que pour fort peu de gens, je pensois que vous serié seule. C'est seule qu'on vous souhaite le plus. Je fus néanmoins bien aise de m'être trompé. La bonne mine de Monsieur .... qui vous tenoit compagnie, les excellentes choses qu'il disoit, & sa manière de s'expliquer me donnerent de l'admiration, & me firent connoître que le bonheur ne se peut limiter. En effet, Madame, je m'étois cru parfaitement heureux du seul plai-

ir de vous regarder & de vous écouter. Je
'ous avouë pourtant que cet homme ne
'en fut pas plutot allé, que je le trouvai
beaucoup à dire. Ce n'eſt donc pas une cho-
ſe bien étrange, ſi vous l'avés quelquefois
auprès de vous, malgré votre humeur ſo-
litaire: & je ne m'étonne pas non plus,
s'il quitte ſi ſouvent la cour pour venir
gouter les charmes de votre converſation.
Auſſi, Madame, je ſuis perſuadé qu'il
auroit moins de plaiſir à prendre la con-
duite d'un ſi beau roïaume ſous le plus
grand prince du monde qu'à gourverner
une ſi belle dame. Ces deux charges mé-
ritent bien d'être briguées : & celui qui
diſcouroit avec vous me ſemble aſſez ha-
bile homme pour eſpérer l'une, & mème
aſſez honnête homme pour aſpirer à l'autre.
Mais, Madame, quand ce ſeroit le plus
honnête homme qu'on ſe puiſſe imaginer,
toujours devroit-il bien craindre que votre
ſévérité ne l'éloignât encore plus de vos
bonnes graces, que ſon merite ne l'en
pourroit approcher.

LETTRE XXVIII.

DE Me. SCARON A Me. DE MONTESPAN.

1674. *Anvers*, 18 *Avril.*

MADAME, notre voïage à été fort heureux: & le prince se porte aussi bien que la marquise de Surgeres : tous deux également inconnus, tous deux très fatigués, tous deux fort surpris de ne pas trouver ici vos ordres. Nous les attendons avec impatience. Il fait le même tems que nous avons eu dans la route, c'est-à-dire le plus beau du monde. Le prince est assez gai, il a bon appétit, & dort tranquillement. Il est bien juste que je passe ici pour sa mere, moi qui en ai toute la tendresse, & qui partage avec vous tous ses maux.

LETTRE XXIX.

A LA MEME.

Anvers, 20 *Avril.*

MADAME, le medécin visita hier le prince: il parla de fort bon sens sur son incommodité : il est tel qu'on vous l'a dit, fort doux, simple, point charlatan. Cependant

Cependant je vous avoue, Madame, que j'ai de la peine à le lui confier : mais il faut obéir. Il nous donne encore cette journée pour nous remettre des fatigues du voïage : demain il commencera ses remédes ; je souffre par avance de tout ce que le pauvre enfant souffrira. C'est bien à présent, Madame, que vous auriés à me reprocher de l'aimer avec excès. Je ne pourrai soutenir la vue de l'appareil ; il m'a promis pourtant de traiter le mal avec douceur. Il prétend que ce n'est qu'un affoiblissement ; & cela me rassure. Le prince lui a dit ; au moins, Monsieur, je ne suis pas né comme cela : voïez maman ; & papa n'est pas boiteux ; il a dit cela avec beaucoup de grace & de vivacité. Nous sommes ici parfaitement inconnus ; & nous y vivrons d'une manière fort retirée, heureux si nous pouvons en rapporter la santé ; je le demande à Dieu à toutes les heures du jour ; & je ferai dire cent messes à cette intention. Le petit mignon baise très humblement les mains à la belle Madame.

LETTRE XXX.

DE ME. MAINTENON

A LA MEME.

1675.

Barege, 10 juin.

LE mignon ſe porte bien ; nous arrivons dans le moment. Ce voïage n'en eſt pas un ; c'eſt une agréable promenade. La Guienne à fait des merveilles ; & j'ai bien promis à Meſſieurs d'Albret & de Saint-Simon de vous l'écrire. Le Roi n'auroit pas été mieux reçu ; par tout des honneurs & des acclamations infinies. Vous auriés été enchantée, Madame ; & vous n'imagineres point juſqu'où va l'amour de ce peuple pour le Roi & pour tout ce qui lui appartient. Le mignon a répondu à la harangue des Jurats de Bourdeaux. M. le Ragois s'eſt chargé de vous mander ces particularités. Dans quatre ou cinq jours, nous commencerons les bains. On en raconte ici des prodiges. Mais il faut de la patience. Il y a ici beaucoup de monde. Nous y ſerons pourtant auſſi libres, que ſi nous étions ſeuls, quoique nous nous ſoïons déjà aperçus que nous ſommes trop reſpectés pour n'être pas un peu contrains ; voilà un barbouillage du mignon.

DU DUC DU MAINE

A SA MERE.

Je m'en vas écrire toutes les nouvelles du logis pour te divertir, mon cher petit cœur; & j'écrirai bien mieux quand je penſerai que c'eſt pour vous, Madame. Mme. de Maintenon paſſe tous les jours à filer; & ſi l'on la laiſſoit faire, elle y paſſeroit les nuits, ou à écrire. Elle travaille tous les jours pour mon eſprit; elle eſpere bien d'en venir à bout, & le mignon auſſi, qui fera ce qu'il pourra pour en avoir, mourant d'envie de plaire au Roi & à vous. J'ai lu, en venant, l'hiſtoire de Céſar; je lis à préſent celle d'Alexandre; & je commencerai bientôt celle de Pompée. La tartufferie de l'aumônier continue. Elle vous divertira bien. Lutain eſt fort pareſſeux. J'ai donné mon amitié à Anſe, parce qu'il a l'honneur d'avoir la vôtre. Henaut eſt complaiſant pour toutes les bagatelles que je veux. La Couture n'aime pas à me prêter les jupes de Mme. de Maintenon, quand je veux me déguiſer en fille. J'ai reçu la lettre que vous écrivés au cher petit mignon. J'en ai été ravi. Je ferai ce que vous me dites, quand ce ne ſeroit que pour vous plaire; car je vous aime au ſuperlatif. Je fus char-

mé, & je le ſuis encore du petit ſigne de tête que le Roi me fit quand je partis, mais fort mal content de ce que tu ne me paroiſſois pas affligée : tu étois belle comme un ange.

LETTRE XXXI.

A Me. DE COULANGES.

JE vous fais mille remercimens, Madame, de tout ce que votre lettre contient de gracieux pour moi. Les deux mille écus ſont au deſſus de mon mérite : mais rien n'eſt au deſſus de mes ſoins : je conſume le plus beau de ma vie au ſervice d'autrui : je ſuis toujours dans des inquiétudes mortelles : & vous ne ſauriés croire combien les deſagrémens néceſſaires de mon état ajoutent à la vivacité de mon tempérament. J'aurois beſoin de repos, & je vis dans une action continuelle : pas un moment à donner à mes amis. Les bontés du Roi ne ſauroient me dédommager de toutes ces pertes. Je remercie Mme. de Sévigné. Dites lui combien je mérite qu'elle m'aime toujours. La belle Victoire ſort d'ici, fort piquée, je penſe, de n'avoir pu me perſuader de ſouper ce ſoir chez ſa mere. Je ne ſerois jamais à moi, ſi je ne

refuſois pas toujours. Ma ſervitude finira. Mais hélas ! peut-être finira-t'elle par une autre ſervitude. Le mignon a fort bien retenu les vers de M. de Coulanges : il les a récités avec grace : on en a demandé l'auteur : je l'ai nommé : on a ſouri : dans ce péïs-ci, rien ne ſe perd.

LETTRE XXXII.

A Me. D'HUDICOUR.

LE mariage dont on vous a parlé n'a été propoſé que d'une manière fort vague : & c'eſt bien aſſez. Cet homme n'étoit pas fait pour moi : il n'a ni biens ni mérite : & il ne m'a pas fallu un grand effort pour refuſer un duc. J'ai remercié Mme. de Monteſpan, & rejetté la cauſe de mon refus ſur ma tendreſſe pour les princes. Je l'en ai ſi bien perſuadée, que je ſuis ſûre, qu'elle ſe repent à préſent d'avoir recouru à ce moïen pour m'éloigner. Elle ne ſe doute pas que je l'aïe pénétrée, & elle m'en aime davantage. Ce matin, elle a exigé que je lui donnaſſe ma parole de ne la point quitter : je lui ai tout promis : j'ai tout oublié : nous nous ſommes embraſſées : deſormaîs nous vivrons en paix. Elle m'a offert d'en ſigner le traité.

On eſt malheureux de vivre dans un péïs, où la bonne-foi des traités dépend des ſermens. Il faut s'accoutumer à tout: j'ai déjà renoncé à mes goûts, à ma ſanté, à mes plaiſirs. Mais ne craignez pas que je renonce jamais aux ſentimens qui m'attachent à vous.

LETTRE XXXIII.

A Me. DE COULANGES

1675. *5. fevrier.*

J'Ai plus d'impatience de vous dire des nouvelles de Maintenon, que vous n'en avés d'en apprendre. J'y ai été deux jours qui m'ont paru un moment: mon cœur y eſt attaché. N'admirez-vous pas qu'à mon âge je m'attache à ces choſes-là comme un enfant? C'eſt un aſſez belle maiſon: un peu trop grande pour le train que j'y deſtine. Elle a de fort beaux dehors, des bois où Mme. de Sévigné rêveroit à Mme. de Grignan fort à ſon aiſe. Je voudrois pouvoir y demeurer: mais le tems n'eſt pas encore venu. Il eſt vrai que le Roi m'a nommée Mme. de Maintenon; que j'ai eu l'imbecilité d'en rougir: & tout auſſi vrai, que j'aurois de plus grandes complaiſances pour lui que celle de porter

le nom d'une terre qu'il m'a donnée. Je dirai bien à Mme. de Monteſpan, qu'il y a de faux freres, & que du ſoir au lendemain la ville eſt fort exactement informée de tout ce qui ſe fait ici. Les amis de mon mari ont tort de m'accuſer d'avoir concerté avec le Roi ce changement de nom : ce ne ſont pas ſes amis qui le diſent; ce ſont ou mes ennemis ou mes envieux; peu de bonheur en attire beaucoup. Le voïage de Barege n'eſt pas encore fixé; au retour, je ſerai plus libre; & j'aurai le plaiſir de vous écrire moins ſouvent. M. de Coulanges eſt ici; on s'en apperçoit bien; on s'ennuïoit.

LETTRE XXXIV. *

A Me. DE MONTESPAN.

MADAME, voici le plus jeune des auteurs qui vient vous demander votre protection pour ſes ouvrages. Il auroit bien voulu, pour les mettre au jour, attendre qu'il eut huit ans accomplis; mais 1677.

* Cette lettre fut imprimée l'année ſuivante, à la tête d'un livre intitulé: OEUVRES DIVERSES D'UN AUTEUR DE SEPT ANS. *Cette épitre dédicatoire eſt tournée*, dit Bayle, *de la manière la plus délicate : il ſemble qu'on n'y touche pas, ou qu'on ne veuille qu'effleurer, cependant on loue juſqu'au vif : & on va bien loin en peu de paroles.*

il a eu peur qu'on ne le ſoupçonnât d'ingratitude, s'il eut été plus de ſept ans au monde ſans vous donner des marques publiques de ſa reconnoiſſance. En effet, Madame, il vous doit une bonne partie de tout ce qu'il eſt. Quoiqu'il ait eu une naiſſance aſſez heureuſe, & qu'il y ait peu d'auteurs que le ciel ait regardés auſſi favorablement que lui, il avoue que votre converſation a beaucoup aidé à perfectionner en ſa perſonne ce que la nature avoit commencé. S'il penſe avec quelque juſteſſe, s'il s'exprime avec quelque grace, & s'il ſait faire déjà un aſſez juſte diſcernement des hommes, ce ſont autant de qualités qu'il a tâché de vous dérober. Pour moi, Madame, qui connois ſes plus ſecretes penſées, je ſai avec quelle admiration il vous écoute; & je puis vous aſſurer avec vérité qu'il vous étudie beaucoup plus volontiers que tous ſes livres. Vous trouverés dans l'ouvrage que je vous préſente quelques traits aſſez beaux de l'hiſtoire ancienne; mais il craint que dans la foule des événemens merveilleux qui ſont arrivés de nos jours, vous ne ſoïés guère touchée de tout ce qu'il pourra vous apprendre des ſiécles paſſés; il craint cela avec d'autant plus de raiſon qu'il a éprouvé la même choſe en liſant les livres. Il trouve quel-

quefois étrange que les hommes se soient faits une nécessité d'apprendre par cœur des auteurs qui nous disent des merveilles si fort au dessous de celles que nous voïons. Comment pourroit-il être frappé des victoires des Grecs & des Romains, & de tout ce que Florus & Justin lui racontent ? ses nourrices dès le berçeau ont accoutumé ses oreilles à de plus grandes choses. On lui parle comme d'un prodige d'une ville que les Grecs prirent en dix ans ; il n'a que sept ans ; & il a déjà vu chanter en France des *Te Deum* pour la prise de plus de cent villes. Tout cela, Madame, le dégoute un peu de l'antiquité. Il est fier naturellement ; je vois bien qu'il se croit de bonne maison ; & avec quelques éloges qu'on lui parle d'Alexandre & de César, je ne sai s'il voudroit faire quelque comparaison avec les enfans de ces grands hommes. Je m'assure que vous ne desaprouverés pas en lui cette petite fierté, & que vous conviendrés qu'il ne se connoit pas mal en héros. Mais vous avouerés aussi que je ne me connois pas mal à faire des présens, & que dans le dessein que j'avois de vous dédier un livre, je ne pouvois choisir un auteur à qui vous prissiés plus d'intérêt qu'à celui-ci. Je suis, Madame, votre très humble & très obéissante servante.

LETTRE XXXV. *

DE Me. DE MONTESPAN AU ROI.

VOus me demandâtes, mon cher, si votre couronne n'étoit pas le charme de votre amour; & lorsque je vous répondis que je n'aimois en vous que vous-même, vous me dîtes que je me pouvois faire illusion. Je vous aurois bien mieux répondu, si j'avois pu vous faire voir combien votre doute m'allarma. J'ai depuis interrogé mon cœur en secret. Ah! qu'il m'a bien montré que l'ambition n'agissoit pas comme l'amour! Ces deux passions sont aisées à discerner. Que faites-vous de votre pénétration, puisque vous ne les démelés pas? Moi ambitieuse! moi qui crois voir dans les yeux de toutes les femmes le même amour qui est dans mon cœur pour le plus aimable des hommes!

Faut-il vous rappeller cette querelle que je vous fis sur votre froideur, il y a quelques jours? je ne me souviens pas de

* C'est cette fameuse lettre, qu'on dit que Me. de Maintenon dicta à la marquise de Montespan, & à laquelle on attribue communement la fortune de Mme. de Maintenon, par une suite du gout que Louis XIV. prit pour celle qui l'avoit écrite. Je la place ici pour ne rien omettre. Il est vraisemblable que Gayot de Pitaval l'a forgée.

ce que que je vous dîs alors : mais je sai bien que l'ambition ne parla jamais de même. Que ne me dites-vous pas pour me rassurer ? si je n'avois aimé que le Roi, ne me serois-je pas peïée de vos excuses ? auriez-vous eu tant de peine à me persuader, à m'appaiser ? Quand je vois la tendresse qui parle dans vos yeux, ne voïez-vous pas la même passion vous répondre dans les miens ? l'ambition pourroit-elle se déguiser de la sorte ? Quand mon cœur se livre aux plus doux transports & qu'il y succombe, dites moi, mon cher, est-ce l'ouvrage de l'ambition ? Vous aimés, & vous ne reconnoissés pas l'amour ! Je vous en dirois davantage, mais le dépit m'arrache la plume de la main.

LETTRE XXXVI.

DE ME. DE MAINTENON A ME. DE COULANGES

Coignac, 16 juin. 1677.

JE n'ai que le tems de vous dire deux mots : je suis aussi charmée d'avoir reçu cette lettre, que fâchée de n'y pouvoir répondre. Je vous remercie de l'avis : j'en profiterai : je m'étois toujours bien doutée de ses sentimens : & je voudrois m'être

trompée. Mes complimens à M. de Coulanges, & puis à l'abbé, & puis à l'abbesse. Je serai toujours &c.

LETTRE XXXVII.

A Me. DE MONTESPAN.

1677. *Barege, samedi.*

MADAME, je n'ai rien à ajouter au détail de M. Fagon. Le prince mérite bien que vous lui écriviés un billet : il assure que vos lettres sont aussi belles que vos yeux. Que je vous conte une réponse qui m'a fait plaisir, parce qu'elle m'a paru au dessus de son âge : je le reprenois hier de quelques manières hautes : & je lui dîs que le Roi avoit plus de politesse que lui : cela lui est bien aisé, me répondit-il : il est si sûr de son rang ! & moi j'ignore quel est le mien. Voilà comme il parle quand il parle de lui-même. Mme. du Fresnoy m'écrit les choses les plus gracieuses. Jevous en remercie très humblement, Madame : & l'on ne peut être avec plus respect &c.

LETTRE XXXVIII.

A L'ABBÉ TESTU.

ET voilà comme les curieux ſont toujours les plus mal informés ! Mon éloignement de la cour eſt ſi peu décidé que j'y tiens par des liens plus fort que jamais. Je n'ai aucun ſujet de mecontentement : & l'on vous a ſans doute mal inſtruit à deſſein. L'idée d'entrer en religion ne m'eſt jamais venue dans l'eſprit. Raſſurez donc Mme. de la Fayette. Nous avons beaucoup ri du ſoupçon dont vous m'honorés de m'être mis en tête d'accréditer les vapeurs : il eſt vrai qu'elles ſont ici beaucoup plus communes qu'autrefois : mais vous ſavés bien qu'il faut monter plus haut pour trouver la ſource de cette mode. Tout le monde eſt ici entre la crainte & l'eſpérance: on nous promet de grands événemens : vous verrés à la manière dont j'y prendrai part que je ne penſe guère à quitter ce péïs : non, je ne le quitterai que quand vous ſerés digne d'avoir une abbéïe. Le Roi a dit expreſſément, qu'il ne vouloit deſormais que de pieux ecléſiaſtiques. Que d'abbéïes vaqueront, allez-vous dire ! Adieu, mon pauvre abbé : ne m'écrivez

point quand vous aurés votre accès : vous voïés, vous peignés tout ſi noir, que ſi j'aimois la ſolitude, vous me la feriés haïr.

LETTRE XXXIX.

A Me. DE MONTESPAN

1678. *Maintenon, 13 mars.*

MADAME, vous ne pouviés m'annoncer une plus agréable nouvelle que la reddition de Gand : il y a apparence qu'à l'heure qu'il eſt la citadelle aura capitulé. Le Roi va revenir à vous, Madame, comblé de gloire. Je prends une part infinie à votre joïe. Ma belle-ſœur & mon frere arriverent ici hier, pénétrés de vos bontés : le prince ſe porte bien. Je vais joindre ici une copie d'une lettre qu'il a écrite au Roi.

DU DUC DU MAINE AU ROI.

SIRE, ſi Votre Majeſté continue à prendre des villes, cela eſt décidé, il faut que je ſois un ignorant : car M. le Ragois ne manque jamais de me faire quitter mes livres, quand la nouvelle en arrive : & je ne quitte la lettre que j'ai l'honneur de vous écrire que pour aller faire un feu de joïe.

DE ME. DE MAINTENON.

Vous trouverés, Madame, Maintenon bien changé. Mignard s'est ſur-paſſé : & ce portrait efface tous ceux des plus belles figures d'Italie. Je vous laiſſe, Madame, rêver à loiſir à votre conquérant. Si jamais paſſion fut pardonnable, c'eſt celle-là ſans doute : mais, je le dirai toujours, il n'en eſt point de pardonnable devant Dieu, ni même devant les hommes.

LETTRE XL.

DE LA COMTESSE DE BREGY.

A ME. DE MAINTENON.

En vétité, Madame, l'on rachete ſi bien par l'ennui de votre abſence le plaiſir de vous avoir vue, que je ne puis vous être obligée de la viſite que vous m'avés faite ici par la peine qu'elle me laiſſe. Et le monde ſe montre en vous d'un ſi beau côté, que j'ai penſé quitter ma ſolitude pour m'y en retourner, ſi je ne m'étois ſouvenue que de tous ceux qui le compoſent, il n'en eſt preſque point qui vous reſſemble. Cela m'a fait rentrer de bon cœur dans mon hermitage, avec deſſein de me ſervir de la liberté de la ſolitude, pour

penſer ſouvent à vous, mais ſans prétendre d'en être récompenſée par la même choſe, la cour aïant trop de perſonnes préſentes, pour que les abſens s'attendent à quelque place. Mais s'il m'arrivoit d'en avoir quelquefois dans votre ſouvenir, que ce ne ſoit jamais, Madame, ſans penſer à moi, comme à la perſonne qui eſt le plus à vous.

LETTRE XLI.

DE Me. DE MAINTENON A MLLE. DE L'ENCLOS.

1679. *Verſailles 12 novembre.*

CONTINUEZ, Mademoiſelle, à donner de bons conſeils à M. d'Aubigné. Il a bien beſoin des leçons de Léontium. Les avis d'une amie aimable perſuadent toujours plus que ceux d'une ſœur ſévère. Madame de Coulanges m'a donné des aſſurances de votre amitié qui m'ont bien flattée. Ce que vous entendés dire de ma faveur n'eſt qu'un vain bruit: je ſuis étrangere dans ce péïs, ſans autre appui que des perſonnes qui ne m'aiment pas, ſans autres amis que des amis intéreſſés & que le ſouffle le plus léger de la fortune tournera contre moi, ſans autres parens que des gens

qui demandent ſans ceſſe & qui ne méritent pas toujours. Vous jouiſſés d'une liberté entière : je vis dans un eſclavage continuel. Croïez moi, ma belle Mademoiſelle, (car vous ne ceſſerés jamais de l'être) les intrigues de la cour ſont bien moins agréables que le commerce de l'eſprit. Mes complimens à nos anciens amis: Mme. de Coulanges & moi nous célebrâmes hier votre ſanté à Maintenon: & nous n'oubliâmes pas la chambre des élus. Continuez, je vous prie, vos bontés à Monſieur d'Aubigné.

LETTRE XLII.

A Me. DE FRONTENAC.* 1680.

M. De Louvois a menagé à Mme. de Monteſpan un tête-à-tête avec le Roi. On le ſoupçonnoit depuis quelque tems de ce deſſein : on étudioit ſes démarches ; on ſe précautionnoit contre les occaſions ; on vouloit rompre ſes meſures ; mais elles étoient ſi bien priſes qu'on a enfin donné dans le piege. Dans ce moment, ils en ſont aux éclairciſſemens ; & l'amour ſeul tiendra conſeil aujourdhui.

* On n'a pu recouvrer que des fragmens des Letres à Me. de Frontenac.

Le Roi eſt ferme ; mais Mme. de Monteſpan eſt bien aimable dans les larmes. Madame la Dauphine eſt en prieres ; ſa pieté a fait faire au Roi des réflexions ſérieuſes ; mais il ne faut à la chair qu'un moment pour détruire l'ouvrage de la grace. Cette princeſſe s'eſt fait un point de conſcience de travailler à la converſion du Roi ; je crains qu'elle ne l'importune & ne lui faſſe hair la dévotion ; je la conjure de modérer ſon zèle ; elle m'admet quelquefois à ſes exercices de pieté ; je vous aſſure qu'il n'eſt point de cœur plus à Dieu. Mme. de la Valliere eſt un exemple bien frappant du pouvoir de la grace ; le Roi en parle volontiers ; & je ne puis me perſuader que Louvois & Mme. de Monteſpan effacent de ſon eſprit ces ſaintes impreſſions. Mais encore un coup, l'eſprit eſt promt, & la chair eſt foible.

LETTRE XLIII.

A LA MEME.

1680. *23. août.*

CET éclairciſſement a raffermi le Roi ; je l'ai félicité de ce qu'il avoit vaincu une ennemie ſi redoutable ; il avoue, que M. de Louvois eſt un homme plus dangereux que le prince d'Orange ; mais

c'eſt un homme néceſſaire. Mme. de Monteſpan a d'abord pleuré, enſuite fait des reproches, enfin a parlé avec hauteur. Elle s'eſt déchaînée contre moi ſelon ſa coutume. Cependant elle lui a promis de bien vivre avec moi. Pour ſon honneur, elle devroit du moins ſauver les apparences. La Feuillade s'eſt brouillé avec Colbert, & réconcilié avec Louvois. Le prince de Marſillac trompe toute la cour. La ducheſſe du Lude ſe tient au grand nombre. Mme. de Rochefort eſt entrée dans les pieuſes intentions de Madame la Dauphine. Mme. du Freſnoy veut me perſuader que le Roi me trompe ; & quel intérêt auroit-il à me tromper ? Mes amis ne me laiſſent pas le tems de reſpirer ; je ſuis plus contente de la diſcrétion de mes parens. Je vous attends après demain à Maintenon.

LETTRE XLIV.

A LA MEME.

JE ſuis dévorée de chagrins ; je m'étois flâtée que Mme. de Monteſpan ceſſeroit de me perſécuter, & que je pourrois enfin faire paiſiblement mon ſalut auprès d'une princeſſe, qui donne à toute la cour

un exemple bien admiré & bien peu ſuivi... Elle s'eſt raccommodée avec le Roi; Louvois a fait cela. Elle n'a rien oublié pour me nuire; elle a fait de moi le portrait le plus affreux. Mon Dieu! que votre volonté ſoit faite! Elle vint hier chez moi, & m'accabla de reproches & d'injures; le Roi nous ſurprit au milieu d'une converſation qui a mieux fini qu'elle n'a commencé. Il nous ordonna de nous embraſſer & de nous aimer; vous ſavés que ce dernier article ne ſe commande pas. Il ajouta en riant, qu'il lui étoit plus aiſé de donner la paix à l'Europe que de la donner à deux femmes, & que nous prenions feu pour des bagatelles.

LETTRE XLV.

A LA MEME.

JE ne puis vous voir. J'irai à Maintenon; le Roi veut m'y ſurprendre un jour; & ce jour ſera peut-être demain ou après demain. Je n'ai pas un moment de repos; Madame la Dauphine eſt en retraite. Je ne ſerois plus ici, ſi ſa dévotion ne m'y avoit retenue. Priez Dieu pour moi; je ne fus jamais ſi agitée ni ſi combattue.

LETTRE XLVI.

A LA MEME.

10 *octobre.* 1680.

JE reçois tous les jours de nouvelles graces du Roi. Mais ma ſanté qui s'affoiblit tous les jours ne me permetra pas d'en jouir long tems. Tout ce que j'aquiers en crédit, je le perds en tranquillité; cette vie m'eſt inſupportable. Le Roi ſe défie de moi & me craint; il me comble de biens pour me fermer la bouche; il aime la vérité, & ne veut pas l'entendre. Il vit dans une habitude de péché mortel qui me fait trembler. Je ne puis plus voir toutes ces choſes; ſi cela continue, je me retirerai; il eſt ſûr, que c'eſt offenſer Dieu que de vivre avec des gens qui ne font que l'offenſer. La pieté contracte une certaine tiédeur, ſans qu'on s'en apperçoive. Je ſerois déjà hors de ce péïs, ſi je ne craignois que le dépit ne contribuât plus à m'en éloigner que le deſir de mon ſalut. Je ſacrifie à Dieu tout ce qui pourroit m'attacher ici; & je ne puis me réſoudre à accomplir mon ſacrifice. La pieté de Madame la Dauphine me confirme dans mes bons ſentimens, & en même tems détruit tous mes projets.

LETTRE XLVII.

A LA MEME.

JE n'ai jamais mieux reconnu combien je me fesois illusion ; je suis encore bien loin du détachement où j'aspire. Mes chaînes ne furent jamais ni si pesantes ni si fortes. Je ne sai que dire à l'abbé Gobelin ; je crains de lui ouvrir mon cœur, parce que je crains de me rendre coupable d'une obstination qui offenseroit Dieu ; je suis une malade qui cache son mal par la crainte des remédes.

LETTRE XLVII.

A LA MEME.

SEs discours m'affligeroient bien plus vivement, si je ne savois par qui ils lui sont inspirés. Je n'eus jamais tant de plaisirs éclatans d'un coté, ni tant de chagrins de l'autre. Je n'ai point de plan fixe, parce que mes mesures sont tous les jours dérangées. Je suis si malheureuse, je l'ai tant été jusqu'ici, qu'il y a espérance que la prospérité ne me gâtera pas.

LETTRE XLVIII.

A LA MEME.

J'OBTIENS tout; mais l'envie me le vend bien cher. Mon cœur est déchiré; & le ıen n'est pas en meilleur état. A quarante-:inq ans, il n'est plus tems de plaire; mais a vertu est de tout âge. Tout le bien que ous dites de mon esprit, on l'a dit autre-ois de mon visage; ces louanges ne me éduisoient point; jugez si je ne résisterai as aux vôtres.

LETTRE XLIX.

A LA MEME.

RUVIGNI est intraitable. Il a dit au Roi, que j'étois née calviniste, & ue je l'avois été jusqu'à mon entrée à la our. Ceci m'engage à approuver des cho-es fort opposées à mes sentimens. Il y a ong tems que je n'en ai plus à moi. Que e serois heureuse, si c'étoit à Dieu que en eusse fait le sacrifice?

LETTRE L.

A LA MEME.

IL n'y a que Dieu qui ſache la vérité.... Il me donne les plus belles eſpérances. Mais je ſuis trop vieille pour y compter. Si Me. de Monteſpan étoit..... Il y a long tems, que, dit-elle, elle ne s'eſt pas laiſſé aller à cette foibleſſe ; ce n'eſt pourtant point ici qu'on peut ſe faire une ame forte.... Je le renvoïe toujours affligé & jamais deſeſpéré.

LETTRE LI.

DU CHEVALIER DE MÉRÉ

A Me. DE MAINTENON.

J'AI une extrême envie d'avoir l'honneur de vous voir, Madame. Et quand je vous rencontre, il me ſemble que vous ne me fuïés pas. Je fus tout hier à Saint Cloud avec Mme. la maréchale de Clerembaud. Nous y parlâmes de vous, à peu près comme vous l'euſſiés pu deſirer. Je vous louois ſans flâterie ; & de tems en tems je vous blamois ſans médiſance. Madame la maréchale enchériſſoit volontier ſu

ſur les louanges que je vous donnois ; & quand je trouvois quelque choſe à redire en vous, elle tâchoit de l'excuſer ou de l'adoucir. Enfin elle me chargea d'aller vous prier de ſa part de venir dîner demain chez elle.

Je m'étois levé fort agréablement pour m'acquitter de ma commiſſion : & voilà que Mme. la maréchale me mande que Mademoiſelle, qui devoit aller ce matin voir la Reine, a remis ce voïage à la ſemaine qui vient. Ce changement ne m'empêcheroit pas d'aller à St. Germain, s'il ne me venoit dans l'eſprit, que vous êtes quelquefois d'un abord aſſez difficile, & que ſi je vous demandois inutilement, cela pourroit vous faire tort & me nuire auſſi. Car il eſt vrai, Madame, que tout ce qu'on cenſure le plus dans votre procédé, c'eſt qu'on s'imagine que vous négligés vos anciennes connoiſſances. Et pour ce qui me regarde, je tiendrois à fort grand deshonneur, qu'une perſonne ſi ſage & de ſi bon gout donnât à penſer, qu'elle m'eut oublié après une ſi longue amitié. D'ailleurs, j'ai tant ſoit peu de cette humeur de fée dont on vous accuſe ; & je cherche ordinairement la ſolitude au milieu même de Paris. Ainſi, quelque eſtime, quelque inclination que nous aïons l'un pour l'au-

tre, je ne crois pas qu'on nous rencontre ſouvent enſemble; & j'en ai beaucoup de regret. Je crois pourtant qu'il ne tiendra qu'à vous d'en tirer un avantage, qui n'eſt pas à mépriſer. Car nous pouvons par là nous aquérir la gloire d'une extrême conſtance, ſi nous continuons toujours à nous aimer, ſans nous voir; ni ſans nous écrire. Pour moi, je vous eſtime tant, Madame, que je ne ceſſerai de témoigner par tout que je ſuis avec une extrême paſſion le plus reſpectueux de vos ſerviteurs &c.

LETTRE LII.*

DU MEME A LA MEME.

En vérité, Madame, il ſeroit bien mal aiſé d'avoir tant d'amis d'importance au milieu de la cour, & d'eſtimer conſtamment ceux qui n'y ſont rien, quand ce ſeroient les plus honnêtes gens qu'on ait jamais vus. Il ne faut attendre que d'une vertu bien rare une faveur ſi extraordinaire. Mais dès le tems que j'avois l'honneur de vous aprocher, je m'apercevois, que

* Il eſt vraiſemblable que cette lettre ſinguliere eſt de l'année 1683. Le chev. de Méré & Louis XIV feſoient dans le mème téms les mèmes propoſitions à la mème femme.

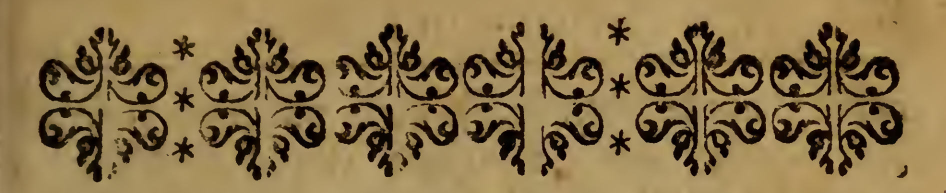
vous saviés toujours distinguer le vrai mérite parmi de certaines choses brillantes qui ne dépendent que de la fortune. Et cela me fait espérer que vous ne desaprouverés pas la liberté que je prends de vous écrire.

Je pense avoir été le premier, qui vous ai donné de bonnes leçons : & je puis dire sans vous flâter, que jamais enfance ne m'a paru plus aimable qne la vôtre, tant pour les charmes de votre personne, que pour avoir le meilleur cœur du monde & l'esprit le plus éclairé. Je me souviens que je vous instruisois à vous rendre aimable, & que dès-lors vous ne l'étiés déjà que trop pour moi. De sorte que si l'on ne vous regardoit aujourdhui comme une personne parfaitement accomplie, il ne s'en faudroit prendre qu'à moi, si ce n'étoit peut-être que la cour vous eut gâtée. Aussi, Madame, en quelque lieu que je sois, je ne fais rien avec tant de plaisir que de parler de vous : & je ne sai, si c'est par estime, ou par inclination, ou même par intérêt, que je vous mets au dessus de toutes les autres. Si cela vous paroit fort peu vraisemblable, à cause que vous m'avés extrêmement négligé, je vous apprends, qu'entre vos merveilleuses qualités qui font tant de bruit, vous en avés une que

je regarde comme un enchantement : c'eſt que les gens de bon gout qui vous ont bien connue ne vous ſauroient quitter, de quelque adreſſe que vous uſiés pour vous en défaire : & j'en ſuis un fidèle témoin. Ceci me remet dans l'eſprit un ſentiment où je vous ai vue, & dont vous devriés bien vous deſabuſer. Car il n'eſt pas vrai qu'on ſe laſſe de tout à continuer : & la défiance que vous avés de pouvoir conſerver celui qui vous auroit plu pour le mariage eſt très mal fondée. Qu'elle ne vous en détourne point ſur ma parole. Oui : je vous jure que de tant de belles perſonnes que j'ai pratiquées, vous êtes celle qui le devés le moins craindre : & je vous conſeille d'en prendre le hazard. Car encore que votre abord gagne aiſément ceux qui vous voïent, vos attraits les plus piquans ne ſe montrent pas ſi vite : & plus on aura gouté de vos bonnes graces, & plus on ſera charmé. Ne diroit-on pas que je vous veux diſpoſer à recevoir les ſervices d'un galant homme ? Mais je n'en ſache point de ſi digne de vous que moi : & je ſens bien que ſi la fantaiſie de me prendre vous étoit venue ou vous venoit, je me laiſſerois vaincre, & je vous aimerois toujours. Il me ſemble, Madame, que ſi vous étiés un peu plus enjouée, & qu'on put eſpérer de

vous plaire en badinant, vous en feriés plus faine & plus heureufe. Auffi bien le monde eft fi peu de chofe, que c'eft être bien foû que d'être fi fage. Mais férieufement, puifque vous êtes fi férieufe, celui que vous auriés choifi ne feroit-il pas au plus haut point de bonheur qu'on puiffe defirer, de paffer fa vie, auprès de la plus agréable perfonne du monde, auprès de vous, Madame, qui donnés tant d'admiration, qu'il faudroit votre génie & vos délicateffes pour vous louer d'auffi bon air que vous le mérités ? Il eft pourtant vrai, qu'on trouve en votre procédé quelque chofe à redire : & je ne crains pas de vous en avertir, parce que vous aimés la franchife & la fincérité. On s'imagine donc que vos anciens amis ne tiennent pas en votre bienveillance une place fort affurée. Cependant vous témoignés affez que vous êtes bonne & bienfefante : tout le monde en demeure d'accord. Mais les critiques de la cour obfervent, que vous ne favorifés que des gens qui ne fauroient vous en être obligés, parce qu'il font déjà fi élevés que tout ce que vous ajoutés à leur fortune eft prefque infenfible, encore que ce foit quelque chofe de bien grand. Je fouhaiterois pour le comble de votre gloire que vos bontés fe répandiffent fur quelques perfonnes

dont le mérite eſt moins en vue. Outre que vous en paroitriés plus généreuſe, vous vous en feriés des créatures, qui n'auroient rien de plus cher que de reconnoitre vos bienfaits. On m'a dit, que M. de Villette, qui n'a rien de foû ni d'étourdi que d'être toujours fort huguenot, vous avoit parlé d'un très honnête homme qu'on appelle M. de Vieux-Fourneaux. Vous jugés bien, Madame, que pour quoique ce put être, je ne voudrois perdre ſi peu d'eſtime qui me reſte auprés de vous. Mais ſi vous avés encore quelque créance en moi, je vous jure qu'il ſeroit difficile d'exprimer tout ce qu'il a de bon. Je ſuis perſuadé qu'on ne lui ſauroit rien commettre de noble ni d'exquis, dont il ne ſoit capable, ou du moins qu'il ne le puiſſe devenir du jour au lendemain. Comme je le vois ſouvent, je lui ai dit tout ce que je ſavois. Et plut à Dieu, Madame, avoir auſſi bien réuſſi à vous inſtruire! car toujours m'en reviendroit-il cet avantage, que vous feriés bien aiſe que je fuſſe éperdûment comme je ſuis, &c.



LETTRES
DE MADAME
DE MAINTENON,

A M. D'Aubigné'.

LETTRE I.

Paris, 3 janvier. 1664.

JE suis bien fâchée, mon cher frere de n'avoir cette année que des vœux à vous offrir. Je n'ai pas encore péïé toutes mes dettes : & vous sentés bien que c'est là le premier usage que je dois faire de ma pension. Et vous haïriés des étrennes données aux dépens de mes créanciers. Avec un peu d'économie, vous pourriés vivre à votre aise : votre dissipation me perce le cœur : séparez vous des plaisirs : ils coutent toujours cent fois plus que les besoins. Soïez délicat sur le choix de vos amis : votre fortune & votre salut dépendent également des premiers pas que vous

ferés dans le monde. Je vous parle en amie. Appliquez vous à votre devoir. Aimez Dieu. Soïez honnête homme. Prenez patience: & rien ne vous manquera. Mme. de Neuillant m'a souvent répété ces conseils: & je m'en suis jusqu'ici bien trouvée. Adieu, mon cher frere: je ne serai heureuse qu'autant que vous le serés: & vous ne le serés qu'autant que vous serés sage.

LETTRE II.

Ce samedi, à minuit.

1666. JE vous remercie, mon cher frere, du soin que vous avés de moi. Mais pourquoi donner tant de peine à Dandelot? Il vous est nécessaire & il me sera inutile. Il est vrai que Mlle. de Pons se marie, & que j'ai la joïe d'y avoir contribué. J'irai la conduire à Hudicourt. Nous passerons par Pontoise. Vous croïés bien que ce ne sera pas sans vous voir. Je lui ferai demain vos conplimens. Je vous assure par avance qu'ils seront bien reçus. Je me trouve un peu mal, non par les fatigues de la nôce, mais par l'extrême inquiétude que j'ai eue du succès de cette affaire. Je ferai parler à la Valliere, devant que d'aller à

Pontoiſe. Mais je crois que vous n'attendrés pas long tems. On ne parle ici que de guerre. Je la ſouhaite pour vous. Et voilà comme mon amitié pour mon frere me rend cruelle pour le genre humain! Bon ſoir. Nous n'aimons ni vous ni moi les longues lettres. Je ne ſai préſentement aucunes nouvelles. Je ne vois perſonne. Depuis quinze jours, je n'ai ſongé qu'au mariage de mon amie. * Son bonheur me dédommagera bien de mes peines.

LETTRE III.

Ce 18 Septembre. **

SOIT que je vous écrive ou que je ne vous écrive pas, vous devés être également perſuadé de mon amitié, & des ſoins que je prendrai toujours pour votre repos & votre fortune. Je vous aime tendrement: & je ſuis perſuadée que vous êtes pour moi ce que je ſuis pour vous. Ainſi, mon cher frere, nos fortunes ſont communes: & elles ne ſeront pas ſi mal-

* Bonne de Pons, mariée à M. d'Hudicourt. Dans le premier recueil des Lettres de Mme. de Maintenon, édit. de Nancy, p. 46, on en trouve une ſur ce mariage, qui contredit trop celle-ci pour n'être pas apocriphe. De plus, voiez *les Enrretiens* de Me. de Maintenon.

** *L'adreſſe*: à M. d'Aubigny, capitaine d'infanterie & cavalerie, au Queſnoy.

heureuſes qu'elles l'ont paru d'abord. Je n'ai point encore demandé en quel régiment je vous voulois, parce qu'on m'a promis qu'on me donneroit à choiſir : je vais recevoir votre argent, péïer nos dettes, & garder le reſte. Votre compagnie d'infanterie ſera vendue, avant qu'on délivre aucune commiſſion des augmentations que l'on fait dans le régiment. Adieu, mon enfant : conſervez votre ſanté, & faites mille amitiés pour moi à votre gouverneur. Je me porte très bien.

LETTRE IV.

Le 27 décembre. *

JE ſuis très fachée de ce que votre valet vous a volé, & encore plus, de ce que M. de Barillon me mande que vous lui paroiſſés triſte, par vos lettres. Vous ſavés qu'il ne faut que cela pour nous brouiller : réjouiſſez, vous donc, je vous en ſupplie. Dépenſez vos vingt mille francs cette année : & faites une compagnie merveilleuſe. Choiſiſſez de vieux cavaliers, bien faits, bien montés : & ne vous piquez pas d'avoir plus de rubans que les autres.

* *L'adreſſe* : à M. d'Aubigné, capitaine de cavalerie dans le régiment du Roi, à St. Quentin.

Montrez qui vous êtes, s'il s'en presente quelque occasion. Appliquez vous à votre metier. Connoissez tous vos cavaliers, & tous vos chevaux : faites votre cour aux bons ouvriers. Liez vous avec M. de Fourille : faites vous aimer des officiers. Ne vous moquez de personne. Réjouissez vous toujours. Et laissez moi faire le reste. Je demandai à M. de Louvois quelque gratification. Il me promit de donner ses ordres là dessus à M. de St. Pouanges : ils sont partis l'un & l'autre. Mais vous n'en êtes point à cela près. Vous ne manqués pas d'argent. Et j'en ai encore à vous. Je vous le dis sans chagrin, je serai contente pourvu que votre compagnie soit belle. Je vous fais faire un lit à très bon marché. Soïez le mieux monté & le plus mal couché des capitaines du régiment. M. Charpentier m'a dit qu'il avoit envoïé votre rente, & votre quartier d'assemblée à M. de Barillon. Adieu, mon cher frere : je n'aime rien tant au monde que vous : faites votre devoir : & soïez gai : voilà tout ce que je demande.

LETTRE V.

1672. *A Paris, 2 ſeptembre.*

JE ſuis bien ſurpriſe de n'entendre pas parler de vous, depuis que le Roi vous a fait l'honneur de vous nommer pour commander dans Amersfort. J'ai reçu une lettre de vous au bout du mois, jour pour jour, que vous me l'avés écrite : cependant je ſai que l'on en peut recevoir de plus fraîches d'Utrecht. Je ne vous répondrai point ſur ce que vous me mandés que vous croïés être mal avec moi : vous ſavés aſſez que cela ne peut jamais arriver : & que ſoit que je vous faſſe des amitiés ou que je vous querelle, je vous aime toujours également, & plus que tout ce qui eſt au monde. Mais revenons à vos affaires. J'ai une grande impatience de ſavoir comment vous êtes ſur ce que le Roi vient de faire pour vous : je ne ſai point le détail de ces choſes là : mais il me ſemble que dix mille francs d'appointemens ſont conſidérables. Il eſt vrai que ce ne peut être un établiſſement ſolide : mais on n'ôte point d'un lieu un homme à qui l'on fait du bien par inclination, ſans le remettre dans un autre. Aquittez vous à merveille de votre emploi.

J'efpére que M. de Luxembourg ne vous nuira point. Au nom de Dieu, mon très cher frere, n'oubliez rien pour mériter un coup d'œil du Roi. Il a commencé à vous faire du bien : il achevera. Mr. de Louvois ne s'y oppofera point : & pour peu que vous vous aidiés vous trouverés de grandes facilités. M. Bofteau vous doit 200. piftoles : donnez les à ce marchand qui a habillé votre compagnie. Vous ne pouvés ni en honneur ni en confcience retarder le païément de cet homme. D'Andelot meurt d'envie de retourner avec vous, & m'a prié de vous en écrire. Inftruifez moi à fonds de tout ce qui vous regarde : & réjouiffez vous : car tout ira bien.

LETTRE VI.

Le 19. feptembre. * 1672.

JE ne comprens pas pourquoi vous ne recevés point mes lettres : & encore moins pourquoi les vôtres ne me font rendues qu'un mois après que vous les avés écrites. On peut avoir un commerce plus fréquent de Paris à Utrecht : & vous m'obligerés d'y donner ordre. J'aime encore à

* *L'adreffe* : pour M. d'Aubigné gouverneur à Amersford.

recevoir de vos nouvelles, quelque brouillés que nous soïons. Vous êtes admirable de croire que je ne vous aime plus, parce que je vous ai grondé. C'est précisement la marque la plus sûre de ma tendresse. Et je suis très piquée que vous vous conoissiés si mal en amitié. J'ai bien de la joïe de ce que vous me paroissés content de ce que le Roi a fait pour vous. Le gouvernement d'Amersfort est un chemin à autre chose: faites y donc de votre mieux pour le service d'un Roi, qui comme homme le mérite. Je vous crois encore plus charmé de lui que je ne le suis, parce que vous avés vu de plus près ce qu'il a fait cette campagne. Il doit y avoir du plaisir à servir un héros & un bienfaiteur! Marquez moi le nom de ceux qui vous aiment ou qui vous protegent. Ils ne s'en repentiront pas. Dites à M. de Luxembourg que s'il veut que je vous fasse recommander à lui, je le ferai: mais, qu'en attendant, j'ai beaucoup de reconnoissance de ce qu'il a fait de lui-même. Faites des merveilles, mon cher frere: justifiez le choix de Sa Majesté. Soïez appliqué, vigilant, exact. Songez, que, dès qu'on n'est pas assez dévot pour être capucin, il n'est rien de plus beau que de se faire tuer. Ecrivez moi souvent, je vous en prie.

LETTRE VII.

Paris, 27 septembre. * 1672.

JE sens encore mieux la joïe de votre établissement, depuis que j'ai reçu votre lettre du 12 de ce mois. Je suis ravie de vous voir content. Et bien loin de me reposer là dessus je vais être plus vive que jamais sur votre fortune. Ne pensez donc qu'à faire votre devoir à Amersfort: & laissez moi ici le soin de vos affaires. J'ai parlé à M. de Louvois sur votre compagnie : il m'a dit qu'il la falloit garder encore quelque tems, & qu'ensuite on verroit : j'ai remercié tous ceux dont vous vous loués. J'ai une grande impatience de voir M. de St. Pouanges pour savoir de vos nouvelles particulieres. Je suis ravie de vous savoir tenant table. Le prie-dieu me ravit : vous avés raison de croire que j'aurois du plaisir de vous y voir, & d'être témoin de votre gravité : réjouissez vous, mon cher frere, mais songez à votre salut. Il y faut venir. Et les soldats doivent y penser par un motif plus noble que celui de la peur. Je vous recommande les catoliques : & je vous prie de n'être pas inhu-

* Même adresse.

main aux huguenots. Il faut attirer les gens par la douceur : c'eſt l'exemple que J. C. nous a donné. Je parlerai à Dandelot. Mais vous êtes bien éloignés pour vous rejoindre. Je me porte aſſez bien. Que je ſache de vos nouvelles, le plus ſouvent que vous pourrés. Et de longues lettres. Je reçois tous les jours des complimens pour vous, & de mes amis, & de nos parens. J'y réponds comme ſi j'ignorois ce qu'ils veulent me dire par cette joïe ſi nouvelle & ſi empreſſée. Adieu, mon cher frere, je vous embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE VIII.

1 *octobre.*

On m'a porté ſur votre compte des plaintes qui ne vous font pas honneur : vous maltraités les huguenots : vous en cherchés les moïens : vous en faites naître les occaſions : cela n'eſt pas d'un homme de qualité. Aïez pitié de gens plus malheureux que coupables : ils ſont dans des erreurs, où nous avons été nous-mèmes, & d'où la violence ne nous auroit jamais tirés. Henri IV a profeſſé la mème religion, & pluſieurs grands princes. Ne les inquiétez donc point ; il faut attirer les hommes

par la douceur & la charité ; Jeſus-Chriſt nous en a donné l'exemple ; & telle eſt l'intention du Roi. C'eſt à vous à contenir tout le monde dans l'obéiſſance ; c'eſt aux évêques & aux curés à faire des converſions par la doctrine & par l'exemple. Ni Dieu ni le Roi ne vous ont donné charge d'ames. Sanctifiez la vôtre, & ſoïez ſévère pour vous ſeul. J'aurai bien du plaiſir de vous voir ici ; mais cela viendra avec le tems. J'ai de bonnes eſpérances. M. de Louvois nous ſert bien. Nous lui avons de grandes obligations. Je vous le répete, mon cher frere ; que M. de Ruvigny ne ſe plaigne plus de vous !

LETTRE IX.

Paris, le 16 octobre. 1672.

MOnſieur de Louvois m'a écrit aujourdhui, qu'il vous avoit envoïé vos expéditions telles que vous les pouvés deſirer, & que le Roi avoit décidé en votre faveur. Plus de difficultés ; plus de murmures. Vous ſavés à quel point je ſuis ſenſible à ce qu'on fait pour vous ; auſſi les nouvelles d'aujourdhui troublent-elles un peu ma joïe ; j'apprends que les Hollandois aſſiegent des places. Je ſais que la

vôtre n'eſt point fortifiée. Vous avés la guerre tous les jours, & je tremble également, ſoit que vous euſſiés à périr dans Amersfort ou à vous rendre. Vous connoiſſés mon cœur, & ce qu'il eſt capable de faire & par honneur & par reconnoiſſance. Mais vous ne connoiſſés point la tendreſſe que j'ai pour vous ; je ne puis vous parler d'autre choſe aujourdhui. Ne me laiſſez point dans ces inquiétudes. Voilà des lettres de M. de Villette ; faites mille amitiés pour moi à M. de Caumont, ſi vous le voïés, & dites lui que je ne me laſſerai jamais de l'obliger en tout ce qui me ſera poſſible. Adieu, mon cher frere, je me porte très-bien ; n'aïez aucune ſollicitude ſur mon compte ; tout ira bien ; c'eſt moi qui vous le dis, oui, moi qui eſpére ſi difficilement.

LETTRE X. *

1673. *à Tournay, le 16 juin.*

IL y a long tems que M. de Louvois m'a dit que l'on abandonnoit Amersfort, & que vous auriés un autre gouvernement ;

* *L'adreſſe eſt* : A M. de St. Quentin commandant à Campen pour faire tenir à M. d'Aubigny Gouverneur d'Elbourg, à Elbourg à Campen.

je ſuis bien fâchée, que l'ennemi ſoit ſi avancé ; & je ſerois dans un étrange état ſi l'on vous aſſiégeoit. J'eſpére que la paix finira bientôt toutes mes craintes. Vous avés raiſon d'être perſuadé de mon amitié ; je le ſuis de la vôtre ; je voudrois en jouir plus ſouvent. Cela viendra. Je ne vous oublierai pas. Quoiqu'il arrive, j'ai de bonnes paroles pour vous. M. de Louvois fait merveille en cette occaſion ; & nous lui ſommes très obligés ; je vous avoue que j'aurois un grand plaiſir de vous voir à Paris. N'en eſpérez pas ſur le recit de ce voïage ni ſur la citadelle de Tournai. Je ſuis trop ennuïée pour pouvoir faire une rélation agréable. Je trouverois en mon chemin des choſes à vous dire, qui ne vous amuſeroient pas. Je me porte fort bien ; je ſuis très contente, car je ſuis diſgraciée. Je ne puis vous trouver l'homme que vous me demandés pour votre maiſon ; je m'en informe pourtant, autant que je le puis ; adieu, mon cher frere, je ſuis toute à vous.

F. D'AUBIGNY.

LETTRE XI.

1673. *Le 31 decembre.*

JE reçois les lettres que vous m'écrivés. Mais il ne me paroît point que vous receviés les miennes. Quoiqu'elles ne ſoient pas bien importantes, je voudrois qu'elles allaſſent juſqu'à vous. Celle-ci y ira. Je m'étendrai donc ſur toutes les choſes que j'ai à traiter avec vous. M. de Louvois m'aſſure que vous n'avés rien à craindre où vous êtes. Le Roi vous a donné un gouvernement en Alſace où vous ſerés très bien. Vous attendrés les ordres là deſſus : & vous vous taires ſur ce nouvel honneur, tant que vous ne le ſaurés que par moi. Je vous verrai quand vous changerés de lieu, & je vous avoue que je m'y prépare comme. . . . . *Le reſte manque.*

. . . .

LETTRE XII.*

1674. *Paris, le 2 mai.*

JE mourois d'envie de vous écrire : je remettois de jour en jour par la quan-

* *L'adreſſe* : P. M. d'Aubigné, gouverneur de Befort.

tité de bagatelles qui m'occupent. Je ne doutois pas que des Rolines ne prit ſoin de vous mander de mes nouvelles : je me porte très bien, & je me trouve toujours de la ſanté, dès que mon corps & mon eſprit ſont en quelque repos : & ſi M. le duc du Maine marchoit, je ſerois fort contente de la mere & du Roi. Voilà tout ce que je puis vous dire. Pourquoi ne m'inſtruiſez vous pas de la manière dont vous vous trouvés à Betfort ? Je ſuis bien aiſe que vous aïés reçu des marques de conſidération de la part de M. de Turenne. Il en va recevoir des remercimens qui l'obligeront à continuer. Je ne vois pas fort ſouvent les gens dont vous me parlés, hormis M. de Montchevreuil ; je m'enferme plus que jamais, & je mene une vie très douce. Je ſonge fort à votre établiſſement. Il y a deux ou trois affaires ſur le tapis : elles ne ſont pas aſſez avancées pour vous en parler. Adieu, mon cher frere : j'ai auſſi pluſieurs terres auxquelles je penſe : quand il y aura quelque choſe de décidé, vous le ſaurés : j'ai parlé à M. & à Me. Colbert en faveur de Mr. Arnaud.

LETTRE XIII.*

1674. *à Versailles, le 15 juillet.*

IL y a long tems que je veux vous écrire: & je n'ai pas pû y parvenir; la vie que l'on mene ici est fort dissipée comme vous savés; & les jours y passent fort vite; tous mes petits princes y sont établis, & je crois, pour toujours cela, comme toute autre chose, a son bon & mauvais côté; je suis assez contente. Je me porte bien. Je songe très serieusement à vous marier; je travaille à une affaire qui seroit bonne. N'en parlez point. Comptez que tout revient, & qu'on ne peut trop veiller sur ses paroles, quand on a les moindres rélations dans ce péïs-ci. Je ne puis trouver de terre comme je la voudrois; je ne me rebuterai point que je n'en aïe une. Adieu, mon cher frere: soïez bien persuadé que je n'oublierai rien pour vous mettre en état de vous passer de moi & de tout le monde; je ferai peindre votre carrosse, & j'ai donné ordre pour des armes. Notre petit duc vient de me dire de son chef qu'il vous baise les mains; & qu'il voudroit bien que vous fussiés ici. Je ne sai ce qu'il vous revient

* Même adresse.

de ce que j'ai fait pour M. Arnaud. Mais ſi j'aimois l'argent; j'aurois pu vendre bien cher ma protection : & j'ai été ſurpriſe & indignée de tout ce que l'on m'a offert à deſſus : je ne lui en demande que quelques petits emplois. Marquez lui que s'il veut m'obliger, il ſecoure des miſérables. C'eſt tout ce que je veux de ſa reconnoiſſance. Mais je ne vous défends point d'en profiter, autant que l'honneur & la conſcience le peuvent permettre : car il faut que tout céde à notre devoir. Adieu, mon cher frere : je vous aime bien tendrement.

LETTRE XIV.

Paris, le 7. ſeptembre. 1674.

JE ſuis venue à Paris pour me guérir de la fievre tierce dont j'ai eu cinq ccès : j'en ſuis quitte, & je pars pour Verſailles. Je n'ai pas voulu vous l'écrire, pour ménager votre ſenſibilité : voilà une onfiance à laquelle je ne ſuis pas fort ujette. je crois la devoir à votre amitié. e vous prie d'épargner quelque ſomme onſidérable pour les frais de vos nôces. e traite pour vous un mariage qui va aſſez bien. Mais vous ne prendrés pas un ſoû du bien de votre future épouſe. Car il faut

ſonger à vous établir, & non à la ruiner.
Le petit duc eſt malade depuis ſix ſemaines. Mais il eſt mieux à préſent. Les autres ſont en bonne ſanté : & la princeſſe eſt belle comme un ange. Tous nos amis me voïen ici avec beaucoup de ſoin : j'y ſuis ſeul & par conſéquent tres libre : j'ai recommandé les intérêts de M. Arnaud à M Fremont : enfin je fais tout ce qu'il deſir de moi : profitez en, puiſque je n'en pro fite pas. Adieu, mon cher Mata eſt mor ſans confeſſion : Villandry a été trouv mort dans ſon cabinet un moment apré y être monté. Voilà ce qui arrive aux li bertins : ſongez à dieu, tandis que vou le pouvés & ne remettez pas votre con verſion à la mort. Car que pouvous-nou faire alors ? pardonnez ce petit ſermo à la ſolidité de mon amitié.

LETTRE XV. *

A Verſailles le 16 octobre.

1674. ON m'a écrit de Paris aujourdhui, qu votre mariage va aſſez bien : il n faut pourtant s'aſſurer de rien qu'il ne ſo fait. Mais à tout hazard, amaſſez de l'a gent pour les frais des nôces : je compte cet

* Pr. M. d'Aubigné, à Betfort.

cette occaſion ſur Mr. Arnaud : il ſeroit pourtant honteux que ſon affaire meublât votre maiſon. La demoiſelle eſt jolie, à ce qu'on dit : je me porte à merveilles : le duc du Maine a la fievre quarte, la princeſſe la tierce. J'y fais de mon mieux, & je me conſole des événemens. Je ſuis en marché d'une terre dont j'offre deux cens quarante mille livres : n'en dites encore rien. Rien ne porte plus malheur que l'indiſcrétion. Et les vanteries les plus petites ſont de grands ridicules. Adieu, mon cher frere : je crois que nous paſſerons une aſſez jolie vieilleſſe, s'il peut y en avoir de jolie.

LETTRE XVI.

à St. Germain, 10 novembre. 1674.

JE ne ſai ſi des Rollines, qui eſt très bien informé de tout ce que je fais, vous aura mandé que j'achete une terre. Mais il ne ſait peut-être pas encore, que c'eſt Maintenon, & que le marché en eſt fait à deux cens cinquante mille francs. Elle eſt à quatorze lieues de Paris, à dix de Verſailles, à quatre de Chartres : elle eſt belle, noble, & vaut dix à onze mille livres de rente. Voilà une retraite qui ſera

votre pis aller. Vos affaires ne vont pas ſi bien que les miennes. Votre future épouſe eſt très opiniâtre, & ne ſe rend ni à la perſuaſion de nos amis, ni à l'autorité de ſes parens : je ne me ſuis point encore rebutée, & peut-être en viendrons-nous à bout. M. de Louvois eſt toujours malade. Mais le Roi a entendu parler de ce que vous demandés pour votre compagnie de cavalerie : je crois qu'il en diſpoſera, & qu'on ne vous refuſera point ce qu'on pourra vous accorder. Adieu : j'ai bien envie de ſavoir votre guerre finie pour tenter de demander un congé pour vous. J'eſpére que l'hiver ne ſe paſſera pas ſans vous voir. Je me porte fort bien. Mes princes ſont toujours malades. Le petit duc parle ſouvent de vous.

LETTRE XVII.*

le jeudi matin.

VOtre lettre a bien plus de l'air d'un homme qui rend compte d'une galanterie que d'un mariage. Voïez ce qui en arrivera : inſtruiſez m'en afin que je prenne mes meſures là deſſus. Je meurs d'envie

* Ce billet ſans date dans l'original eſt vraiſemblablement de l'année 1675.

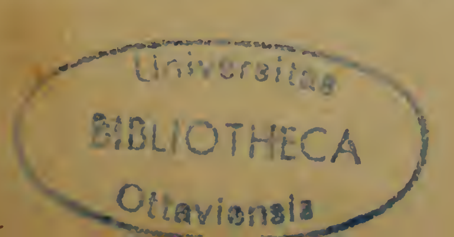
de me retirer à Maintenon. Mais je ne veux pourtant pas m'éloigner tant que j'efpérerai quelque chofe : preffez votre maîtreffe le plus que vous pourrés, puifque le tems vous preffe. Ne vous inquiétez point de l'idée qu'on a ici de votre long féjour à Paris. Vous ne fauriés faire à Verfailles ce que vous faites à Paris. On fait que vous y êtes, & ce qui vous y retient.

LETTRE XVIII.

Le 6 fevrier. 1675.

JE reçois votre derniere lettre qui m'afflige, en me montrant, que vous ne vous portés pas bien ; confervez vous autant que vous le pourrés dans le vilain féjour que vous me dépeignés. Et attendez tranquillement une heureufe vieilleffe. Je fais tout mon poffible pour vous marier. Et peut être y réuffirai-je. Bon prétexte pour un congé : je fonge toujours à vous. Vos intérêts me font plus chers que les miens. J'ai été à Maintenon dont je fuis très contente. C'eft un gros château au bout d'un grand bourg. Une fituation, felon mon gout, & à peu près comme Murçai : des prairies tout autour : la riviere qui paffe par les foffés ; dix mille livres de

E 2



rente actuellement, & douze dans deux ans. J'y ai mené notre fidèle ami M. de Montchevreuil. Nos princes sont en bonne santé; je crois que j'irai cet été mener l'aîné à Barege. La princesse n'a eu que vingt grains de petite verole. Mme. de Bourg veut vous épouser. Mandez moi à tout hazard si vous pourriés vous accommoder de sa personne. Je m'informerai du reste. Adieu, mon cher frere nous, ferons grande chère à Maintenon, si Dieu vous conserve; songez à votre salut; il est de bien mauvais sens de ne se pas mettre dans l'état ou l'on voudra être à l'heure de la mort. Vivez sobrement, & prenez le matin du lait de vache bouilli un moment, & écrêmé.

LETTRE XIX.

1675.

Le 15 avril.

ME. de Montespan, qui n'est pas de mauvais sens, & à qui j'ai lu votre lettre, pretend que vous devés passer outre, & que ce mariage vous sera très utile; j'en entretiendrai encore aujourdhu M. Barillon. Consultez vous vous-même & tachez de lui ôter de l'esprit que je doi lui assurer un douaire pendant ma vie Après ma mort, oui. Mais ne m'en faite pas de remerciment. L'effort n'est pa

bien grand. J'aimerois mieux donner une fomme à votre premier enfant. Mais fi votre future s'opiniâtre au douaire, il en faudra paffer par là. Preffez votre affaire à tout hazard. Vous en ferés toujours le maître. Si elle doit fe faire, ce ne fauroit être trop tôt.

LETTRE XX.

Ce lundi.

JE vaïs demain à Paris, j'y arriverai à dix heures, je vous prie d'envoïer votre carroffe à la porte St. Honoré ; fi vous voulés me donner à dîner, vous me ferés plaifir. Nous verrons la veuve, fi vous le jugés à propos. Il faudroit auffi voir M. Barillon ; enfin je ferai à vous & à vous feul, fix heures de fuite, que vous me veuilliés, ou que vous ne me veuilliés pas.

LETTRE XXI.

JE fuis arrivée en même tems que vous. Mais, quelqu'envie que j'aïe de vous voir, il faut remetrre à demain. Vous ne trouverés perfonne chez moi. Vous irés enfuite fonger à votre bonne mine. Il faut vous montrer au plutot à cette femme. Elle meurt d'impatience. Il faut profiter de ces momens de ferveur. Je ne fais encore rien

d'elle. J'en attends des nouvelles. Je ne pars point d'ici, que l'affaire ne ſoit faite ou rompue. Une déciſion eſt de conſéquence pour vous & pour moi. Bon ſoir. Faites vous beau. Il faut donner de l'amour à cette vieille qui me paroît aſſez facile à en prendre.

LETTRE XXII.

à St. Germain, le dimanche gras.

COmme je ne ſais ſi je vous verrai bientôt après que vous ſerés arrivé, je vous écris avant que vous puiſſiés l'être, afin de vous aprendre l'état de vos affaires. Votre mariage eſt conclu avec Mlle. Cavellier; & M. de Louvois en doit voir les articles au premier jour. Elle a, je crois, cent mille écus. Avec cela, il eſt ſuperflu d'être jolie; & elle l'eſt. Je ne vous dirai rien de l'obligation que nous avons à M. de Louvois. Si j'entrois en matière, je ne pourrois vous parler que de lui; & il s'agit de vous. Portez vous bien. Aïez de l'argent; & plaiſez à la demoiſelle. J'eſpére que l'air de Paris aura fait le premier, & que notre protégé * fera le ſecond, ſoit pour un prompt païement, ſi vous avés

* M. Arnaud.

quelque convention avec lui, ſoit pour un prêt, ſi vous n'en avés pas. Quant au troiſieme, brodez vous bien ; moins de cheveux à vos perruques ; de la gaïté ; & tout ira bien. Je vous avoue que je ſuis ravie ſi cette affaire-là ſe conclut à votre ſatisfaction, & que mon mariage ne me fera pas plus de plaiſir que le vôtre. Ne faites rien en ceci que par mes conſeils. Ce ſeront ceux de M. de Louvois. Voïez le, & témoignez lui que vous n'ètes pas ingrat.

LETTRE XXIII. *

à St. Germain, ce 16 juin.

VOus m'avés écrit en partant. Je ne me ſouviens plus ſi je vous ai fait réponſe. Je n'ai pas entendu parler de vous depuis que vous êtes à Betfort. Ne vous réglez pas ſur moi. Je ne ſuis pas maitreſſe de mon tems. Vous avés vu quelques échantillons de ma ſervitude ; & vous n'avés rien vu. Il y a deux mois que je demande d'aller à Maintenon pour un jour, & je ne l'ai pu obtenir. J'en ſuis dans une colère épouvantable. J'y fais travailler, ſans qu'il me ſoit permis d'y donner aucun ordre. C'eſt une paſſion que j'ai pour ce lieu-là, & une paſſion nouvelle ;

* *L'adreſſe* à M. d'Aubigné, gouverneur de Betfort.

jugez de ce que je souffre de la voir contredite. M. Bosteau m'a écrit ; & m'a envoïé une lettre qu'il a reçue de vous, où vous lui depeignés fort bien le tort que vous a fait l'empressement de nos amis. Il me mande que Mme. Boudon a voulu le voir, & croit, que cette affaire dépendra de vous. Je lui ai écrit que cette femme-là me plaisoit fort, pourvu qu'elle vous assurât du bien, que je croïois que vous en aimeriés mieux une plus jeune dans la fantaisie d'avoir des enfans, mais que l'on ne pouvoit pas trouver tout ensemble, que je le priois d'y penser & de travailler sourdement à votre mariage, soit pour celle-là, soit pour une autre, que je lui en aurai une extrême obligation, & que je suis hors d'état de ménager ces occasions là, étant aussi séquestrée du monde que je le suis. Voilà le sens de ma lettre ; l'âge de Mme. Boudon me fait peine à cause des enfans. Mais son habileté à conduire votre maison, & cette terre à quatre lieues de Paris me font envie. J'ai été bien fâchée de la mort du maréchal de Rochefort. Madame sa femme ne se console point. Mme. de Montespan est présentement à Fontevraut, & en reviendra à la fin de ce mois. Son absence me donne un peu de repos ; & je m'en porte mieux. Les princes & les prin-

cesses sont en parfaite santé. Je n'écris pas un mot à M. de Louvois sans parler de vous ; je ne sais ce que mes lettres opéreront. Adieu, mon cher frere, jouissez du repos en attendant mieux ; & pour vous consoler dans votre ennui, songez que je ne me couche ni ne me leve selon ma volonté, & que je n'aspire qu'à être seule, & à n'avoir rien à faire ; songez à Dieu, qui est encore une meilleure consolation.

LETTRE XXIV.

à Basas, 28 juin.

JE crois que le fidèle des Rollines vous aura déjà mandé de mes nouvelles, & que pour vous en faire savoir, il s'en sera informé à tous ceux qui lui en peuvent apprendre. Mais après avoir écrit non au plus chéri, mais aux plus pressés, je veux vous en dire moi-même ; je ne crois pas que nous puissions recevoir de nouvelles bien fraîches ; & c'est en cette occasion qu'il faut dire, il vaut mieux tard que jamais. Venons à notre voïage. Il se passe très heureusement ; & excepté trois accès de fievre tierce que notre prince a eus, je n'ai pas senti un mouvement de chagrin. Je me repose plus qu'en lieu du monde. Nous avons un très beau tems, toutes nos

commodités. Et s'il ne nous arrive rien de nouveaux, ce voïage-ci ne me paroîtra pas si fatiguant, que d'aller de Paris à Versailles. On nous reçoit par tout comme le Roi. Mais il faut avouer que la Guienne se distingue, & que l'on ne peut rien ajouter aux démonstrations de joïe qu'elle nous donne. Mme. la maréchale d'Albret me parut fort aise de nous voir; on nous avoit pensé étouffer à Poitiers à force de caresses; M. le duc de St. Simon nous traita magnifiquement à Blaye. Et les jurats de Bourdeaux nous y vinrent amener un bâteau magnifique. Il en pérît un de notre train dans le moment que nous nous embarquâmes. Et l'aumônier trouva une grande imprudence de ne pas profiter de cet exemple. Nous vogâmes très heureusement avec quarante rameurs, & à la vue de la ville, il se détacha des vaisseaux pour nous venir saluer, les uns pleins de violons, & les autres de trompettes; mais quand nous fûmes plus près, rien effectivement ne peut être plus beau que tout le canon du Château-Trompette, celui des vaisseaux qui étoient au port, mêlé avec les timbales, & les violons qui nous suivoient, & les cris de *vive le Roi* d'une infinité de peuple qui étoit sur le bord de l'eau. Mr. le maréchal d'Albret, qui étoit

venu au devant de nous jusques à Pons, conduisoit notre prince qui fut reçu par M. de Montégu, & par tous les jurats qui le haranguerent. Nous montâmes ensuite en carrosse avec une centaine d'autres qui nous suivoient : nous fumes plus d'une heure à aller du port à la maison. . . . *Le reste manque*. . . . .

LETTRE XXV.

A Barege, le 8 juillet.

JE vous ai écrit une grande lettre sur la route de Bourdeaux ici. Et je ne doute point que vous ne l'aïés reçue. Car je l'ai addressée à M. Viette que je tiens infaillible, comme le Pape. Nous sommes ici depuis le 30 juin ; & nous n'y fesons pas grand chose ; le petit duc a la fievre quarte, peu considérable à la vérité ; mais c'est toujours un trouble dans ses bains qui nous embarrasse. Nous n'en voïons encore aucun fruit ; il faut prendre patience, vous, sur votre roche, & moi dans les pirenées. Nous nous rejoindrons encore, s'il plaît à Dieu. Songez à lui afin d'être toujours prêt à mourir ; & du reste tenons nous gais. Je n'écris point à M. de Louvois sans le faire souvenir de vous ; & il me répond qu'il

fera ce que je demande. Il faut vous marier cet hiver; notre pis aller est Maintenon où nous ne mourrons pas de faim. Vous voïés que je prends courage dans un lieu plus affreux que je ne puis vous le dire. Pour comble de misère, nous y gelons; la compagnie y est mauvaise; on nous respecte, & on nous ennuie; & avec tout cela, je m'y porte fort bien, parce que j'y ai moins de peine, & moins de chagrin qu'ailleurs; vous ne sauriés faire trop de liaisons avec Vauban. L'estime de cet homme-là est plus glorieuse que celle de tous les courtisans. Toutes nos femmes sont toujours malades. Ce sont des badaudes de Paris qui ont trouvé le monde bien grand, dès qu'elles ont été à Etampes. Adieu, mon cher frere. Vous savés si je vous aime.

LETTRE XXVI. *

A Brion entre la Ville-Dieu-Donné & St. Leger de Mesle, ce 16 octobre.

JE crois que la datte de ma lettre vous sera connuë. On y parle fort poitevin. Et ce seul merite-là me fait trouver tout ce que je vois de fort bonne compagnie:

* *L'adresse*: à M. d'Aubigné, gouverneur de Betfort, à Betfort.

la joïe où je ſuis depuis quelque tems y peut contribuer. M. le duc du Maine marche : & quoique ce ne ſoit pas bien vigoureuſement, il y a lieu d'eſpérer qu'il marchera comme nous. Vous ne ſçavés pas toute la tendreſſe que j'ai pour lui. Maïs vous en connoiſſés aſſez pour ne pas douter que cet heureux ſuccés de mon voïage ne me faſſe un grand plaiſir. Les nouvelles de la cour me font eſpérer que j'y paſſerai mon tems agréablement ; & qu'on trouvera bon que je m'y conſerve plus que je n'ai fait par le paſſé. J'y ſuis fort reſolue. Je me ſervirai de tout mon crédit pour vous tirer d'où vous êtes. Je me prépare auſſi à m'occuper de Maintenon, qui eſt, je crois, à moi préſentemeut, ſans qu'on puiſſe me l'ôter : le décret doit être fait ce mois-ci. Adieu, mon cher frere. Il ne me reſte plus qu'a vous marier : il faut y travailler cet hiver : je vous aime avec une extrême tendreſſe. Rejouiſſez vous : penſez à votre ſalut. Il n'eſt rien de plus doux que le plaiſir & la pieté. Madame de Monteſpan m'écrit des lettres fort cordiales.

LETTRE XXVII.

A Richelieu, ce 28 octobre

IL y a bien long tems que je ne vous ai ecrit. A Paris, je ferai plus exacte. J'ai reçu la lettre que vous avés addressée pour moi à M. le maréchal d'Albret, par laquelle vous me faites une proposition qui me paroît très raisonnable, & qu'il a jugée telle : il me mande qu'il y faudra travailler dès que je serai de retour. Je vous promets tout mon crédit. Nous partons d'ici le lendemain de la St. Martin : & nous arriverons la 18 ou le 20 de novembre. Vous aurés de mes nouvelles: j'en ai beaucoup à vous dire de Poitou où j'ai été quinze jours : j'ai logé aux Ursulines de Niort. Mais je n'ai pu me dispenser de coucher souvent chez M. de Villette dont je suis fort contente : sa femme est la plus raisonnable de mes parentes. Il n'y a sorte de considération ni d'amitié que je n'aïe reçu d'eux : j'ai fait beaucoup de jaloux : & Monsieur, & Madame de Fontmort en sont très mécontens. J'ai été trois jours à Murçay : j'ai été dîner à Surineau, où l'on m'a régalée & où je n'aurois pas été si M. de Sensac n'eut été absent. M. de Launé a

très bien vécu avec moi. Mlles. de Senſac ne m'ont pas quittée. Mais par une conformité de gout j'ai pris en amitié votre favorite Artemiſe. Elle eſt très changée, & ſi malade de ſa groſſeſſe qu'à peine peut-elle ſe ſoutenir. Cependant au travers de cette langueur & d'une trés grande triſteſſe, on démêle une grande beauté & un caractère charmant. Elle ma plu, & par ſa perſonne & par un procédé plein de douceur & de franchiſe, dont je m'accommodois admirablement. Elle paſſoit les journées avec moi ; malheureuſement ce n'étoit pas tête à tête. J'ai été accablée de viſites à n'avoir pas un moment à moi. A Niort on m'a comblée d'honneurs. M. l'intendant me régala en paſſant par Poitiers Me. & Mlle. de la Laigne me ſont venues voir. J'ai apporté l'hiſtoire de mon grand-pere, c'eſt-à-dire ſa vie, & pluſieurs papiers qui prouveront notre nobleſſe, ſi jamais on nous la diſpute. Parmi ces papiers, quelques uns m'ont fait voir nos prétentions ſur Surineaux. Je pourrai bien faire quelques pas contre les uſurpateurs; mais je vous aſſure, que ſi je prends ce parti-là, je commencerai par des propoſitions très douces & trés raiſonnables, non à cauſe du pere, mais à cauſe des filles que je ne voudrois point ruiner ; je vous

avertirai de tout. Conduisez vous par tout comme si vous deviés y passer votre vie.

LETTRE XXVIII.

à Versailles, ce 9 aoust.

L'Etat de votre santé m'afflige. Des Rollines vous enverra l'avis des medécins; en esseïant leurs remédes, soïez sage & sobre; c'est le meilleur; point d'excès, nul chagrin. Il y a du bon & du mauvais par tout; je sollicite toujours M. de Louvois, souvent nous nous trouvons mal des changemens. Ce n'est pas que je ne sache très bien que vous étes fort tristement établi. Adieu, je m'en vais me baigner à Maintenon. Plût à Dieu que vous y fussiés! Nous y serons quelque jours; songez à Dieu; c'est tout ce qu'il y a de nécessaire.

LETTRE XXIX.

à Versailles, le 10 aoust.

Votre favori des Rollines m'apporte une lettre de vous qui me donne de la joïe, parce qu'il me paroît que vous en avés un peu; au moins vôtre stile est assez gai.

Je me porte mieux que ma place ne me le permet ; car je veille beaucoup. Les fatigues ſemblent me donner des forces. Le pauvre petit duc aura de la peine à vivre ; il eſt abandonné aux medécins ; pour moi, je le remets tous les jours entre les mains de Dieu. Comptez que tout ceci eſt ſujet à de grands changemens, & que la diſgrace & la faveur ſe tiennent par la main. Je fais mon poſſible pour vous marier ; mais nous traitons avec des gens qui ſont fort loin: ainſi notre négociation va lentement.

LETTRE XXX.

à Verſailles, ce 7 ſeptembre.

JE ne devrois point vous écrire en l'humeur où je ſuis. Vous avés aſſez de chagrins ; & vous prenés aſſez de part aux miens, pour que je ne deſire pas de vous les montrer. Cependant à qui me plaindrois-je plus à propos qu'à vous dans la perte commune que nous venons de faire ? M. le maréchal d'Albret eſt mort & m'a écrit, une heure avant d'expirer, d'un ſtile, qui marque l'eſtime & l'amitié qu'il avoit pour moi. C'eſt une perte irréparable, & qui me donne une triſteſſe mortelle ; il eſt mort comme un ſaint. Mais que ſavons

nous, s'il a eu aſſez de tems pour réparer tout le mal qu'il avoit fait ? J'écarte cette idée : je n'aime point à douter du ſalut de mes amis. Songeons à nous mon cher frere : nous avançons en âge : nous devenons mal ſains : applanniſſons nous par une bonne vie le paſſage de la mort : ce moment eſt terrible pour ceux qui ont mal vécu : l'état de votre ſanté me fait trembler : & la pareſſe que je me trouve pour le ſervice de Dieu me fait craindre que vous ne me reſſembliés en cela, comme en autre choſe. Je preſſe M. de Louvois. On me promet toujours. Nous ne ferons que trop bien ici-bas : il faut penſer à l'avenir. J'ai été trois ſemaines à Maintenon. Vous ne le reconnoîtrés pas. J'y avois M. Barillon, Mlle. de Mongeron, M. de Montchevreuil, & Mlle. de la Harteloire. Mme. de Guiſe m'y vint voir : le Roi m'y envoïa M. le Nautre. Mme. de Monteſpan m'y feſoit tous les jours quelques préſens. Je m'y ſuis baignée. Je m'en trouve très bien. Ecrivez moi quelquefois. Et prenez patience. Vous mourés de langueur pour venir dans le monde : & moi je n'aſpire qu'à en ſortir. Voilà comme Dieu a ſemé des peines dans tous les états ! Il faut les lui offrir, & le prier de nous conduire. Il ſait mieux que nous ce qui nous eſt bon.

Adieu, mon cher frere. J'espére que vous passerés l'hiver avec nous, & qu'un peu de plaisir vous remettra mieux que les remédes que l'on vous ordonne.

LETTRE XXXI.

à Versailles, 8 novembre.

ON ne m'a pas conseillé de demander votre congé, que l'armée des ennemis ne fut séparée. On m'assure que ce retardement n'ira qu'à sept ou huit jours : je prierai seulement M. de Louvois de ne pas accorder le congé à M. de la Pottrie, au cas qu'il le demandât. J'arrivai il y a deux jours de Maintenon, où j'ai été trois semaines toujours au lit. Je suis dans une langueur éternelle. J'ai des maux dont je ne guérirai point. Il faut prendre patience, mon cher frere. Tout est mêlé ici bas pour nous porter à desirer ce qui seul sera bon: pensez y : vous en serés plus consolé. Dites ou faites savoir à M. de Caumont qu'il n'a qu'à demander son congé à M. de Monclars. J'ai entretenu M. de St. Pouanges sur ses intérêts : il m'a dit que l'on ne songeoit pas présentement à faire des régimens. Bon soir, mon cher frere. Je suis plus touchée de vos chagrins que des miens,

quoique j'en aïe peut-être ici autant que vous en avés à Betfort.

LETTRE XXXII.

ON n'eſt malheureux que par ſa faute. Ce ſera toujours mon texte, & ma réponſe à vos lamentations. Songez, mon cher frere, au voïage d'Amérique, aux malheurs de votre pere, aux malheurs de notre enfance, à ceux de notre jeuneſſe : & vous benirés la providence au lieu de murmurer contre la fortune. Il y a dix ans que nous étions bien éloignés l'un & l'autre du point où nous ſommes aujourdhui. Nos eſpérances étoient ſi peu de choſe, que nous bornions nos vœux à trois mille livres de rente. Nous en avons à préſent quatre fois plus ; & nos ſouhaits ne ſeroient pas encore remplis ! Nous jouiſſons de cette heureuſe médiocrité que vous vantiés ſi fort. Soïons contens. Si les biens nous viennent, recevons les de la main de Dieu : mais n'aïons pas de vues trop vaſtes. Nous avons le néceſſaire & le commode ; tout le reſte n'eſt que cupidité. Tous ces deſirs de grandeur partent du vuide d'un cœur inquiet. Toutes vos dettes ſont péïées ; vous pouvés vivre délicieuſement ſans en faire de nouvelles. Que de-

irez-vous de plus ? Faut il que de projets le richesse & d'ambition vous coutent la perte de votre repos & de votre santé ? Lisez la vie de saint Louis ; vous verrés combien les grandeurs de ce monde sont au dessous des desirs du cœur de l'homme. Il n'y a que Dieu qui puisse le rassasier. Je vous le répete ; vous n'êtes malheureux que par votre faute. Vos inquiétudes détruisent votre santé, que vous devriés conserver, quand ce ne seroit que parce que je vous aime. Travaillez sur votre humeur ; si vous pouvés la rendre moins bilieuse & moins sombre, ce sera un grand point de gagné. Ce n'est point l'ouvrage des réflexions seules ; il y faut de l'exercice, de la dissipation, une vie unie & reglée. Vous ne penserés pas bien, tant que vous vous porterés mal ; dès que le corps est dans l'abbatement, l'ame est sans vigueur. Adieu. Ecrivez moi plus souvent, & sur un ton moins lugubre.

LETTRE XXXIII.

à St. Germain, 12 *decembre.*

QUand je demandai votre congé à M. de Louvois, il me dît qu'il n'y avoit aucun commandant où vous étiés, & qu'auf-

ſi-tôt que le lieutenant de Roi ſeroit de retour, vous n'aviés qu'à l'écrire. J'ai paſſé huit jours à Maintenon avec bien du plaiſir; on y a fait des réparations qui l'ont fort embelli, mais qui me coutent beaucoup; j'y avois mené M. & Me. de Montchevreuil avec le bon homme Viette; j'y retournerai au mois de mars; & peut-être-ſerez-vous de ce voïage-là. Je fais mes efforts pour vous tirer du lieu où vous êtes. M. de Louvois me le promit encore hier au ſoir. Mme. de Monteſpan en parla auſſi au Roi; je leur dîs ce que vous me mandés, que vous ne prétendés point au grand, que vous deſirés ſeulement une condition ſûre dans un lieu moins deſagréable. M. de Louvois me dit qu'il n'y auroit rien à faire pour ces maladreries que dans deux ans. Il faut prendre patience, mon cher frere, & penſer que, tandis que vous vous plaignés, il y a des gens au monde qui n'ont pas un moment de repos, qui ſont dans une ſervitude ſans rélâche, & font toute leur vie la volonté des autres. Que cette peinture ne vous afflige point!

LETTRE XXXIV.

DE M. D'AUBIGNÉ.

A Me. DE MAINTENON.

IL m'eſt impoſſible, ma très chere ſœur, de ceſſer de vous aimer, comme il vous l'eſt de ceſſer de me gronder. Je ne répondrai point à vos réproches, en feſant valoir ce triſte droit d'aîneſſe que je ne dois qu'au hazard; mais je me conformerai à vos conſeils qui ſont le fruit d'une ſageſſe que vous devés à vos réflexions. Je ne verrai plus le comte de **, parce que quoique je puiſſe le voir ſans danger pour moi, je ne puis le voir ſans inquiétude de votre part. Je ſerois fâché d'affliger votre ame. C'eſt par les mèmes conſidérations que je vous promets de vous ſacrifier cette paſſion, que j'aime ſi fort & que vous haiſſés tant, quoiqu'elle ne m'ait pas juſqu'ici dérangé autant qu'on vous l'a dit. Priez Mme. de Monteſpan & M. de Louvois de ne pas me laiſſer languir plus long tems. Le chagrin de voir monter de gens aux premiers emplois tandis que je reſte dans les ſubalternes ajoute beaucoup à ma mélancolie naturelle. Je ſerois guéri de mes vapeurs, ſi mon eſprit l'étoit de

ces inquiétudes. De penſée en penſée, de projet en projet; je m'enfonce dans des rêveries qui me conſument; c'eſt un poiſon lent. Je monte tous les jours à cheval, & je m'en porte mieux. Le petit de Circe eſt fort gentil; ſa mere me le recommande non comme à un parent, mais comme à un favori; vous voïés bien qu'elle ſe méprend: je vous l'enverrai. La beauté flétrie vous fait mille complimens, & dit que vous rajeuniſſés; il n'y a donc rien qui éloigne plus de la vieilleſſe que la faveur. Aimez moi, ma très chere ſœur, je ne croirai plus être aimé de vous, quand vous ne me dirés plus mes vérités. Je demande tous les jours à Dieu, qu'il me faſſe être à lui autant que je ſuis à vous. J'ai vu M. Briſacier. Ce n'eſt pas un homme; c'eſt un ange. Rien ne m'a plus inſpiré le deſir d'être bon chrétien que de voir la vertu pratiquée par celui qui la prêche.

LETTRE

LETTRE XXXV.

DE Me. MAINTENON.

A M. D'AUBIGNÉ.

Le 17. mars.

JE reçus hier au ſoir deux lettres de vous, qui me donnent tant d'impatience d'y répondre, que je ne puis remettre à demain, quoique j'aïe la migraine. Je me ſers donc d'un ſecrétaire en qui je me fie, pour vous dire, que je voudrois avoir tous les défauts que je vous ai reprochés, & être capable d'en recevoir la réprimande de la manière dont vous avés reçu la mienne. Croïez, mon cher frere, que, de l'humeur dont je ſuis, c'eſt la plus grande marque de tendreſſe que je vous aïe jamais donnée. Ne vous affligez point, je vous en prie ; & jouiſſez du préſent, ſans vous inquiéter de l'avenir. Vous allés dans le plus beau lieu du monde, dans votre péïs. Ne ſongez qu'à vous y réjouir, à vous faire aimer, à vous marier, afin de n'avoir plus d'oppoſition à votre ſalut. Je vous verrai au commencement de juin. J'ai reçu une lettre d'un gentilhomme d'auprès de Cognac. Si j'avois pû lire le nom, j'y ferois réponſe ; je vous l'envoïe.

LETTRE XXXVI.

Ce 19 avril.

JE trouve toutes vos raiſons fort ſolides : & le mariage que cette femme vous propoſe ſeroit plus avantageux pour elle que pour vous. Elle ne veut vous aſſurer aucun fonds : & je lui en aſſurerois ! Vous auriés autant de revenu qu'elle, ſi vous étiés ſage. Quand, même elle ſeroit d'une condition égale à la vôtre, ce ſeroit encore vous qui perdriés à ce marché : ſi vous vendés votre liberté ; vendez la mieux, je vous prie. Conſultez M. Barillon. Il eſt notre ami. Mais que mon conſentement ne vous gêne point. J'arrivai hier, à dix heures du ſoir, ſi laſſe que je ne pus vous écrire. Mme. de Monteſpan eſt charmée de Maintenon : il eſt vrai qu'à préſent il y fait fort joli.

Vous me viendrés dire adieu, quand il vous plaira : j'eſpére que vous me trouverés un peu plus tranquille, & que l'agitation de Mme. de Monteſpan ſe calmera : ſi elle duroit, telle qu'elle eſt depuis quinze jours, je n'y réſiſterois pas.

LETTRE XXXVII.

A Maintenon, ce 8 may. 1677.

JE ſuis bien ſurpriſe de ce que vous ne m'écrivés pas votre arrivée à Cognac, & comment vous vous trouvés de ce nouvel établiſſement : je vous en avois prié. J'y prends aſſez d'intérêt pour que je mérite d'en être inſtruite. Mandez moi auſſi, je vous prie, ce que c'eſt que l'avanture de Madame de.... Je l'apprens par tant d'endroits que je ne puis preſque plus en douter : & j'en attends la confirmation pour vous. Si l'on dit vrai, je ſuis bien trompée à cette femme-là : ſa vertu ou ce qui en avoit l'air m'avoit donné beaucoup d'amitié pour elle : & vous en pouvés juger par les ſoins que j'en prenois. Appaiſez tout : c'eſt toujours le parti le plus honnête, & le plus ſage. Je ne veux point la voir. Je ne l'affecterois pas ſi je paſſois par Niort, de peur de ſcandaliſer les foibles. Il ne faut pas la faire trouver à Cognac : ſi vous voïés Mme. de Mioſſens, faites lui, je vous prie, mes complimens, & à Mlle. Martel auſſi : ſi vous les voïés, vous avés bonne compagnie. Voilà une lettre pour votre maire. J'ai toujours ici

Mme. de Montefpan, & M. du Maine : je m'en vais au premier jour querir Mlle. de Tours : & toute cette bonne compagnie y fera jufqu'à ce que nous partions pour Barege. Ce fera au commencement de juin. J'ai envoïé une lettre de cachet à M. de Marillac * pour Mme. de Montgon. Que j'en fache le fuccès.

LETTRE XXXVIII. **

1677. *St. Germain, ce* 11 *mai.*

MAdame de St. Bazile me fait une propofition pour vous qui ne me déplairoit pas, fi fon expofé eft vrai. Je préférerois une demoifelle, avec cent mille francs, d'un bon caractere, & jolie, à une laide bourgeoife avec cent mille écus. Voïez donc fi le bien de cette fille eft effectif, s'il n'y a point de tache à fa conduite, fi vous l'aimés. Mr. de Monchevreuil, & M. Barillon font de bons confeils. Ne faites rien fans eux. Nul démêlé avec les gens de Me. de Guife. Voïez avec douceur s'ils fe font emparés des droits de votre gouvernement nous ferons ce qu'il faudra, pour vous foutenir avec tout le

* Intendant de Poitou.
** Pr. Monfieur d'Aubigné.

respect qu'on doit à ce nom-là. Adieu. Je suis lasse à mourir. Rien n'est plus fatigant que les petites affaires. Vivez bien avec ceux qui vous aiment. Ne vous plaignez jamais de vos ennemis : n'en parlez pas même. Ne cherchez & ne fuïez personne. Soïez affable sans bassesse. Il est inutile de vous le recommander. Vous n'êtes déjà que trop glorieux. Vous ne me parlés point assez de votre établissement. Ecrivez moi les moindres détails. Des riens : mon amitié pour vous en fera des choses. Nous partirons pour Barege le 4. ou le 5. de Juin. Nous séjournerons à Fontevrault. Je vous verrai donc le 18. ou le 20. Vous êtes dans le plus beau lieu du monde, dans un bon poste, votre maître : *J'en connois de plus misérables !* Mes chagrins me sont moins sensibles que les vôtres. Ne vous croïez point mal à la cour. Nous nous y soutiendrons. Jouissez en philosophe de ce que vous avés. Comptez pour rien tout ce que vous n'avés pas. Le Roi arrive lundi à Versailles : & nous y serons dimanche. On se croïoit défait de nous. Vous me connoissés. On ne s'en défait pas aisément.

Et Maintenon ne fera pas
Ce que le vieux duc n'a pu faire.

Je ne crois pas que vous deviés songer

à nous recevoir. Nous avons nos lits : Avez-vous de la place pour les mettre ? Rien n'eſt ſi pitoïable que l'avanture de M. de Courpeteau.

LETTRE XXXIX.

Ce vendredi.

QU'IL eſt deſagréable de négotier pour des abſents ! on ne ſait point leurs vrais ſentimens. On craint toujours d'aller trop loin, ou bien de s'arrêter mal à propos. Vous m'avés chargée d'examiner ſi cette fille avoit cent mille francs : je vous réponds qu'elle n'a que vingt-cinq mille écus. Vous l'acceptés malgré ce mécompte. Je vous en crois amoureux. Et aujourdhui vous m'en écrivés en homme qui en eſt dégouté. J'ai ſongé à votre bonheur elle eſt demoiſelle : elle eſt bien faite. Je doute que vous trouviés mieux. Un peu de légéreté, il eſt vrai. Mais elle n'a de bourgeois que ſa vanité ſur ſa nobleſſe. J'ai donné juſqu'à dimanche, pour voir ſi elle reviendroit. J'ai proteſté que ce jour là paſſé je ne la recevrois plus. Voïez ſi vous conſentés à ce plan là : je mande à M. l'Abbé Teſtu de vous voir. Il ſe mêle de cette affaire : c'eſt la vôtre : venez ici

quand il vous plaira, & menez mon cousin : dites à M. de Lagny que si le mariage est rompu les rieurs ne seront pas pour lui. Adieu : voilà une lettre pour M. Barillon, & une autre pour M. de Roquelaure.

LETTRE XL.

à Fontevrault, ce 12 juin. 1677.

NOus partirons d'ici lundi, nous irons à Poitiers, & tout droit à Cognac. Je ne me souviens plus combien il y a de journées. Comment voulez-vous nous recevoir ? Ne vous embarrassez point. Nous avons trop de domestiques difficiles à contenter : il faut que nous logions à l'hôtelerie. Vous nous donnerés seulement à dîner. Instruisez moi bien de vos intentions : je vous écrirai de tous nos gîtes, afin que vous sachiés le jour & l'heure que nous arriverons. Vous viendrés au devant du prince, à une ou deux lieues de Cognac. Il a M. Fagon avec lui, M. le Ragois son précepteur, un aumônier, six valets de chambre, toutes sortes d'officiers : & moi, j'ai trois femmes. Je vous conte ce detail pour que vous preniés vos mesures: le prince & moi nous couchons dans la même chambre. J'ai une grande envie de vous voir.

LETTRE XLI.

1677. *à Bagneres, ce 22 aoust.*

LE prince est en bonne santé, & moi aussi. Il a fait plus de la moitié de ses remédes, & j'en espére du succès. Il n'a pas moins d'envie que moi de repasser à Cognac : & je vois que je me brouillerois avec lui & toute sa maison, si je preférois Pons : je crois que je ne puis prendre une meilleure route que d'aller coucher de Blaye à Jonsac, si Me. de Miossens veut bien nous y venir recevoir. Je suis bien aise que vous soïés content de ce que le Roi a fait sur l'affaire que vous aviés avec Me. de Guise.

Je vous ai répondu sur Mlle. de Floigny. Aïez les parentes que je vous ai demandées, Me. de Miossens, & rien de plus : nulle cérémonie. Feignez d'être surpris.

Pour avoir des audiences de M. Colbert, il faut s'adresser à sa femme. C'est elle qui les accorde. Mais, c'est bien lui qui les donne ! Je parlerai des affaires de St. Lazare, dès que je serai à la cour.

DU DUC DU MAINE A MLLE. DE VILLETTE.

Je n'oublierai jamais, Mademoiselle, la marque d'amitié que vous m'avés don-

née en partant de Cognac. Et je vous pardonne le mal que m'ont fait votre beauté & votre modeſtie. Je vous enverrai mon portrait, afin que vous aïés toujours votre amant devant les yeux.

LETTRE XLII.

de Bagneres, 4 ſeptembre. 1677.

JE vous répons par un ſecrétaire comme vous m'avés ecrit : & quoique je croïe être bien moins malade que vous, j'ai la tête ſi foible que M. Fagon me défend d'écrire. Qu'importe comment M. Colbert vous peïe, pourvu que vous ſoïés péïé ? On n'y regarde pas de ſi près avec un controlleur général des finances. Je ſerai fort aiſe de trouver à Cognac toutes les perſonnes que je vous ai nommées : & ſurtout n'oubliez pas Poignette. Vous êtes plus Gaſcon que toute la Gaſcogne que nous voïons ici : vous oſés nous dire que vous ne nous attendiés pas ! Je ne vous prie point de n'en pas faire davantage : car je vous en défie. Il m'eſt impoſſible d'y être plus d'un jour. Le prince meurt d'envie de vous voir. Adieu, mon très cher frere. Je ſuis fort en peine de votre ſanté : il me ſemble que tous les maux ne ſont rien, quand on n'a pas la fievre.

Nous ferons, je crois, chez vous le 25. de ce mois : vous serés averti des changemens qu'il peuvent arriver. Il faudra que le prince mange tout seul en gras à sa petite table. Que Me. de Mioſſens ne nous abandonne pas à Jousac ! Je ne pourrois vous voir à Bourdeaux. J'y ferois comblée d'honneurs : & vous y mourriés d'ennui.

LETTRE XLIII.

à Versailles, le 18.

POINT de santé, depuis que je suis arrivée à l'inique cour. Je n'ai pu voir Mademoiselle de Floigni ; on m'en dit beaucoup de bien. Je m'informe si les cent mille francs sont effectifs. J'ai mis Mr. de Mesmes dans l'affaire ; nous verrons leurs reponses ; j'ai bien envie de faire les nôces à Maintenon, je donnerai votre mémoire à M. de Louvois ; je parlerai a M. Colbert pour que vos appointemens vous soient peïés à Cognac.

Je vous prie de dire à Me. la comteſſe de Mioſſens que rien n'aproche de son honnêteté : elle m'écrît sur la mort de Me. la maréchale d'Albret ; & c'étoit moi qui lui devois une lettre. Elle pouvoit attendre mon compliment ; & elle le prévient.

Il eſt vrai que j'ai été fort ſurpriſe, & fort touchée de cette perte.

J'écris à M. de Meſmes ; jugez par là de l'intérêt que je prens à l'affaire de M. de la Laigne ; je me ſens toute la tendreſſe poſſible pour mes parens ; & ſi vous vous mariés, je vais m'abandonner au plaiſir de la famille j'ai déjà fait porter des berçeaux à Maintenon à votre intention ; Adieu mon cher frere.

LETTRE XLIV.

à Verſailles, le 26 ſeptembre.

JE ſuis bien aiſe que M. de Meſmes ſerve M. de la Laigne. Je lui en ai écrit. Vous ne me paroiſſés avoir aucun naturel pour vos parens. Je vous avoue que j'ai beaucoup de tendreſſe pour eux. J'ai eu ſouvent à m'en plaindre : aujourdhui j'ai à m'en louer. Ils ont leurs défauts : chacun a les ſiens : mais ils ont de l'eſprit, & de la politeſſe. Vous auriés donc grand tort de rompre avec eux, ſans compter qu'il ne faut jamais rompre avec perſonne. Il eſt des tems, ou il eſt néceſſaire de vivre en famille : & alors toutes les complaiſances paſſées ſe retrouvent. Pour moi je m'accommoderois de tous ceux

qui nous appartiennent de plus près : & je paſſe pour avoir le gout aſſez délicat. L'affaire des ports des lettres ne vaut pas la peine de faire crier tous les commis. Je preſſerai M. Colbert pour vos appointemens ; & je tacherai d'obtenir que vous ſoiés péïé à l'avenir dans la province. Voilà les bagatelles expédiées. Venons à l'eſſentiel. Vous m'avés ſurpriſe fort agréablement en me parlant modeſtement de Mlle. de Floigni ; je l'ai trouvée fort belle & fort aimable. Mais je ne ſai pourquoi vous traïtés cette négociation comme une choſe à faire, quand j'apprends que vous vous aimés tous deux, que vous êtes content des conditions, qu'il n'y a plus qu'a ſigner le conctrat & aller à l'égliſe: vous lui parlés de vos amours, des enfans que vous aurés d'elle, vous lui faites voir le plan de vos nôces. Elle répond à tout, *que votre volonté ſoit faite* ! Déterminez vous donc. La voulez-vous ? parlez. Qu'en certains momens vous êtes décidé ! qu'en d'autres vous êtes indécis ! Il eſt conſtant que ſon bien vaut cent mille livres : & pluſieurs m'ont dit quarante mille écus : ſa réputation eſt pure, ſon humeur : vous la connoiſſés : ordonnez donc ce que vous voulés. Je vous ai offert de faire la nôce à Maintenon. Je vous l'offre encore. Elle s'en va mardi

à Floigny avec M. Quelin : ils y feront quinze jours. Mon projet vous fauveroit de la dépenfe. La magnificence eft la paffion des dupes.

L'hiver prochain nous prendrions à Paris une maifon enfemble. C'eft à vous à conclure, parce que ce n'eft point moi qui me marie, ni qui vous marie. Je ne la connois point : vous la favés par cœur : décidez donc. Elle a les manières bourgeoifes. Mais fa perfonne eft très aimable. Si elle a de la vertu & de la bonté, je vous trouverai fort heureux. Nous la formerons. Ou elle fe croit un mauvais parti, ou elle vous aime paffionement : car elle fouhaite ardemment cette union. Il vous feroit très utile de la tranfplanter à Cognac, & pour la dépenfe, & pour lui ôter le gout & l'air de l'Ifle. Elle reviendra groffe à Paris, & elle aura oublié la moitié de fes connoiffances. Cela me paroît bon à tout. L'affaire eft publique : écrivez lui vos deffeins avec fincérité. Ne vous tenez pas à votre ftile laconique. Il y a loin d'ici à Cognac : il vaut mieux écrire quelque chofe de fuperflu, que de manquer au néceffaire. Elle m'a dit que vous aviés perdu au jeu, l'hiver paffé, douze ou quatorze mille francs. Vous ne jouerés plus, fi vous l'époufés. Vous êtes trop honnête homme pour vous

marier dans le deſſein d'envoïer une femme & des enfans à l'hôpital ? Pour moi, je ne ſerai pas d'humeur à m'incommoder pour vous aider à vivre dans la diſſipation, quand je me ſouviendrai que tandis que je m'épargnois le néceſſaire pour meubler mon château, vous jouiés mille piſtoles, & que vous dépenſiés en un mois plus que je ne feſois en un an. Reglez vous : ſongez à paſſer votre vieilleſſe tranquillement. Je vous le dis ſans autre intérêt que le vôtre. Répondez moi bien poſitivement ſur ce mariage. L'équité naturelle veut que ſi vous ne lui aſſurés pas de douaire, vous la laiſſiés maitreſſe de ſon bien. Il eſt vraiſemblable que vous ſerés ſon maître. Ainſi vous lui aurés fait une honnêteté, qui ne vous coutera guère : & la juſtice & moi nous ſerons contentes. C'eſt mon avis : ſi vous ne le ſuivés pas, nous n'en ſerons pas plus mal enſemble : je ne prétends point vous tranniſer. Adieu : après tous ces diſcours de mere, croïez que j'en ai toute la tendreſſe.

Je compte d'avoir à vos nôces M. & Mlle. Quelin, Mlle. de Mongayac, ſi vous le voulés, Me. de St. Bazile, Mlle. Gomeau, M. & Me. de Montchevreuil, & des Rolines. Voilà de quoi remplir Maintenon ; je ſerai trop heureuſe ſi votre mariage eſt heureux.

Car je deviens si mal saine que je ne puis plus espérer d'autre plaisir. J'ai eu bien de la joïe de ce que M. le Tellier est chancelier. Un compliment à M. de Louvois. Si vous vous mariés, faites une action si importante par de bons motifs.

LETTRE XLV.

à Versailles, ce 19 septembre.

JE vous ai écrit une si longue lettre sur votre mariage, que je ne crois pas avoir à vous dire rien de nouveau. Mlle. de Floigni me témoigne de fort grands empressemens ; vous m'en écrivés avec une froideur, & une indifférence qui me fait craindre que vous ne fassiés à cette fille l'affront de la refuser à la vue de tout le monde. Elle me plait ; je l'aime. Elle m'a pressée de si bonne foi de voir M. Quelin ! Mme. de Montespan veut la voir. Concluez, ou rompez. On m'assure de tous les côtés que les cent mille francs sont réels. Mme. de Montespan dit que votre froideur est affectée ; que vous me craignés si fort que vous n'osés m'avouer les pas que vous avés déjà faits avec elle ; que vous serés ravi quand vous verrés l'affaire assurée. Par où m'attirois-je cette crainte ? je ne veux que votre bonheur. Je vous desti-

ne mon bien. Et je vous laiſſe le maître. On n'eſt point terrible avec ces procédés-là. Si j'avois dans ma manche une fille de cent mille écus que vous refuſaſſiés dans l'eſpoir d'être heureux avec Mlle. de Floigni, je vous aprouverois : & comment ne vous laiſſerois-je pas libre, moi qui ne veux que votre bonheur, & votre ſalut que je crois plus facile à faire avec une femme aimable qu'avec une laide qui vous réduiroit à en chercher d'autres ? Quand cette amie voudroit vous prêter dix mille francs, il ſeroit de mauvais ſens de les accepter.

Je ſuis ravie que M. de St. Eugene ſoit de vos amis ; je l'eſtime au dernier point : & j'aime Me. ſa femme. M. de Roquelaure m'a mandé qu'il leur avoit rendu ſervice à ma conſidération ; je lui ai écrit de continuer. J'ai tant de gens à pouſſer dans la marine que je n'oſe parler pour leurs enfans à M. de Seignelai ; mais votre M. de Meſmes peut faire ce que vous deſirés.

21 *novembre.*

M. Quelin eſt allé à la campagne. Mlle. de Floigni eſt demeurée. Voilà le mémoire de ſon bien ; elle prétend qu'il vaut davantage. C'eſt elle qui vaut beaucoup plus. Ne me demandez point mon conſeil ; car je ne vous le donnerai pas. On vous aime : on a un procédé franc ; on n'eſt point riche. Peſez & jugez.

25 *novembre.*

Mlle. de Floigni me mande que tout eſt rompu, ſur ce que vous voulés qu'elle vous donne tout ſon bien. Quelle injuſtice! prenez un autre prétexte. Vous en trouverés mille chez M. Quelin. Finiſſez honnêtement. Cette fille peut vous déplaire. Mais voudriez-vous lui nuire? J'en ſerois au deſeſpoir.

Vous m'écrivés d'une manière ſi preſſante ſur l'affaire de Mrs. de Cognac que je n'ai ceſſé d'importuner M. de Louvois. Il m'a promis d'ôter cette cavalerie. Mes complimens à votre maire. Aſſurez les tous que je ſerai toujours leur ſolliciteuſe.

LETTRE XLVI.

Le 28 fevrier. 1678.

MOn amitié pour vous me fait ſouhaiter, que vous ne vous ſoïés pas marié, ſimplement pour avoir une femme chez vous. Faites de la vôtre * un être raiſonnable. Sa jeuneſſe me donne des eſpérances. Si vous ne détruiſés pas de près

* Demoiſelle Genevieve Pietre, fille de Siméon Piétre, conſeiller du Roi en ſes conſeils, procureur de ſa majeſté & de la ville de Paris, & de dame Marguerite le Clerc de Château du Bois, mariée à charles d'Aubigné, le 23 fevrier, 1678.

ce que je ferai de loin, nous la formerons. C'eſt une fille unique, fille gâtée. Il faut que le mariage la corrige. Elle a de la pieté; qu'elle en ait encore davantage. En cela, votre intérêt eſt conforme à celui de Dieu; car, quoique laide, elle trouveroit encore des amans. Qu'elle ne ſorte jamais ſeule. Mais qu'elle ne ſe donne point les airs de grande dame; ce ſeroit un grand ridicule pour elle. Ne l'abaiſſez pas trop; c'en ſeroit un grand pour vous. Nulle familiarité avec les hommes. Je l'en ai fort priée. Elle eſt très dangereuſe: & les provincieaux patinent volontiers; ils ſe jettent groſſiérement ſur le lit d'une femme. Point de ces manières-là. Laiſſez là ſouvent auprès de Me. de Mioſſens, qui nous aime aſſez pour la ſuporter. Elle parle mal. Inconvenient léger. Car le François s'apprend fort vîte. Elle aime fort ſa petite perſonne. Elle eſt d'un âge à ſe couvrir de vert & d'incarnat: négligée, elle ſeroit très mal. Trois heures au miroir tous les matins, c'eſt deux de trop. Je ne ſai quelle idée on lui a donnée de nous. Elle envoïe tous les jours me demander quelque choſe: comme s'il étoit égal de lui donner un habit, ou de lui en donner une douzaine. Donnez lui une certaine ſomme par année pour ſes habits: c'eſt prévenir les querelles qui brouillent toutes le fa-

nilles. Je ſuis fâchée qu'elle ait deux demoiſelles. Deux demoiſelles pour ſervir cette petite femme ! Quand elles feroient ſur le pié de ſervantes, ce qui n'arrive jamais, ce feroit un grand ridicule. Mais le mal eſt fait. N'en parlons plus. Madame d'Aubigné me paroît modeſte : laiſſez lui cette pudeur qui va ſi bien, & que tant d'inſenſés maris ôtent les premiers à leur femme. Elle me parut embarraſſée ici de voir prendre la chemiſe à M. le duc du Maine. J'en fus ravie. Qu'elle ne s'habille jamais devant les hommes. Ne le ſouffrez point. Qu'elle faſſe tous les jours la priere en public. Comptez qu'on doit cet exemple à ſes domeſtiques. Ici, où l'on fait le mal avec tant d'effronterie & le bien avec tant de négligence, on ne manque point à ce devoir. Mme. de la Laigne n'a pas à ſe plaindre d'un excès d'eſprit : mais c'eſt une très bonne femme. Et Madame d'Aubigné n'aura pas à ſe plaindre de ſon cœur. Je ne comprends pas votre averſion pour nos parens. Ne ſouffrez pas, je vous prie, qu'elle voïe ſouvent Mme. de Fontmort : la tête lui tourneroit : elle ne lui parleroit que de la cour, de ce que je ſuis, de ce que vous ſerés, & la trouveroit fort malheureuſe de n'être pas dame du palais. Donnez la quelquefois aux St. Eugenes,

Ils la traiteront comme leur fille. Elle est glorieuse : on la respecte par raport à nous si on lui persuade qu'on la respecte pou elle-même, vous en ferés la plus imperti nente & la plus insuportable créature du monde. Surtout ne la voïez point trop accoutumez la à se passer des plaisirs, si vous ne voulés vous en lasser bientôt qu'elle aprenne à demeurer chez elle, lire de bons livres à travailler.

Vous trouverés peut-être bizare qu'un femme qui n'a jamais été mariée vous don ne tant de leçons sur le mariage. Mai j'ose vous dire que la grande confianc qu'on a toujours eue en moi m'en a plu appris que n'auroit fait ma propre expé rience. J'ai toujours vu que les grande aversions ne naissoient que de bagatelle qui revenoient souvent. Il n'y a qu'à s livrer peu dans les commencemens à l'a mitié, à s'observer, à se respecter mu tuellement : & tout va bien dans la suite & de lui-même, & sans effort. Je voudroi vous voir heureux : & c'est pour y contri buer que je m'enfonce dans ces détails.

Reglez votre depense. C'est notre vani té qui étend nos besoins. La nature n nous en donne que d'aisés à satisfaire Un bon lit, une bonne table abondante un équipage, que voulez-vous de plus L'état où nous avons été doit nous fair

buter celui où nous ſommes. Comparez ce ue vous êtes né avec ce que vous êtes devenu : & je vous défie de ne pas vous trouver eureux. Vous excités déjà aſſez les murmuzs de l'envie. Mettez la dans ſon tort en renonçant à ces dépenſes qui vous ont fait ſi eu d'amis, à ces airs de ſeigneur qui vous nt attiré tant de ridicules. Qui s'eſt le plus noqué de vous ? ceux à qui vous avés donné es plus manifiques repas. Votre famille ſera a mienne. Mais elle me deviendra étranere, quand je vous verrai prendre un ton ui vous ruinera. Je ne ſuis pas plus avare ue vous. Mais j'aurois cinquante mille lires de rente, que je n'aurois pas le train e grande dame, ni un lit galoné d'or comne Me. de la Fayette, ni un valet de chamre comme Mme. de Coulanges. Le plaiſir u'elles en ont, vaut-il les raillieries qu'elles n eſſuïent ? M. le Chancelier ſon oncle eſt lein de modération : & le Roi l'eſtime.

Souvenez vous encore de ne parler jamais ni en bien ni en mal de votre femme. C'eſt le plus ſot des perſonnages. Ne l'enretenez point de vos bonnes fortunes ni le votre galanterie. C'eſt une oiſon : vous n'êtes point ſur vos gardes : vous vous échapés. Elle vous croit, ou elle ne vous croit pas : ſi elle ne vous croit pas, elle vous mépriſe ; ſi elle vous croit, elle répe-

te tout. Elle ne fut l'autre jour qu'un moment avec vous : & elle nous raporta votre ſinguliere façon de battre les Anglois Vous ne craignés que moi en ces occaſions Vous me faites ſuer. Mais vous faites rire les autres. Quand vous ne ſongés qu'à m'éviter, toutes vos cachoteries ne font que vous jetter en des mains aſſuremen plus dangereuſes.

Votre femme avoit beſoin d'un plus long ſéjour ici, pour ſe rendre propre aux honnêtes gens. Elle paroît douce : ſes défaut ſont ceux de ſon éducation. Il y a dans ma chambre vingt perſonnes, trois enfans, & dix chiens. J'ai du loiſir, mais point de ropos. Donnez une ſomme par an : c'eſt le ſeul moïen de l'empêcher de mettr vingt écus pour avoir des heures couvertes de vaiſſelle d'argent. Je vous conſeillerois mille francs, ſi elle n'en avoit dé dépenſé quatre mille en quatre jour Quand je lui parlai de robes de chambr unies pour cet été, elle me répondit : quoi ſans or & ſans argent ! Qui n'eut cr qu'elle en avoit toujours été couverte ? & hier, elle ne ſavoit ce que c'etoit. Profitez de l'éloignement où elle eſt de ſ famille. Si vous m'informés de ſa conduite, je lui ferai des préſens ou des réprimandes. C'eſt un enfant : il faut la co

ire en enfant : je ſuis en train d'éduca-
on : je ſai ce qu'il en coute : ainſi ne
us rebutez pas.

Quel eſt l'état de l'affaire de M. Truc ?
mon crédit ne ſuffit pas, il eſt de plus
ands crédits, dont je diſpoſe aſſez. A
gard du marquiſat ou comté, je ſai par
périence qu'on en eſt fort libéral à la
ur. On le donne d'abord par civilité. Mais
y a toujours quelques rébelles. On les
duits bientôt, en empêtrant de ce nom
s amis & ſes valets.

Vous accuſés bien légérement votre
archand de friponerie. Vous avés une
reur fort ruineuſe : vous voulés toujours
plus cher. Vos points de France ſont
us beaux que ceux du Roi. Jamais les
mmes ne les portent fins à cauſe du con-
nuel blanchiſſage. Ces fins-là ſont pour
femmes qui mettent un mouchoir ſix
ois ſans le faire blanchir. Je ne puis con-
ller à Mme. de la Challoniere de vous
nner ſa fille. La jeuneſſe de Me. d'Au-
gné ne la met pas à couvert de vos infi-
lités. Je crois notre couſine fort ſage :
ais je vous le crois très peu. Je ſuis bien
ompée, ou votre femme ſeroit jalouſe :
elle auroit raiſon de l'être.

Je voudrois vous voir eſtimé. On vous a
t des injuſtices ! Cela n'eſt pas bien ſûr.

Mais faites rougir vos ennemis, ſi vous en avés. Si mon amitié vous importune, dites le moi franchement. Je ſerai contente, pourvu que vous le ſoïés. Mais ſi vous vous ruinés, comptez que vous en ſouffrirés ſeul, & que je ne ſacrifierai point mes pauvres à votre luxe.

Adieu, mon cher frere : ſi cette immenſe inſtruction vous déplaît, vou me ſaurés gré du moins de l'intention. Vou n'aurés point d'eſprit pour aujourdhui. J le garde tout pour l'ouvrage que je vous a promis : & ce ſera quelque choſe de bor

LETTRE XLVII.

1678. *A St. Germain, 15 mars.*

JE vous envoïe le bel ouvrage dont vous ai parlé, & que je vous ai ta fait attendre. * Je vous prie de le lire de ne le pas critiquer. Il eſt plus aiſé bien diſcourir que de bien écrire. Nan m'a dit que vous étiés fort touché de marque d'amitié que je vous ai donn ſur cet enfant. ** Si vous aviés plus confiance en moi, vous me trouveriés même en tout. Vous me craignés tro

J'aur

* Apparemment les *œuvres* d'un auteur de ſept a

** C'étoit un fils naturel de M. d'Aubigné, nom lot.

J'aurois des complaiſances. J'aurois empêché votre favori des Rolines de vous ruiner. Que votre femme ne vous réſiſte point. Vous ne pouvés la trop aimer. Mais dans les choſes ſérieuſes, prenez l'autorité que doit vous donner le rôle de mari & la diſproportion d'âge. Je lui écris un mot. Ne l'accoutumez point à voir nos lettres. Nous ſerons plus libres. Nous ſommes les plus forts. Nous en viendrons à bout. Elle me haïra peut-être. Peu m'importe, pourvu qu'elle devienne raiſonable. Je ſuis ravie que ma lettre ne vous ait pas déplu. Le jugement vaut de l'expérience. Et j'ai vu de près tant de ménages que je crois pouvoir parler du vôtre. M. Scaron ne me donnoit que cinq cens francs. Laiſſez à Mme. de Mioſſens votre femme. Quand vous voudrés revenir, écrivez le moi. Je vous chercherai une maiſon à Paris. Tous les quartiers me ſont indifférens. Lequel aimez-vous le mieux ? Il ne faut point renoncer à Cognac. On vous l'ôteroit inſenſiblement. M. Colbert eſt dans une douleur qu'il faut laiſſer paſſer. Je lui parlerai. Votre ſtile eſt trop ſuccint. Ce n'eſt point par monoſillabes qu'on répond aux gens qu'on aime. Vous paſſés trop légérement ſur l'article de Mme. d'Aubigny.

ce 19.

Ma lettre a été interrompue. Vous savés que je ne suis pas maitresse de mon tems. Je parlerai à M. de Crussol de l'affaire du lieutenant général. Car je ne crois pas être fort bien avec M. de Montauzier. Nous aurons une très belle maison à Paris pour 500 écus. Que Mme. d'Aubigny m'écrive souvent. J'aurai la complaisance de lui faire réponse. Elle aprendra à bien écrire. Je m'entends un peu en éducation. Et il paroît par mes princes que je ne suis pas sans talens. Vous n'avés que deux choses à faire ; à vous réjouir & à vous sauver. Je connois des gens qui ne soupirent qu'après ce bonheur.

Je suis au desespoir de vous fâcher toujours. Mais qui vous parlera franchement, si ce n'est moi ? Votre marchand se plaint de vous. Et il a raison. Quand des parties sont arrêtées ; il n'y a qu'à péïer. Les marchands de Paris ne craignent point les violences des gouverneurs de Cognac. Ils se font péïer des plus grands seigneurs. Quand on n'a pas la somme entiere, on entre au moins en péïement. Quand ils voïent de la bonne foi, ils ne sont que trop faciles. Rien ne nuit plus à la réputation que les mauvais procédés où il s'agit d'argent. Je suis tout à fait rebutée de Maintenon par la

foule du monde qui s'y jette. Si vous y venés, ne perdez pas une occasion de dire, que vous ne voudriés pas vous jouer à me surprendre, & que je suis au desespoir d'avoir un monde sur lequel je ne compte pas. Je passerai pour bizarre : mais du moins je serai libre. Je vais là pour me reposer : & l'on m'y étouffe.

LETTRE XLVIII. *

Ce mercredi 12 juillet. 1678.

NE parlez jamais d'affaires avec les parens de Mme. d'Aubigny. On s'aigrit. On ne s'entend point. On s'éloigne. Et ce n'est pas ce qui les avance. Prenez Viette. Servez vous du tems où j'ai encore du crédit pour les mettre à la raison. Pourquoi vous dites vous réduit à dix mille livres de rente ? Premierement, cela n'est point. Ensuite, comptez que l'argent que vous touchés du Roi doit être évalué plus de quinze mille livres de rente. Maintenon m'a appris ce que valoient les fonds de terre. Mais ne faut-il pas que vous touchiés tôt ou tard la dot de Mme. d'Aubigny ?

Ne vous chagrinez pas, je vous en conjure. Vous avés une femme dévote, jeune,

* *L'adresse* : Pour M. d'Aubigny, rue St. Pierre, Fauxbourg St. Germain, à Paris.

douce, & qui vous aime. Une plus riche vous auroit été moins soumise. Ouvrez moi votre cœur sur son sujet, afin que je la traite plus ou moins bien suivant que vous en serés plus ou moins satisfait. Il faut la punir, il faut la récompenser comme un enfant. Consolez vous des desagrémens de votre mariage par les bons côtés qu'il a. Il est fait. Dieu l'a permis : songez à votre salut. Ne jouez point si vous m'aimés. Opposez vous à une mélancolie qui est votre pente naturelle. Venez ici, quand vous voudrés. Vous ne manquerés pas de gens qui vous présenteront. Si vous avés de la tristesse, vous m'en donnerés. Vous ne connoissés pas la moitié de ma tendresse pour vous. L'autre jour, je vous vis sain & gai. Je m'en porte encore bien. Songez mon cher frere, à ce que nons étions il y a dix ans : & nous nous trouverons heureux

LETTRE XLIX.

Ce vendredi au soir.

ALLEZ à Maintenon, quand vous voudrés. Et disposez en comme moi-même. Menez y votre femme. Elle s'y ennuïera. Mais il est bon qu'elle apprenne s'ennuïer. Mlle. de la Harteloire * e

* Parente de Scaron.

aſſez bonne compagnie. Nos amis ont tort de croire que je vous aime moins. Ce ſoupçon eſt fondé ſur ce que nous avons vécu ſi peu enſemble, que vous paroiſſés devant moi dans une contrainte qui approche de la méfiance, ou ſi vous voulés, du reſpect. Vous me voïés aſſez. Et je ne deſire de vous que votre plaiſir, votre bonheur, & votre amitié.

Je parlai bien rudement à Mme. d'Aubigné ſur ſes mauvaiſes habitudes. Elle vous échapent, parce que vous la voïés tous les jours. Mais il eſt ſûr qu'elle a appris à parler du nez, à rire ſans en avoir envie, à s'aplaudir en parlant avec des airs & des minauderies, qui feſoient contrefaire Me. de Longueville, qui les ſoutenoit pourtant avec l'eſprit & la figure d'un ange. Qu'elle parle naturellement aux gens, à qui elle veut plaire, comme à ſon laquais. Que ſes ſouris ne ſoient pas de commande. Qu'elle ſe mette dans l'eſprit qu'il vaut mieux paſſer pour ſérieuſe que pour ridicule, & pour taciturne que pour imbécile. Adieu. C'eſt un mauvais perſonnage auprès d'elle que celui de gouvernante. Je m'en abſtiendrois, ſi je l'aimois moins. M. Fagon eſt perſuadé qu'elle mange des vilainies, & qu'elle n'aura jamais de ſanté ni d'enfant, ſi par une longue ſuite de bonne nourriture, elle

ne rétablit son estomac & ne purifie son sang.

Votre M. le Gois est très importun. Il présente une figure triste. Et non seulement il veut que je le serve de mon crédit, mais encore que je cherche en quoi & comment. On m'offre pour lui un emploi à Blaye : & il le veut à Bourdeaux. Je le servirai pourtant par considération pour la mémoire du maréchal d'Albret. Mais il faut me donner les affaires toutes mâchées. Je ne puis donner un moment aux miennes : & l'on exige que je commence & que je finisse celles des autres ! Je vais parler tout à l'heure à M. de Louvois.

LETTRE L.

Ce jeudi saint, à dix heures du matin.

JE suis bien fâchée de la maladie de Mme. d'Aubigny. Une femme de seize ans n'est pas un petit embarras. Je vous admire de vouloir courir le péïs ! Vous la laisserés donc seule. J'aurois souhaité qu'elle eut passé avec moi l'été, soit à Barege soit à Clagni. A son âge, passer d'une mauvaise éducation au gouvernement absolu de sa propre personne, c'est la chose du monde la plus dangereuse. Mme. de Montespan me paroît fort contente de vos soins & de vos procédés à son égard. Je ne vous di

rien de notre voïage, ne ſachant comment je le ferai. S'il n'y avoit que M. du Maine, on pourroit ſuivre la voiture. Mais ſi les petits marchent, c'eſt un embarras qui ôte tout plaiſir. Il y a du tems d'ici au 15 de mai. Et il ne faut qu'une minute pour tout changer. Bon jour. Je vous plains tout à fait de voir toujours ſouffrir une perſonne que vous aimés. Ne peut-on pas vous donner une commiſſion ? c'eſt deux cens aunes de damas bleu qu'il me faudroit : ni pâle ni turquin, mais fort & beau. Quoique vous en diſiés, vous n'êtes ſur la route de perſonne : & je vous aime uniquement. Quand Mme. d'Aubigny ſera mieux, amenez la un peu. Nous lui ferons voir la cour. Elle dineroit chez Mme. de Monteſpan, & ſouperoit chez Mme. de Richelieu. J'ai grande envie d'aller dans l'entreſol. C'eſt un lieu charmant : excellens repas, air de ſolitude, converſation libre : tout m'en plaît.

Je vous envoïe le mémoire de ce que j'ai dépenſé pour Mme. d'Aubigny depuis quinze mois, non pour vous le reprocher ni pour vous le faire péïer : mais pour vous montrer que deux mille écus ſont bientot partis. Elle eſt bien habillée. Je n'ai jamais eu ni n'aurai rien de pareil, quoique je paſſe ma vie à la cour, où l'exemple porte à l'excès ce gout de luxe qui y eſt comme naturel.

Adieu, je vous embrasse tous deux, M. du Maine se porte bien. Mlle. de Nantes a la fievre. Vous voïés les deux autres qui ne sont pas en fort bon état.

LETTRE LI.

A sept heures du soir.

CHERCHEZ une maison à votre fantaisie : & ne pensez pas à moi. Outre la complaisance que j'aurai pour votre choix, je suis si peu à Paris, que vous ne devés pas me compter. Je suis bien fâchée de n'avoir pu mener Mme. d'Aubigny au camp. Je n'ai pu y aller. Cependant M. de Noailles m'y avoit conviée. Tout ce que votre femme fera avec Mme. de Breuillhac sera très bien. Elle a de l'esprit & des mœurs. Elle n'est pas du grand air : tant mieux : les prudes sont la societé la plus convenable aux jeunes personnes. Nous partons de demain en huit pour Fontainebleau. Je n'entends rien à la chicane. Je renvoïe tout à M. Viette Je suis très inquiete de M. de Montchevreuil. Ne le soïez pas de moi : je passerai l'été à Clagny. Adieu, mon ami. Je vous embrasse tous deux : & je voudrois vous voir. Le Roi ne mene à ce voïage-ci que très peu de dames, & cinq ou six vieux seigneurs. On ne fera que chasser & se pro-

mener. Après cela, voïez si vous voulés en être, vous qui n'aimés ni l'un ni l'autre. Vous n'aurés pas Blaye, à moins que le Roi ne vous le donne de lui-mème. Si en effet vous avés donné de bons avis, pourquoi n'en demanderiez-vous pas le droit? Addressez vous à M. de Pontchartrain & non à moi: il peut tout là dessus. Vous ne voudriés pas que j'entretinsse le Roi de ces misères!

LETTRE LII.

A midi à St. Germain.

JE vous remercie de tous vos soins: & je les reçois avec beaucoup de plaisir. Je ne puis vous rien dire sur notre convertie que je n'aïe parlé à M. Pellisson. Je ne comprends point pourquoi je ne le vois plus. Il faut accompagner notre zèle de quelque prudence, & ne nous pas charger d'une fille dont nous pourrions être embarrassés. Je vous verrai du quinze au vingt de ce mois: & nous ferons de ces merveilleux soupers, excellens remédes contre mes migraines. Vous aurés dans peu notre cousin Villette. Faites lui bien ma cour, je vous prie: & réparez les irrégularités qu'il trouvera dans mon procédé. J'ai vu le bon homme Cau-

mont. * Il eſt moins chagrin en converſation que par écrit. Vous l'avés adouci ſans doute. J'embraſſe votre petite femme. Si elle eſt raiſonnable, je lui permettrai de venir me voir avec ſa robe de velours.

LETTRE LIII.

A Maintenon le, 29 octobre.

JE vous écrivis hier en partant de Verſailles. Dans la crainte que ma lettre ne ſoit perdue, je vais vous la redire. On ne peut être plus inquiete que je le ſuis de la petite verole de ma ſœur. Je ſouhaite de tout mon cœur que ſon tein puiſſe s'en ſauver. J'eſpére beaucoup de ſa jeuneſſe. Elle ſera très aimable, tant qu'elle ſe conduira bien. Nous ne craignons pas tant la petite verole que vous penſés : il y a long tems que je ſuis aguerrie contre tous les maux. Ne changeons rien à nos meſures. Je vous recevrai ici quand y viendrez. Me. d'Aubigny y demeurera, ſi elle veut. Si non, elle trouvera un apartement meublé à l'hôtel des princes. Bon prétexte pour ne pas voir de monde. Toutes les fois qu'on me dit qu'elle n'aime que Dieu & vous, je ſuis ſi ravie, que je me livrerois volontiers à l'inclination que j'ai de la gâter. Mais

* Son oncle.

pourquoi choiſir l'hiver pour voir Maintenon ? Il perd bien de ſes agrémens. J'ai donné ordre qu'on reçut vos meubles à l'hôtel du Maine. Vous pouvés être ici les premiers jours de décembre. Arrivez donc.

LETTRE LIV.

Fête de St. Thomas.

J'AI une manière de rhumatiſme dans la tête & par tout le corps qui me tient fort violemment depuis hier au ſoir. Me. de Monteſpan & moi nous irons vendredi à Paris. Que perſonne ne le ſache. Que votre carroſſe ſoit à onze heures préciſes à la porte de la rue St. Honoré. Nous irons chez vous à une heure après midi. Trouvez-vous y pour donner la main à Mme. de Monteſpan. Je ne crois pas qu'elle hazarde de voir Mme. d'Aubigny à cauſe de la petite verole. Nous dînerons chez M. de Mortemar. Accoutumez votre femme à la ſolitude. Elle n'eſt point faite pour être dans le monde. Offrez à M. de Mortemar votre équipage. Il n'en a point. C'eſt le ſeul ſervice que vous puiſſiés lui rendre : & il peut vous en rendre mille. Vous avés trop peu de gens dans votre grande maiſon. Recueillez vous y, au lieu de vous y éparpiller. Inſtruiſez Mme. d'Aubigny pendant

ſa convaleſcence. Elle a un air d'emplâtre que je voudrois bien lui ôter.

LETTRE LV.*

A ME. D'AUBIGNÉ.

A Verſailles, ce ſamedi au ſoir.

J'Avois réſolu de vous voir aujourdhui. Mais puis-je répondre un moment de moi ? Mme. de Monteſpan a voulu profiter de ce beau ſoleil pour voir Noiſy. Et je conduis demain au val ** Mlle. de Tours. Lundi j'irai recevoir la cour à St. Germain. Je vous prête Noelle. Ne l'emploïez point aux achats. Elle eſt dépenſiere. Je vous promets un laquais fort grand : les petits ne ſont bons à rien. S'il vous déplait, chaſſez le. Si ſon ſucceſſeur a le même mal-

* Cette lettre, qu'on a déjà vue en partie dans l'édit. de Nancy, a déplu à quelques perſonnes. Je l'aurois retranchée de celle-ci, ſi elle n'avoit plu à d'autres d'un gout auſſi fin quoique moins frivole. C'eſt une lettre de caractère : elle donne une idée juſte du luxe, & du prix des denrées de ce tems-là : enfin il y a je ne ſai quel plaiſir à entendre parler ménage une femme qui a regné. J'aurois dû ſans doute ſupprimer de ce recueil beaucoup d'autres détails auſſi minucieux. Mais les copies manuſcrites de la plupart de ces lettres étant aſſez communes à Paris, j'ai craint qu'un libraire ne recueillît ces minucies, & ne fit acheter deux fois au public le même livre, en annonçant une édition plus complete.

** Petite maiſon dans le parc de St. Germain.

heur, chaſſez le auſſi, juſqu'à ce que vous en aïés trouvé un bon. J'en ai deux très inutiles que je vous prêterai. Il vous faut un bon feu, de la gelée, & peu de train. Quatre chevaux vous ſuffiront. Je vous écris tout ce qui me vient dans la tête, non pour vous gêner, mais pour vous inſtruire. Vous croirés bien que je connois Paris mieux que vous. Dans ce même eſprit, voici, ma chere ſœur, un projet de dépenſe, tel que je l'exécuterois ſi j'étois hors de la cour. Vous êtes douze perſonnes, Monſieur & Madame, 3 femmes, 4 laquais, 2 cochers, 1 valet de chambre.

Quinze livres de viande à 5 ſ. la livre	3 liv.	15 ſ.
Deux pieces de rôti.	2	10
Du pain	1	10
Le vin	2	10
Le bois	2	
Le fruit	1	10
La bougie		10
La chandelle		8
	14	13

Je compte 4 ſ. en vin pour vos 4 laquais & vos deux cochers. C'eſt ce que Mme. de Monteſpan donne aux ſiens. Si vous aviés du vin en cave, il ne vous couteroit pas 3 ſ. J'en mets 6 ſ. pour votre valet de

chambre, & 20 pour vous deux qui n'en buvés pas pour trois.

Je mets une livre de chandelle par jour; quoiqu'il n'en faille qu'une demie livre. Je mets 10 ſ. en bougie. Il y en a ſix à la livre qui coute 1 liv. 10 ſ. & qui dure trois jours.

Je mets 2 liv. pour le bois. Cependant vous n'en brulerés que trois mois de l'année: & il ne faut que deux feux.

Je mets 1 liv. 10 ſ. pour le fruit. Le ſucre ne coute que 11 ſ. la livre: & il n'en faut qu'un quarteron pour une compote.

Je mets deux pieces de rôti. On en épargne, une quand Madame ou Monſieur ſoupe ou dine en ville. Mais auſſi j'ai oublié une volaille bouillie pour le potage. Nous entendons le ménage. Vous pouvés fort bien ſans paſſer 15 liv. avoir une entrée, tantôt de ſauciſſes, tantot de langues de mouton ou de fraiſe de veau, le gigot bourgeois, la piramide éternelle, & la compote que vous aimés tant.

Cela poſé, & que j'apprends à la cour, ma chere enfant, votre dépenſe ne doit pas paſſer 100 liv. par ſemaine: c'eſt 400 par mois. Poſons 500, afin que les bagatelles que j'oublie ne ſe plaignent point que je leur fais une injuſtice. 500 liv. par mois font.

Pour votre dépenſe de bouche	6000 liv.
Pour vos habits	1000
Pour loïer de maiſon	1000
Pour gages & habits des gens	1000
Pour les habits, l'opéra, & les magnificences de Monſieur.	3000
	12000 liv.

Tout cela n'eſt-il pas honnête ? Et le reſte de votre revenu ne peut-il ſuffire à certains extraordinaires qu'on ne peut prévoir ou éluder, comme quelques grands repas, l'entretien de deux carroſſes, l'aquit de quelque petite dette ? Cent piſtoles ſuffiront pour vos habits. Vous avés une année d'avance. Et je vous en donnerai. Je ſuis ravie que vous aïés été dîner chez M. de Vaujour. Mme. d'Hudicourt compte auſſi beaucoup ſur vous. Ne vous piquez point de leur rendre ces ſomptueux feſtins qu'ils vous donnent. Je prends ſur moi toutes ces vilainies-là. Bon ſoir, en voilà aſſez pour un jour. Si de tout ce que je vous ai dit, un mot peut vous être utile, je n'aurai nul regret à ma peine. Et du moins je vous aurai appris à ne pas dédaigner le ménage. En liſant ce projet, peut-

être me trouverez-vous avare. Essëïez en : & l'on vous trouvera très magnifique. Adieu, mon enfant : aimez moi comme je vous aime.

LETTRE LVI.

A M. D'AUBIGNÉ.

1679. *ce vendredi, 15 decembre.*

NE grondez pas *la France*. Je l'ai retenu. Je ne suis point dame d'atour. M. de Villette dit, que je ne suis que dame d'honneur : & cette charge-là n'est point embarrassante. Quand la maison de Mme. la Dauphine sera déclarée, vous le saurés des premiers. Jusques-là, moquez vous de tout ce que vous entendrés dire. Ces bruits sont répandus par des gens mal-intentionés, que le mépris seul fait taire. Ne pensez plus à ce que vous apellés ma faveur : & songez à votre mal. Le carrosse y est pernicieux : la diéte y est inutile. Si les douleurs augmentent, un bain d'eau tiede. J'en sai plus là dessus que M. Fagon. Essëïez de la chaisse inventée par l'abbé Têtu. Elle est très commode. Beaucoup de soins, point de remédes. Voilà ma recette. Si vous traités ce mal cavalierement, il augmentera. Vous faites

trop valoir le peu que je fais pour vous: envoïez cette lettre à la mere de M. Barillon. J'embellis un cabinet dont je suis fort occupée. Je serois fort aise de vous voir dimanche.

LETTRE LVII.

à Fontainebleau, ce 30 juin. 1680.

JE veux des mulets à tout prix : les charetes versent, & demeurent dans les defiles des chemins de Flandre : les mulets arrivent toujours.

J'ai encore fait un pas pour M. Brillon, qui sera, je crois aussi inutile que les autres.

M. de Bonrepaux sort de ma chambre.... *On a effacé 4 lignes dans l'original......* vous ne pouvés trop le remercier. Faites visiter mon carrosse, je vous prie : il rompt à tout moment : & je ne sai si celui de Me. d'Aubigny ne seroit pas plus sûr; aïez pitié de moi : & donnez ce que vous croirés le meilleur : si mes femmes demeuroient en chemin, où en serois-je ?

J'écris à M. Viette de ne plus agir dans mes affaires, sans l'avis de M. le président Pelletier.

Vous me paroissés content de Madame d'Aubigny : je voudrois de tout mon cœur

que vous vécussiés mieux ensemble : Dieu vous béniroit l'un & l'autre : elle sera toujours contente de moi : car elle me trouvera un procédé fort égal.

Il n'y a rien de nouveau dans les déchaînements que l'on a contre moi. Comme je suis fort glorieuse, les premiers mouvemens sont fort violens. Mais je me dis fort vite ce que la raison dit fort tard à ces surnois qui n'osent éclater : & ce que vous m'en écrivés est fort raisonnable & fort pieux. Toutes ces agitations sont calmées : calmez vous aussi.

LETTRE LVIII.

1680. *à Fontainebleau, le 3 juillet.*

JE vous defie de recevoir mon meuble de velours d'aussi bon cœur que je vous le donne. Je parlerai pour vous à M. Colbert, quelque mal satisfaite que je sois de lui : il en sera plus porté à ne pas me refuser. Les chagrins, & les injustices valent encore mieux que les procès. Vous seriés trop riche, si vous pouviés quitter le jeu & vivre régulierement. Quand les malheurs vous donneroient cette pensée, vous ne feriés que ce que tout le monde fait : nous nous piquons d'un sentiment contraire par vanité : mais il n'importe

comment nous allons à Dieu. Ne parlez de ma faveur ni en bien ni en mal : rien n'eſt ſi voiſin de la faveur que la diſgrace. Envoïez à Beuvron cette lettre pour Mlle. de Martel. Je ſuis ſi pareſſeuſe & ſi occupée, que je ſerois fâchée qu'elle fut perdue après avoir eu la peine de l'écrire. Ne prenez point feu ſur le mal que vous entendés dire de moi. On eſt enragé : & on ne cherche qu'à me nuire. Si on n'y réuſſit pas, nous en rirons : ſi l'on y réuſſit, nous ſouffrirons avec courage. Adieu, mon cher frere : ſongez à l'état où nous étions autrefois pour nous trouver heureux dans celui où nous ſommes. Dans les premiers jours, je ne pourrai quitter Madame la Dauphine, parce que je ſerai ſeule. Veillez à vos diſcours par rapport à moi. On vous en fait tenir de bien inſenſés : qu'on me répete avec complaiſance. Du reſte, je ſuis tranquille : on s'accoutume à tout : il faut prendre le bénéfice avec les charges. Mme. la Dauphine a mal aux dents. C'eſt tout ce qu'il y a de nouveau.

LETTRE LIX.

1680. *à Ca'a's, ce 22 juillet.*

JE remis en partant à M. Viette l'ordonnance de M. Colbert. Avez vous été péïé? Je vous envoïe 949 liv. que vous ne voulés pas que je vous doive. J'ai du loiſir. Et je vous le donne. Je reviendrai de ce voïage auſſi graſſe que je l'étois à mon retour de Scheleſtadt. Mes mulets ſont admirables. Je trouve toujours mon lit arrivé avant moi. Je fais fort grande chere. Je ſuis gaïe, deſœuvrée, gourmande, & mal vêtue. Il eſt arrivé de grands accidens au manteau *feuille-morte*. J'en demanderois un autre à Nanon. Mais je crains d'être grondée. Quand partez-vous pour Cognac ? Je m'intéreſſe uniquement à vous. Je ne vous le dis ni ſouvent ni tendrement. Mais vous me connoiſſés. Je ne ſuis ni doucereuſe ni importune. J'embraſſe Mme• d'Aubigny. Il ne ſe paſſe ici rien de nouveau. Mais que dit-on à Paris ?

LETTRE LX.

A St. Omer, le 24 juillet. 1680.

VOILA l'ordonnance de M. de Louvois. Vous ferés, je crois, content de ma diligence. Il fera bien difficile de ne pas l'être de tout ce qui fera en mon pouvoir. Mon carroffe me déplait autant qu'à vous. Mon équipage va bien, ma fanté comme mon équipage, & mon enjoument comme ma fanté. Je vous fuis très obligée d'en avoir été en peine. Rien de plus agréable que de fe bien porter, & de favoir qu'il y a des gens qui craignent qu'on ne fe porte mal. Mes complimens à Mme. d'Aubigny. Je ne comprends pas M. Colbert. Il vous fait donc attendre encore votre argent ! Je n'en fuis pas fâchée dans la conjončture préfente. Nulle femme de la cour n'eft mieux fervie que moi. M. Bontems me prépare mon apartement de Verfailles : ainfi je le trouverai en bon état. Voilà deux lettres que je reçois de votre femme. J'y ferois réponfe de bon cœur : faites la pour moi. Ce ne feroient que des remercimens : & elle peut prétendre de vous des amitiés.

1681.

LETTRE LXI.

Ce premier jour de l'an.

CETTE année, je n'ai à donner pour étrennes à Mme. d'Aubigny qu'un habit, & un carreau que Mme. la princesse d'Harcourt m'a aporté d'Espagne. Je crois que je changerai ma livrée. Cela convient. Notre voïage est remis au mois de fevrier. M. Fagon est déclaré premier médecin de Mme. la Dauphine. On ne dira pas du moins que cette princesse est environnée de sots & de fripons. Vous êtes déraisonable de vouloir que je demande au Roi dans un tems où il m'accable de biens, d'honneurs, & de toutes sortes d'agrémens. Je ne lui demanderai jamais rien. Et je ne songe plus qu'à le servir en la personne de ma maitresse avec un zèle, une fidélité, une assiduité qui lui marquent ma reconnoissance. Je verrai M. des Maretz. Si je puis achever votre affaire, vous serés trop heureux. Me. d'Aubigné peut venir ici quand il lui plaira. Qu'elle vienne en robe de chambre. Je l'habillerai. Je l'enverrai à l'opéra. Le lendemain elle dînera chez Mme. de Montespan. Quand j'aurai une maison montée, elle fera un plus long séjour. Qu'elle me

ende le portrait de Mme. de Montespan. Je vous souhaite une bonne année, une vie & une mort chrétienne.

LETTRE LXII.

A Me. D'AUBIGNÉ.

Le 3 janvier.

JE demande tous les jours à Dieu, ma très chere enfant, qu'il vous conduise dans ses saintes voïes. On ne fait pas ces vœux-là dans le monde. Je les fais au milieu de la cour, où il ne faut qu'être pour haïr le monde & ses plaisirs. J'y éprouve bien que Dieu seul peut remplir le vuide du cœur de l'homme. Croïez, ma fille, que toutes les choses que vous vous figurés si délicieuses, & que vous m'enviés peut-être, ne sont que vanité & affliction d'esprit. La cour est comme ces perspectives qui veulent être vues dans l'éloignement. Je ne puis vous y placer : & quand je le pourrois, je ne le ferois pas. Aimez votre mari, & vous serés heureuse. Vous êtes indolente & mal saine ; tournez ces inconvénients au profit de votre salut. J'approuve fort que vous ne vous exposiés pas aux visites. Si le monde ne vous gâtoit pas, il vous ennuïeroit. Vous savés combien je

vous aime : faites que je vous aime davantage. Ne voiez point Mme. de L.... cela n'eſt bon à rien. Ne faites pas de nouvelles liaiſons. Connoiſſez avant que d'aimer. Je ſuis votre ſœur, votre mere, votre amie.

LETTRE LXIII.*

A M. D'AUBIGNÉ.

1681. *Luneville, 10 fevrier.*

J'Ai été ſi accablée de viſites à Nancy, que je n'ai pu vous écrire. Je me porte bien. Quand j'ai mon lit, je me trouve toujours bien logée: & je l'ai. Si je demeure en chemin, ce ne ſera pas manque d'argent. Remerciez bien M. Brillon. Dans le beſoin, je recourrai à lui. Faites prépare mon apartement à mon gré. Cela n'eſt pa aiſé. Mais pour moi vous feriés bien quelque choſe de plus difficile. Il me faut u feu doré : que la grille en ſoit très groſſe J'aime le grand feu préférablement à tout autre délicateſſe. Mes complimens à Mme de Coulanges. Elle aura de mes nouvelles quand j'aurai vu Mme. la Dauphine. Mill amitiés à Mme. d'Aubigny. Et pour vous Monſieur, notre amitié doit être égale & je crois qu'elle l'eſt auſſi. Adieu.

LETTR

* *L'adreſſe* : à M. d'Aubigny, rue St. Pere, près charité, au fauxbourg St. Germain.

LETTRE LXIV. *

à St. Germain, 2 mars. 1681.

IL y a bien long tems que je ne vous ai écrit. Tantot migraine, tantot occupation, ſouvent pareſſe. On aime les gens. On en eſt aimé. On en eſt ſûr. On les néglige. On ne ſe contraint point avec eux. Ils ſe plaignent. Un billet les apaiſe. Mon carnaval a été languiſſant. M. Fagon m'a ordonné des eaux de Ste-reine. Elles me font du bien. Point de carême. J'ai des ſoins infinis de ma perſonne. Je jouis d'un grand repos. Et Mme. d'Aubigny ne travaille pas plus en tapiſſerie que moi. Me. de Fontmort pourra vous dire de mes nouvelles. Elle a été la premiere victime de la réſolution que j'ai priſe de ne plus voir perſonne. Ma tendreſſe en ſouffrira. Mais je me ſuis ſi mal trouvée des exceptions que je feſois, que j'ai mieux aimé prendre le parti de faire tout égal. J'en eſſuierai quelques murmures: on dira & peut-être le dit-on, que la tête m'a tourné. Mais les murmures ſont moins fâcheux que les affaires qu'on me feſoit. On avoit parlé de

* *L'adreſſe*: à M. d'Aubigny, gouverneur de Cognac, à Cognac.

quelques voïages pour ce carême. Mais ils ſont rompus. On paſſera 8 jours à Saint Cloud ; d'où l'on partira le lendemain de pâques. On ſe preparera ici au voïage de Bourbon, où la cour ſéjournera tout le mois de mai. On ira paſſer le mois d'août à Chambord, & celui de ſeptembre à Fontainebleau. Projet qu'un caprice peut déranger. Je ſouhaite que ce ſoit une groſſeſſe. Monſeigneur ſe porte à merveilles. Il y a quinze jours que Mme. la D. de Richelieu eſt à Paris, où le duc a la fievre tierce. Mme. la Maréchale de Rochefort eſt encore plus ſouvent malade que moi. Mme. de Montchevreuil ſoutient ſeule la fatigue. Elle a augmenté ſon troupeau de la plus laide fille qu'on puiſſe imaginer. C'eſt votre Mlle. de Jarnac. Laval à triomphé dans les bals. Préſentement elle eſt malade. Voilà les nouvelles de notre maiſon, ou ſi vous voulés de notre cour. Je n'en ſai guère d'autres. Aprenez moi ce que l'on vous écrit de moi. Mille amitiés à Mme. d'Aubigny.

LETTRE LXV.

à Versailles, 19 mai. 1681.

JE voudrois de tout mon cœur que votre capucin vous convertît. Vous en seriés plus heureux & dans ce monde & dans l'autre.

J'ai vu Charlot. Il est admirable, & tout à fait bouffon: il ne croît pas du tout. Je voulois le mettre au college: mais il ne perd pas son tems à Maintenon. J'y vais demain: je n'y coucherai qu'une nuit: ma principale affaire est de voir mes vieilles.

La grossesse de Mme. la Dauphine est déclarée, & rompt tous nos voïages, excepté celui de Fontainebleau. On parle de marier Mlle. de Jarnac: je ne sais encore à qui. Mlle. de Laval est depuis quinze jours à Paris, & avec elle un grand mal aux yeux. Le Roi tomba de cheval avant-hier à la chasse. Vous croïés bien que chacun fut allarmé à proportion de son amitié, & que je ne le fus pas le moins. Il ne se fit aucun mal.

Vous aurés vu mon prince mignon. J'espére que vous m'en dirés des nouvelles. La passion que j'ai pour lui ne diminue point.

Je crois qu'il ne demeurera d'huguenots en Poitou que nos parens. Il me paroît que tout le peuple ſe convertit : Bientot il ſera ridicule d'être de cette religion-là.

La maréchale de Rochefort eſt malade. Je le ſerai bientot par conſéquent. Je ne ſuis pas propre à la fatigue. Cependant point d'inquiétude. Vous ſavés que je prends de grands ſoins de ma perſonne. Ce n'étoit rien en comparaiſon de ceux d'aujourdhui.

Mme. d'Aubigné devroit bien convertir quelques-uns de nos jeunes parens.

LETTRE LXVI.

à Maintenon, 23 mai.

VOus avés bien fait de montrer Bourdeaux à Mme. d'Aubigny & Mlle. de la Carte à Bourdeaux. J'écrirai à M. de Roquelaure ſur tout ce que vous m'en mandés : & je n'aurai pas de peine à lui en témoigner beaucoup de reconnoiſſance.

Je ſuis bien de votre avis ſur M. & Me. de Saint Eugenes : ils m'ont toujours plû au dernier point. Je voudrois leur marquer mon eſtime.

Je ſuis ravie que vous ſoïés content de votre femme, & qu'elle ne perde pas ſa

pieté dans un âge où elle a d'ordinaire de foibles racines, & en province où il y a peu de dévotion. Je passai deux heures à Paris avant de venir ici. Je fis une visite à l'aveugle. Si javois un peu plus de loisir, je vous mitonnerois bien cet homme-là.

Vous êtes insuportable sur les détails. Vous ne m'en écrivés jamais. Et je les aime tout à fait. Vendez donc cette maison de St. Cloud, qui ne vous rapporte ni argent ni plaisir.

Je ne reponds point à tout ce que vous me dites sur la guerre & sur les emplois. La paix va finir tous ces projets-là: du moins on en a de grandes espérances.

Ne nous chagrinez ni sur M. de Jarnac, ni sur votre fortune. Vous êtes né gentilhomme, mais sans un soû. Vous voilà dans un lieu délicieux. Vous avés quinze mille livres de rente, de l'esprit, & de la réputation. Vous pouvés venir à Paris quand il vous plaît. J'embellis tout les jours un beau château, & une belle terre pour vous, ou pour vos enfans. Vous avés fait votre devoir dans votre jeunesse. Passez votre vieillesse en joïe & en paix. Jouissez de tout. Soiez homme de bien: & préparez vous à la mort le plus gaïement que vous pourrés. Ne vous livrez point à votre melancolie: & songez que vous portés en vous-même

l'ennemi de votre tranquillité & de votre bonheur. Dites à Mme. d'Aubigné, que plus elle m'écrira souvent, plus je l'aimerai. Mais qu'elle n'exige pas de moi un commerce reglé. Je suis fort occupée & fort paresseuse. Mais je pretends que ma paresse ne me prive pas de ses lettres. D'ailleurs, cela forme son stile : car plus on écrit, mieux on écrit.

LETTRE LXVII.

1681. *A Maintenon, 26 mai.*

ENfin voilà des détails : & c'est ce que je demande. Je vous en remercie autant que de vos amitiés. Je vais faire l'impossible pour obtenir de M. Colbert ce que vous desirés. La paix va le rendre de meilleure humeur. On travaille à mes jardins. On fait des canaux. Et Maintenon sera fort joli. J'ai grande envie de vous y faire mauvaise chere. Il m'en couteroit trop de vous la faire bonne. Vous savés que j'ai bu toute honte là-dessus. Vos gens seront au cabaret, pour l'exemple, & si vous me fâchés, par économie. Enfin vous me verrés continuer toutes les avarices que j'ai commencées, & dont vous avés l'imbécilité de rougir. Mais aussi vous

verrés un hôpital bien entretenu, des manufactures florissantes, mes *vieilles* bien vêtues, & notre école de charité qui va fort bien. Mme. de Montespan habille les pauvres & les autels.

LETTRE LXVIII.

A Maintenon, 12 juillet. 1681.

J'AI ici M. & Mme. de Montchevreuil, Mme. de Lencosme, Mlle. de Mongeron, Mme. de Fontenay, & Mr. de la Laigne. J'y ai pourtant plus de loisir qu'à St. Germain. Malgré votre disposition à dénigrer mon vieux château, vous en serés très content. Je vois tous les jours M. Colbert. Mais il trouve ce que vous demandés aussi difficile que je le trouve raisonable. Ainsi il n'est pas encore défait de moi. Que votre femme soit dépéïsée de ses parens. Si vous avés un autre avis, comptez que je ne m'en soucie guère. J'aime mieux me gêner que vous contraindre. Vivez obscurement. Nulle part, on n'est plus son maitre qu'à Paris. Il s'agit de bien commencer. Je suis ravie de la regle & de la dévotion qui est dans votre maison. Jouissez de l'état où vous êtes. Je vous le répete : il est bien différent de celui que la fortune vous promettoit. Nous

nous plaignons de ce que nous sommes : hé ! qu'étions nous il y a douze ans ? Ne vous cachez pas de moi. Vous êtes le seul de mes amis dont je n'aïe pas la confiance. Si vous vous ouvriés à moi, vous y trouveriés des secours, des complaisances, des consolations, auxquelles vous ne vous attendés pas.

Les fermes sont adjugées, & par conséquent l'affaire de M. Rouvieres consommée. J'ai obtenu sans effort : mais il m'a fallu faire une extrême violence pour demander. J'en suis trop récompensée puisque vous en êtes content. Si vous êtes à Paris pour ce que je crois, vous ne pouviés mieux faire que de prendre le tems de l'absence de la cour pour y être *incognito*. Je voudrois être informée exactement du succès de vos remédes, & avertie de tout ce qui peut vous arriver. Je voudrois aussi que vous eussiés des enfans. Il faut tout reccommander à Dieu. Vous ne dirés plus que je moralise bien à mon aise. Car vous êtes plus riche que moi. Nous partirons demain pour Fontainebleau. Le changement de lieu n'en aporte guère à la disposition des journées. Mme. la Dauphine se porte bien. Elle n'a plus à desirer qu'une heureuse grossesse. Adieu : j'embrasse ma belle-sœur. Je ne connois d'autre chirur-

gien que Clément avec qui vous n'êtes pas trop bien. Je ne crois pas que Turbier vous trompe.

LETTRE LXIX.

Ce 2 septembre. 1681.

JE ne sais si Mr. le Gois vous en impose comme à moi. Mais je puis vous dire sans reproche que votre affaire me donne des peines & des chagrins infinis. Excellente leçon pour moi. Me voilà confirmée pour le reste de mes jours dans la resolution que j'avois prise de n'écouter jamais aucune proposition. Vous m'avés fait parler pour un homme insolvable. La tête lui a tourné dès les premieres avances. Il y a huit ou dix jours qu'il est perdu. On ne sait où le retrouver. Le Gois n'a pas pris son parti si brusquement. Il a encore le courage de me proposer un homme un peu moins accrédité que ce M. de Rouvieres. Je ne serai pas sa dupe une seconde fois. J'ai mis l'affaire entre les mains de M. Colbert & de M. Brunet qui la tourneront d'une façon moins avantageuse, mais plus solide. Ils seront eux-mèmes cautions. Vous n'auriés jamais touché que la premiere année, & quelques pistoles sur les autres, à force de menaces. Ne croiez pas, malgré ce que

je vous dis-là, que je me plaigne de le Gois. Il a été trompé lui-même. Je le plains plus que je ne m'en plains. Mais, je vous prie, emploiez utilement l'argent que vous allés avoir. Les terres en Poitou ſe donnent pour rien : la déſolation des huguenots en fera encore vendre. Surineaux, St. Pompin, & pluſieurs autres vont être en decret. Si vous joignés à une année de votre penſion la ſomme que vous toucherés bien-tot du bien de votre femme, vous pouvés aiſément vous établir grandement en Poitou : n'aïez là deſſus aucune ſoumiſſion pour mon avis : mandez moi le vôtre. Adieu. Je me porte fort bien : nous allons à la fin de ce mois à Chambord. J'embraſſe Mme. d'Aubigny.

LETTRE LXX.

à Fontainebleau, ce 22 octobre.

VOus n'imaginerés jamais les peines que j'ai eues pour votre affaire, ni les difficultés que j'y ai trouvées. M. le Gois ne ſera point chef de mon conſeil. Du reſte cent huit mille livres que vous toucherés me conſolent. Vous ne ſauriés mieux faire que d'acheter une terre en Poitou ou aux environs de Cognac. Elles vont s'y donner par la fuite des huguenots. Vo-

tre voïage de Paris eſt une bagatelle. Il eſt impoſſible que vous vous portiés bien après ce que vous avés eu. J'ai donné votre ordonnance à M. Berthelot. Si vous me permettiés de vous vendre mon crédit, je vous demanderois les cent piſtoles que je vous dois : je voudrois les donner à Mme. d'Aubigny. J'ai bien de la joïe de la converſion de M. de Vaux. je vous prie de lui en faire mes complimens. Poignette eſt bonne catolique. M. de Marmande l'eſt auſſi. M. de Souché fit abjuration il y a deux jours. On ne voit que moi dans les égliſes conduiſant quelque huguenot. Ne ſoïez point en peine de ma ſanté. Elle eſt délicate : un rien la dérange : ſouvent des maux : jamais de maladie. Nous partons mardi. On dit aujourdhui que c'eſt pour Metz. Vous ſavés avec quelle tranquillité je me diſpoſe aux voïages. j'ai mon équipage tout prêt : & j'eſpére qu'il ira gaïment. Adieu : perſonne ne ſonge à vous brouiller avec moi. Eh ! qui pourroit ſe flâter d'y réuſſir ? Mme. d'Aubigny ne m'écrit guères : je l'embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE LXXI.

1681. *à Incishem, ce 20 octobre.*

QUOIQUE je croie avoir raiſon dans ce que je fais & dans ce que j'exige de vous, je vois pourtant que ma conduite a quelque choſe de dur. Je m'éloigne de tout ce que j'ai de plus proche & de plus cher. Vous ſavés l'eſtime que j'ai pour M. de St. Eugenes. J'ai cru ne rien hazarder en lui ouvrant mon cœur. Il vous dira mes raiſons, que je ne puis vous écrire. Il me ſemble que vous traités aſſez cavalierement votre conſcience. Vous avés, dites-vous, aſſez de tems pour vous convertir. Il ne faut qu'un moment, il eſt vrai: mais Dieu ne l'accorde qu'à ceux qui le demandent. Je ne comprends point les gros préſens que prétend Mme. d'Aubigny. Pour M. le Gois, vous ne lui devés que de la pitié. Ce que j'ai fait pour vous n'eſt pas un effet de ſes ſoins, & de ſon application: ſon affaire s'eſt terminée à la banqueroute de M. de Rouvieres. Pourquoi donc prétend-il avoir ſa part à un bien fait particulier du Roi qui ne regardoit que nous, qui n'eſt point dépendant de l'affaire de Rouvieres, qui eſt une pure gratification de Sa Majeſté? Soïez en repos là deſſus. Ce n'eſt

point à vous à réparer ni ſes malheurs, ni ſes ſottiſes. Je ne ſai ce que vous voulés dire quand vous rebattés ſouvent dans vos lettres qu'il eſt des gens qui veulent vous brouiller avec moi, & d'autres qui diſent que nous ne ſommes pas trop bien. Je n'ai jamais varié à votre égard. Je vous traite ſouvent de mauvais ménager: & quelquefois je vous cite comme un exemple du peu de commerce que je puis avoir avec mes proches, pour me défaire de leurs plaintes, & de leurs importunités : eſt-ce cela ? Moquez vous de tout ce qu'on vous dit. Je vous aime: je vous le dis & je dois être cruë. J'ai lû avec plaiſir tout ce que vous me mandés de Maintenon. Charlot eſt très joli: ſi vous aviés envie de l'avoir, vous en êtes le maitre. Si vous me le laiſſés, je le mettrai bientôt au college. Adieu : mon cher frere. Dites à M. de St. Eugene que je ne puis écrire au procureur général, mais que je mande à Mme. la ducheſſe de Richelieu de lui reccommander ſon affaire de ma part. S'il veut lui porter un placet, elle le donnera : & je ſuis aſſurée qu'il ſera content de la ducheſſe. Quand vous vous trouverés malheureux, ſongez aux plus malheureux que vous, la recette eſt infaillible.

LETTRE LXXII. *

1681. *à St. Germain, ce 8 decembre.*

MOnſeigneur eſt toujours mal. Mais on eſpére que nous en ſerons quittes pour beaucoup de langueur tout l'hiver. Mme. la Dauphine a eu un petit retour de fievre, qu'on ne peut remarquer que dans une Dauphine. Si vous pouvés finir avec le lieutenant général par la douceur, n'héſitez pas. Si non, écrivez à M. de Croiſſy. Faites vos plaintes vous-mème. Tout ce que je puis faire, c'eſt de ſolliciter pour vous, ſi vous avés raiſon, & de me taire ſi vous avés tort.

Notre petit neveu ** eſt catolique. je l'ai chez moi. Il fait fort bien ſa cour: & j'eſpére que le Roi lui fera du bien: Il eſt très joli. j'attends St. Hermines. je n'oublierai rien pour le convertir. j'ai ſu que Mademoiſelle a parlé au Roi pour Mlle. de jarnac. On n'a rien conclu à cauſe des voïages. Il s'eſt répandu depuis quelques jours qu'elle eſt très laide: voilà tout ce que j'en ſais.

Mandez moi ſouvent de vos nouvelles :

* *L'adreſſe*: A. M. le comte d'Aubigny, gouverneur de Gognac, à Cognac.

** M. de Murçay, fils aîné de M. de Villette.

les miennes ſont très bonnes en toutes façons. Réjouiſſez vous, vivez en Chrétien & en repos. Vous avés trop d'eſprit pour douter que tous les états n'aïent leurs peines. Mille amitiés, je vous prie, à Mme. d'Aubigny. je ne puis vous écrire ſéparement: la premiere de mes lettres s'addreſſera à elle. Faites mes complimens à Me. de Mioſſens: & demandez lui ſi je lui ferois plaiſir de lui donner un portrait du maréchal d'Albret, à mettre au rabs.

LETTRE LXXIII.

à St. Germain, ce 19 decembre. 1681.

JE me joindrai à M. de Louvois pour l'affaire de St. Lazare. je ne ſai ſi vous aurés encore quelque excluſion pour ce bienfait-là.

Vous auriés bien pu vous paſſer de donner ſur les dévotes en feſant le portrait de Mme. d'Aubigny. On ne peut avoir trop de ſoin de ſoi, quand d'ailleurs on fait ſon devoir. Ne ſoïez jamais en peine de ma ſanté, quoique vous entendiés dire. Si j'étois malade, ne vous le dirois-je pas?

Il y a long tems que le petit de Murçai eſt catolique. M. de Ste. Hermine eſt arrivé aujourdhui: il me donnera plus de peine. j'aurai dans peu de jours Meſde-

moiſelles de Ste. Hermine, de Caumont, & de Murçai. J'eſpére que je n'en manquerai pas une. Mais j'aime Minette * que j'ai vue à Cognac. Si vous pouviés me l'envoïer, je la convertirois auſſi. Il n'y a plus d'autres moïens que la violence. On ſera ſi affligé dans la famille de la converſion de Murçai, qu'on ne me confiera plus perſonne. Il faudroit donc que vous obtinſſiés d'elle de m'écrire qu'elle veut être catolique. Vous m'enverriés cette lettre-là. J'y répondrois par une lettre de cachet, avec laquelle vous prendriés Minette chez vous, juſqu'à ce que vous trouvaſſiés une occaſion de la faire partir par le moïen de M. de Xaintes, de M. de Marillac, ou de M. de Tours. Je trouverois des amis ſur toute la route. J'ai de l'inclination pour cette petite fille: & je ne puis mieux la lui témoigner qu'en lui enſeignant la vérité. Je vous aſſocie à cette bonne œuvre. Quant aux autres converſions, vous n'en pouvés trop faire. Mais ne corrompez pas les mœurs en prêchant la doctrine. Adieu, mon cher frere. Mille amitiés à cette pauvre dévote. Je ſuis fâchée de la continuation de ſes maux. Vous ne me dites rien de Mme. de Mioſſens.

* Depuis, Mme. de Mailly.

LETTRE LXXIV.

à St. Germain, ce 5 fevrier. 1682.

VOus savés trop bien que je ne me mêle de rien, pour croire que j'aie voulu mettre Mademoiselle de R... auprès de Mme. la Dauphine. Mme. d'Albret en a eu le dessein. Elle me l'a amenée dans ma chambre où je l'ai reçue avec la considération & l'intérêt que je prendrai toujours à ce qui portera le nom de .... On dit qu'elle a un canser au sein. C'est une assez légitime exclusion pour la cour. Vous pouviés vous épargner tout le mal que vous en dites. Je croirai Madame de Miossens comme un article de foi en toutes choses, hormis en celles de la religion. Je sai que dans la sienne on ne pardonne jamais à ceux qui l'ont quittée. M. de Ste. Hermine part dimanche avec ses sœurs. Ils ont tous fait une belle résistance, & font une belle retraite. Je suis persuadée qu'ils s'en repentiront. La petite de Murçai * dit qu'elle les attend dans la basse-cour de la Laigne. Je vous reccommande Mme. de Fontmort qui n'a agi en cette occasion que pour Dieu & pour moi. Elle va être exposée à la fureur de toute sa famille. Sou-

* Depuis Mme. de Caylus, morte à Paris en 1728.

tenez la, je vous en conjure. C'eſt une très bonne femme, qui a de l'eſprit.

Tout le monde eſt au ballet: & moi je ſuis dans ma chambre toute ſeule, où je paſſe une bonne partie de ma vie, & depuis quelques jours dans un repos qui me plaît fort.

Nous irons à bourbon, le 28 d'avril.

Mes complimens à Mme. d'Aubigny. je ſuis très aiſe de recevoir de vos nouvelles & des ſiennes.

Lors que vous ſerés ici, il faudra vous montrer quand vous le pourrés, voir M. de Louvois quoique vous n'aïés plus beſoin de lui, voir M. Colbert, qui ne vous ſera jamais inutile, & vous lier avec le marquis de Mortemar, qui eſt ſage comme on l'eſt à trente ans, quand on n'a pas une ſi longue jeuneſſe que vous.

LETTRE LXXV.

1682. *à St. Germain, le 20 fevrier.*

LEs affaires de Mme. d'aubigny vont leur train, & je fais là deſſus tout ce qu'on me demande. j'avois choiſi un excellent rapporteur: mais on l'envoïe en Poitou. je n'ai rien fait pour Mlle. des Coyeux. On n'a nul beſoin de moi quand on eſt parente de M. de Montauzier. j'ai

u Mme. de Jarnac à votre intention, quoique je ne voïe personne. La grossesse le Me. la Dauphine est très heureuse. Pas a moindre incommodité : elle n'a point encore senti son enfant. Elle sera bientot à quatre mois & demi. On ira à St. Cloud après pâques pour y passer huit ou dix jours. Ensuite on s'établira à Versailles pour y faire les couches de Mme. la Dauphine. Elle en relevera à la fin d'août. On ira passer le mois de septembre à Fontainebleau, & octobre à Chambort. Delà on reviendra passer novembre à Versailles, & tout l'hiver ici. Je crois que ces projets s'accompliront cette année : car il n'y a pas tous les ans un Strasbourg à prendre. Nos filles * vivent toujours dans une régularité qui étonne toute la cour. Mme. d'Heudicourt est ici, malade, & plus caduque qu'on ne l'est à soixante ans. Je suis trés heureuse : je vous en souhaite autant. Charlot m'ecrit souvent : il montre beaucoup d'esprit. Les enfans de M. de Villette en ont aussi, & profitent de leur bonheur. Adieu.

* Les filles d'honneur de Mme. la Dauphine.

LETTRE LXXVI.

1682. *à Versailles, le 8 mai*

RIEN de nouveau ſur l'affaire que vou me propoſés. Vous ſavés ce que je fi à Fontainebleau, & la paſſion que j'avoi de réuſſir. Aujourdhui même importunité & mêmes raiſons. Plus on a d'une certai ne faveur en ce péïs, & plus on eſt hor d'état de faire certaines affaires. Je ne voi plus M. de Bonrepaux, ni qui que ce ſoit ſans nulle exception.

Je ſerois ravie que vous puiſſiés raccom moder Mr. de Villette, & Mme. de Font- mort: je ſuis bien de votre opinion ſur l douleur qu'il montre de ſes enfans: il ſ félicite dans le fond du cœur de les voi avec moi malgré lui. Ils ſont très jolis & parfaitement bien nés. Si la petite de Mur- çai à déviné ſur l'ennui de la baſſe-cour je ſerai toujours prête à aider les Sainte Hermines.

Il faut bien que l'on s'acoutume à mon perſonnage. Ma vie eſt fort tranquille, très ſolitaire, & très aſſortie à mon humeur.

Mille amitié à Mme. d'Aubigny: elle ne m'écrit ni aſſez ſouvent ni aſſez librement.

La pauvre Mlle. de Jarnac a de la peine

s'accoutumer à la fatigue de la cour. :lle a les jambes enflées : & l'on craint ne hidropiſie.

LETTRE LXXVII.

à Verſailles, le 14 mai.

J'AI reçu une lettre de vous, pleine de complimens & de remerciemens. Je 'en veux point : je ſuis contente, pourvu ue vous le ſoïés, & que vous faſſiés un on uſage de tous les biens qui vous arri-ent. Ils ne ſont pas inépuiſables. C'eſt un uiſſeau que le moindre tems de ſéchereſſe eut tarir. J'ai fait un petit voïage à Main-enon, où j'ai fait des projets merveilleux our le bien public. Charlot eſt embeli & a out à fait de l'eſprit. Il écrit mieux que oi, & je l'admire, depuis que nous vons ſon baptiſtaire : je le croiois plus ieux. L'idée que vous vous faites de Ruel ſt aſſez juſte. C'eſt un lieu admirable où : me divertis fort. Dieu bénit tout ce qui y fait. Le ſuccès paſſe nos eſpérances. a poliſſe feminine y triomphe. Vous n'en riés pas étonné. On ne parle ici que de uerre : pour moi, je ne la crois point par : que je ne la deſire pas, & que j'ai l'hu-eur aſſez heureuſe. Mrs. de Murçai & :ur ſœur réuſſiſſent fort bien. Je ſuis fâ-

chée qu'aucun Ste. Hermine ne partag
leur bonheur : j'aime leur mere, & leu
nom. Point de nouvelles. Ma ſanté eſ
bonne, & mon viſage mauvais : c'eſt Rue
& Verſailles. Adieu, mille amitiés à Me
d'Aubigny. Vous m'apprenés de ſinguliere
nouvelles de ma faveur. Les nouvelliſte
en ſavent plus que la favorite.

LETTRE LXXVIII.

Ce 21.

1682. JE n'ai garde de vous dire ſi je pench
pour Aubigny ou pour Ste-Gemm
je ne connois ni l'une ni l'autre.
ne puis que vous conſeiller d'acheter l'u
des deux. Quant à l'argent, vous av
20000 livres d'une part, 18000 de l'aut
pour commencer. Il ne ſera pas impoſſib
de vous faire avancer une année de 180
livres par M. Brunet. Vous vendrés
maiſon de St-Cloud 9000 livres. En vo
plus qu'il n'en faut pour entrer en négoci-
tion. Du moins ſais-je bien qu'aïant m
argent tout prêt, j'ai été trois ou qua
ans à péïer Maintenon. Et encore ai
fait le dernier péïement ſi mal à propos
un excès d'exactitude, que je le ferai e-
core une fois. Voilà ce que j'ai penſé
vos affaires. Si j'ai eu tort, il n'y a enc
rien de gâté. Vous auriés la tête bien pr

tourner, ſi vous comptiés pour quelques
ıoſes ce que l'on vous dit ſur mon com-
:e. On eſt peu inſtruit de mes projets : &
ɔmment le feroit-on ! Je n'en ai aucun.
hafſez toutes ces imaginations là. Faites
: que vous voudrés. Mon étoile eſt d'être
ternellement contrainte. Mais mon hu-
ıeur eſt de ne me contraindre que le moins
ue je puis, & de ne jamais contraindre
:s autres. Je vous enverrai un cachet. Je
eſaprouve fort l'affectation que vous avés
e mettre les armes de la mere de votre
rand'-mere : car c'eſt de là que ſont les
te-Hermines. Adieu : je voudrois de tout
ıon cœur que votre aquiſition fut faite.
'ous vous en occuperiés peut-être, & ce
ɔnt des plaiſirs de tout âge : je ſai celui
ue Maintenon m'a donné, quand j'ai pu
penſer.

LETTRE LXXIX.

à Verſailles, ce 28 mai.

J'Ai fait depuis peu connoiſſance avec
Mr. le marquis & M. l'abbé d'Aubi-
ny de Tigny : ils m'ont inſtruite de notre
ıaiſon. C'eſt apprendre bien tard qui l'on
ſt ! mais cela n'eſt jamais indifférent : il
a douze ans que le maréchal d'Albret
ı'en avoit dit quelque choſe. Je n'ai pu

voir ſans plaiſir une généalogie de 400 ans très bien prouvée par des contrats de mariage, & l'endroit où nous nous ſommes ſéparés. * Ces meſſieurs m'ont appris que la terre d'Aubigny eſt à vendre, celle de Ste-Gemme qui étoit à l'aîné de la maiſon, & celle de la Jouſſeliniere dont ils ſont ſortis. Il me ſemble que ſi vous voulés placer votre argent, il ſeroit bon de rentrer dans quelqu'une de ces terres qui ſeront à bon marché : ils prétendent que vous auriés les deux premieres pour quarante mille écus. Mandez moi ſi vous avés d'autres vues, ou ſi vous voudriés que je ſuiviſſe celle-là. L'argent que vous devés toucher à la fin de l'année, les vingt mille francs que j'ai à vous, & le bien de Mme d'Aubigny qui ne ſauroit être mieux placé vous feroient aiſément entrer en poſſeſſion. Je me porte à mon ordinaire : ſouvent la migraine, jamais d'autres maux. Rien de nouveau, ſi ce n'eſt que M. le duc du Maine a eu le gouvernement de Languedoc par la mort de M. de Verneuil dont on prend le deuil dimanche pour quelque jours. On dit que nous paſſerons l'hiver à Verſailles, parce que St. Germain n'eſt pas prêt.

LETTRE

* Voïés la généalogie d'Aubigné & de Mme. de Maintenon, dans le premier livre des *Mémoires*.

LETTRE LXXX.*

à Verſailles, ce 25 juin.

J'Ai reçu votre triſte lettre : mais je connois trop bien les vapeurs pour m'en effréïer. Leur effet le plus ordinaire eſt de faire enviſager une mort prochaine. Mais cet effet eſt corrigé par la proprieté qu'elles ont de la faire enviſager long tems. Je me ferois pourtant ſcrupule de vouloir vous en effacer entiérement la penſée. Il eſt bon de s'y préparer, ſur-tout quand on a de grands comptes à rendre. C'eſt là ce qui doit nous occuper, & non ce qui ſe paſſera après nous. Ces migraines ne méritent pas l'inquiétude que vous en avés. C'eſt le ſeul tribut que mon tempérament péïe à la nature. C'eſt en être quite à bon marché. J'ai toutes les connoiſſances poſſibles & certaines de notre maiſon : je vous en enverrai la généalogie. On les met en ordre. Je voudrois que vous euſſiés cette terre. L'argent ne vous manqueroit pas. La terre d'Aubigny vient d'être vendue à un chapître. Et il n'y a qu'un tems limité pour la dégager. Il faudroit auſſi que le chapître ne ſut pas que vous en avés envie :

* *L'adreſſe* : à M· le comte d'Aubigny, gouverneur de la ville & château de Cognac.

il feroit à craindre qu'il ne s'en prévalut. M. de Caumont & fon fils feront leur abjuration demain : j'en ai une grande joïe : car c'eft un très bon gentilhomme, & qui a du fervice. Si Mlle. de Caumont fe trouvoit ébranlée par l'exemple de fon pere, rien ne manqueroit à ma joïe. Adieu, mon très cher frere. J'embraffe Madame votre femme : écrivez moi de vos nouvelles, & tâchez de vous divertir. C'eft le feul reméde pour les vapeurs.

LETTRE LXXXI.

A St. Germain, ce 8 avril.

ALNES & Saujeon qui font les deux terres que M. le duc de Richelieu avoit en Saintonge ne font plus à lui. Pour les acheter, vous auriés à faire à Mme. la ducheffe d'Aiguillon qui eft toute hériffée de difficultés & de chicanes. Voilà vingt mille francs que le Roi vous donna hier. Vous en auriés autant de M. Brunet. Le tout feroit une fomme confidérable, mais facile à diffiper. Faites mille amitiés pour moi à Mme. d'Aubigny, je vous prie. Je voudrois bien qu'elle fe fentit un peu des bienfaits du Roi. Je ne lui envoie plus rien, parce que vous êtes plus riche que moi. J'aime mieux nourrir m es pauvres

que vos chevaux. Adieu, mon cher frere. Je suis toujours la même pour vous. Je suis votre sœur : & vous ne me connoissés pas encore!

LETTRE LXXXII.

à Versailles, ce 18 août.

IL est vrai que je serois ravie que vous retirassiés Aubigny du chapître d'Angers qui vient de l'acheter : il me l'a fait offrir fort honnêtement. Il vous convient d'avoir une terre, sans maison à entretenir : vous n'en pouvés avoir une plus belle que le château de Cognac.

Je suis bien aise que M. de Ruelles ait mis ses enfans dans les nouvelles compagnies que le Roi vient de faire. C'est un grand soulagement pour la noblesse. Il n'y aura point d'état ni de condition qui ne doive son bonheur au Roi.

Il faut prendre patience sur Mme. de Caumont. Il n'est rien que le tems n'adoucisse.

Je n'ai rien de meilleur à vous dire sur les vapeurs, que de vous conseiller de vous divertir, de n'être jamais seul, de manger peu, & souvent, de vous promener à cheval, en carrosse, en bâteau, de marcher

peu, d'éviter toutes ſortes d'épuiſemens, ſoit de corps, ſoit d'eſprit, de ne faire aucune lecture fatigante, & ſurtout de ne point reſter couché dans cette grande chaiſe où je crois vous voir.

Je vous remercie de l'éclairſiſſement que vous me donnés ſur la maiſon de notre grand'mere. J'en ai de reſte préſentement. Mais je voudrois bien ſavoir qui étoit M. de Cardillac. C'eſt ce que je trouve de plus obſcur.

J'ai peine à croire que M. de Villette ſe convertiſſe; je le voudrois de tout mon cœur. Mais le reſpect humain!

Vous aurés appris l'heureux accouchement de Mme. la Dauphine: jamais on n'a vu tant de joïe que Paris & la cour en ont témoigné.

Adieu. Vous ne me dites rien de Mme. d'Aubigny: vous ne ſerés jamais heureux, ni bien avec Dieu, ſi vous n'êtes bien avec elle.

On vient de m'aprendre que meſſieurs les échevins de Cognac ont un petit démêlé avec les dames de la charité pour l'emploi d'un fonds deſtiné aux pauvres. Ce n'eſt point à moi à le juger. Mais je vous prie, mon cher frere, d'être, autant que votre conſcience le voudra, dans les intérêts des dames de la charité. Elles ſont

établies par messieurs de la mission, dont vous connoissés le zèle. Ils sont très appliqués aux bonnes œuvres, & si droits qu'ils pourroient mieux décider que personne. J'ai tant d'estime pour leur maison en général, & pour quelques uns d'eux en particulier, que je vous reccommande cette affaire de tout mon cœur. Il est si difficile que les pauvres aïent tort! soit dit, sans corrompre votre intégrité.

LETTRE LXXXIII.

Le 15 octobre.

J'Ai reçu une lettre de Mme. de Miossens sur l'état où vous êtes. Il n'y a, dit-elle, aucun danger : mais vous souffrés : Quand l'esprit est attaqué par les vapeurs, toute la machine est dérangée, & cela me desole. J'en ai tant eu, & j'en ai vu tant! rejouissez vous : c'est le seul remède. Prenez l'avis de M. Fagon qui vous envoïoit dès cette année à Vichy. Voici une lettre de M. le duc du Maine qui est d'un stile assez gai, & la signature assez magnifique. Il conserve toujours beaucoup d'amitié pour vous. La cour part lundi prochain pour Chambort. Mme. la Dauphine demeure ici. Elle n'est pas encore en état de marcher, au grand regret de toute sa maison.

J'aurai l'honneur d'aller avec la Reine. Nous retrouverons Mme. la Dauphine à Fontainebleau. L'air de Verſailles m'ôte la moitié de mes migraines. Mme. d'Aubigny me fait une belle & bonne rélation de vos plaiſirs ſur la naiſſance de notre jeune prince. Je ſuis aſſurée qu'elle danſa de fort bonne grace : au moins je la vis un jour s'y prendre fort bien. Adieu, mon cher frere. Mes complimens à vos dames de la Charité. Elles m'ont bien remercié de ce que vous avés fait pour elles.

LETTRE LXXXIV.

1682. *A Chambort, le 6 octobre.*

J'Ai reçu une lettre de vous par Mr. de St. Denis que j'ai remerciée. J'ai tenu ſa fille avec M. de Chevreuſe : j'ai trouvé Mme. de St. Denis, telle que vous me la repréſentés. Je ſuis fâchée que vous n'aïés pu aller aux eaux. En attendant le retour de leur ſaiſon, aſſujettiſſez vous aux avis, que je vous ai donnés.

Je crains votre gout pour la ſolitude. La plus mauvaiſe compagnie vaut mieux que ces triſtes rêveries où l'on ſe plonge quand on eſt ſeul. On m'a montré la déclaration de la terre d'Aubigné. Le revenu eſt aſſez peu de choſe. Les droits en ſont

beaux. On peut retirer Ste. Gemme, qui eſt auſſi de la maiſon.

Allez faire un tour ſur les lieux: & concertez tout avec Mr. de Tigny qui eſt un fort honnête homme. Changez d'air & de lieu: appliquez vous ſans vous occuper. Point de meilleur reméde. Je vois bien que l'affaire de Curſai ſeroit bonne. Mais il faudroit faire à M. d'Ouilly un priere, que mon crédit lui feroit prendre pour un ordre. Et l'on n'eſt point en faveur pour faire des incivilités, des injuſtices, ou des violences. Mr. Turc fait de ſon mieux pour ne pas nous péïer. Le Roi a été reçu à Maintenon par Nanon & la Couture, qui s'en aquitterent fort bien. J'en étois partie, deux heures avant qu'il y arrivât. Il le trouva fort joli. Le jardin commence à s'accommoder: les arbres, & les paliſſades ſont aſſez grandes: & ſans les inondations de l'hiver, le potager ſeroit beau. Ma manufacture le divertît fort. Outre mes Normands pour faire de la toile, il vient de m'arriver vingt-cinq Flamands pour le linge ouvré comme celui de Courtray où j'ai débauché des ouvriers. Charlot eſt ſi embelli & ſi ſage, que je ne le reconnus pas: il a beaucoup d'eſprit, & la mémoire de ſa race. La Reine lui demanda qui il étoit: » il répondit: un petit gentilhomme que

» Me. de Maintenon fait élever. « Adieu, mon cher frere : je me porte fort bien à Chambort, & je m'y plais tout à fait. Nous en partons lundi, 12 de ce mois, pour Fontainebleau, où je suis toujours accablée de vapeurs. J'y passe les jours à pleurer, à étouffer, à me contraindre, & à me trouver la plus malheureuse personne du monde. J'ai pris un Lion herminé, * quand j'ai vu que ce sont nos véritables armes. Faites de même.

LETTRE LXXXV.

à Versailles, ce 1 decembre.

J'Ai à répondre à une lettre de vous du 7 de novembre, à une de M. de Tigny, & à une autre de M. Vieux-Fourneaux. Je commence par la vôtre. Je suis ravie que l'Anjou vous plaise, & que vous n'aïés nulle répugnance à acheter la terre de Ste. Gemme ou celle d'Aubigny. Ces aquisitions sont plus raisonnables que celles que vous pourriés faire ailleurs. Sans avoir une vanité ridicule, on peut préférer une terre de son nom & de ses peres : si j'a-

* Mme. de Maintenon se trompoit. Le Lion d'Aubigné a été herminé par les la Jousseliniere. Et les d'Aubigné de Poitou n'étoient pas de cette branche. Voiés les Mém. de son grand-pere.

vois été aussi bien instruite là-dessus que je le suis à présent, je n'aurois pas acheté Maintenon. J'avois regardé comme une chose avantageuse que le château d'Aubigny fut détruit, parce que je voulois que vous achetassiés du revenu sans occasion de le dépenser follement. D'ailleurs, quelle plus belle habitation que celle de Cognac! Cependant je vois par ce que m'écrit M. de Vieux-Fourneaux que vous croïés cet air trop subtil pour vous. Voïez: déterminez vous: agissez là-dessus sans moi. Comment ferois-je vos affaires? Je n'ai pas le loisir de penser aux miennes. J'ai perdu une procès, pour ne l'avoir pas sollicité. En un mot, par cent mille raisons trop longues à déduire, je ne puis vous donner que des conseils fort vagues. Vous avés plus de loisir: l'exercice vous est bon: vous êtes sur les lieux: vous trouverés plus de facilités que moi. Si vous voulés Aubigny, voïez le marché de Mrs. du chapître, & concluez. Ils me prient de demander un droit d'amortissement. Ce seroit leur procurer un très grand avantage pour les péïer de vous laisser rentrer dans une terre de votre maison. Ni grace ni faveur, quand on veut agir avec justice. Si l'année de leur achat n'est pas expirée, vous pouvés par le droit du nom rentrer

dans la terre : si vous ne le pouvés par droit, voiez s'ils veulent vous rendre ce service : mais ne l'achetez pas. Si vous aimiés mieux Ste-Gemme, je la ferois demander à M. de la Rochefoucault. Mais ne fesons de pas qu'à mesure qu'ils seront nécessaires. Ce n'est pas le bon air d'Anjou qui vous a fait du bien : c'est l'exercice & l'occupation. Vous avés une paresse extrême : & vous vous laissés aller à une mélancolie qui devoit vous avoir donné des vapeurs plutôt. Vous faites fort bien de garder M. de Vieux-Fourneaux. * C'est un homme qui vous seroit bon à plus d'une chose, & que vous devés attirer chez vous. Je ne vous réponds point sur M. Arnaud : vous savés que je ne suis jamais entrée dans ces sortes de procédés. Vous ne pouviés mieux faire que de laisser Mme. d'Aubigny chez Mme. de Miossens : bonne compagnie : il ne faut pas se lasser de travailler à sa conversion. Il est vrai que la Reine me fit l'honneur de me donner son portrait à Chambort. Je n'aime point à parler de ces choses-là : & la faveur, à mon gré, ne sied pas mieux que la modestie. Nulle peine sur ce que je ne vous mande rien. Vous entendrés assez parler de moi : & je ne se-

* Voyez une lettre du chevalier de Méré, dans le premier recueil, Let. LII.

rai jamais pareſſeuſe quand il s'agira de vos intérêts. Je vous le répete : je ne me chargerai point du détail de votre aquiſition. J'en ſuis incapable. J'ai acheté une terre, ſans avoir eu le loiſir de l'aller voir. Adieu : mon cher frere : ne ſoïez jamais ſeul, ſi vous ne voulés que la tête vous tourne.

LETTRE LXXXVI.

à Verſailles, ce 18 janvier. 1683.

JE ne ferai pas toujours tout le bien poſſible : mais du moins je ne m'oppoſerai jamais à aucun. Voilà qui eſt bien ſérieux pour en venir à vous dire, que s'il ne tient qu'à mes vieilles jupes que vous ne preniés cette demoiſelle, je les lui donne de bon cœur. Mais l'union qui doit être entre Mme. d'Aubigny & vous ne ſera-t'elle point troublée ? J'avoue que je ne puis regarder Cognac comme une ſolitude affreuſe. Il m'en reſte une idée fort agréable. Votre imagination eſt bleſſée. Allez aux eaux : & menez y votre femme. Il eſt vrai que rien n'eſt plus difficile que de traiter avec des communautés : chicanes, défiances, longueurs, incertitudes. J'aimerois donc mieux Ste-Gemme. Perſonne ici n'a échapé aux rhumes : j'en ai eu un, mais

très léger. Laiſſez dire Mme. de Fontenai : on parle des plus grands princes du monde. Je ſuis ſur le téâtre : il faut bien qu'on me ſiffle ou qu'on m'aplaudiſſe. Je vous ſouhaite là deſſus autant de tranquillité que j'en ai. Dites à Mme. d'Aubigny que ſi ſa lettre eſt purement d'elle, il faut qu'elle ſe ſoit prodigieuſement formé l'eſprit : ſon ſtile eſt auſſi beau que ſes caractères. On ne peut écrire ni avec plus d'élégance, ni avec plus de gout, ni avec plus de tendreſſe. Adieu, Monſieur, ſongez à vous réjouir & à vous ſauver.

LETTRE LXXXVII.*

Ce 29 avril.

1683. JE crois que vous ſavés fort bien que je vis encore, & même avec plus de ſanté que jamais. Je ne ſai qui va à Vichy. Me. de Monteſpan devoit aller à Bourbon : mais ſon voïage eſt rompu. Vous avés aſſez d'eſprit pour vous conduire vous-même. Il faut bien écouter, parler peu, éviter les airs de grand ſeigneur qui ne conviennent pas même aux Rois, & prendre cet air de modeſtie & de ſimplicité, qui va ſi bien aux particuliers. M. l'abbé d'Aubigny négocie l'affaire de Ste-Gemme, ſans que vous y

* *L'adreſſe* : A M. le Cte. d'Aubigny, à Vichi.

paroiſſiés. Si vous voulés une terre, celle-là me paroît belle & bonne : un prix convenable : point de maiſon : une forêt : de beaux droits : & ſortie de votre famille. Notre été ſe paſſera en voïages. Nous partons le 26 mai pour aller en Bourgogne : & nous traverſſerons toute l'Alſace. Nous allons à Betfort, & pour la troiſieme fois à Strasbourg. Nous ſerons de retour ici, le 24 de juillet. Nous y paſſerons le mois d'aouſt : & nous irons dans celui de ſeptembre à Chambort, en octobre à Fontainebleau, & en novembre à Verſailles. Me. la Dauphine ne vient point : elle eſt groſſe : & tout le monde en eſt ravi. Mlle. de Laval ſera bientôt mariée : je ne ſai encore à qui : mais le Roi s'en mêle : & vous ſavés qu'il eſt accoutumé à réuſſir. M. du Maine eſt toujours fort honnête homme, & ſera du voïage. Mme. de Montchevreuil eſt très languiſſante : & j'en ſuis en peine : ma vie eſt fort douce & ſolitaire. Cette Dlle. des Coublans n'eſt point notre parente : je m'en ſuis informée. Adieu.

LETTRE LXXXVIII.

à Versailles, ce 21 mai.

1683. J'Ai ſu de vos nouvelles par votre médecin. M. Fagon l'eſtime beaucoup. Je vous ai écrit par Madame la ducheſſe de Noailles. J'eſpére que les eaux voûs feront du bien. Je crois vous avoir déjà mandé la diſpoſition de tout l'été, & que Madame la Dauphine le paſſera ici, par une raiſon qui plait à tout le monde. Mlle. de Laval épouſa hier M. de Roquelaure, que le Roi fait duc comme étoit ſon pere. Avez vous ſu que M. de Montchevreuil s'eſt caſſé un bras ? Il ne pourra ſuivre M. du Maine. On parle de Mlle. d'Hamilton. D'autres diſent Mlle. de Leuveſtein, * niece de M. de Strasbourg. Voilà mes nouvelles donnez moi des vôtres. Tout eſt à ſouhait ſi vous joignés aux eaux la tranquillité qui eſt encore plus néceſſaire qu'elles.

Je voudrois faire un voïage avec vous pour vous faire avouer que toutes les femmes ne ſont pas implacables ſur les montagnes & dans les vallées. La deſcription que vous me faites de l'embarras de la vôtre m'a fait rire, & je l'ai cru voir : tant il eſt naturellement conté.

J'ai affecté de ne point paroître dans

* Depuis, Marquiſe de Dangeau.

l'affaire de Ste-Gemme, parce que tout se seroit passé en civilités sans conclusion. Et il faut toujours traiter les affaires d'intérêt de turc à maure. Je suis fâchée que Mme. d'Aubigny n'en sache pas sur les vapeurs autant que moi. Elle vous seroit très utile. Dans ces maux-là, on tire plus de secours des autres que de soi-même. Je juge bien de l'effet qu'elles doivent produire sur un homme aussi chagrin & aussi taciturne que vous. Mais n'aurez vous point d'enfans après Vichi ?

LETTRE LXXXIX.

à Fontainebleau, ce 7 août. 1683.

L'Affliction générale, & la mienne particuliere ne m'empêchent pas de répondre à votre lettre, puisque vous attendés ma réponse pour vous déterminer.

M. Fagon n'est point ici pour le consulter sur Bagneres : mais je connois assez bien ces eaux-là, pour vous dire qu'elles ne sont pas bonnes à boire, & que leur grand mérite est pour les maux extérieurs. Barege amolit ; Bagneres fortifie : qu'est-ce que cela peut avoir de commun avec vos vapeurs ? ce sont elles qui vous font voir les choses si tristement, & qui vous conseillent des eaux qui ne vous guériroient

pas. Le malheur de n'avoir point d'enfans est très médiocre pour tout le monde. Je vous crois trop raisonnable pour vous soucier que votre nom périsse. La raison qui vous empêche de me voir est si utile & si glorieuse, que vous n'en devés avoir que de la joïe. Il ne me convient point d'avoir aucun commerce. Je vous ai conseillé par l'intérêt que je prends à vous de demeurer dans le plus beau lieu du monde, où l'on vit avec le plus d'abondance : où vous êtes libre : sans affaires, au milieu de vos parens : en un mot dans un état que je préférerois au mien, si brillant, si envié, & si ennuïeux. Je ne prétens point vous contraindre. Mais si vous venés ici, vous ne me verrés pas : il vaut donc encore mieux être en commerce de lettres que d'être si près l'un de l'autre sans nous écrire & sans nous voir. N'allez point réveiller vos chagrins. Si le Roi ne vous a pas fait justice, si vos ennemis vous ont fait du mal, c'est un malheur très ordinaire. Vous êtes vieux : vous n'avés point d'enfant : vous êtes infirme : que vous faut-il ? du repos, de la liberté, de la pieté : tout ces biens sont entre vos mains. Si vous voulés acheter une terre, achetez en une. Mais si vous aimés mieux manger votre revenu à Cognac, mangez le. Vous avés plus de trente mille

livres de rente pour ſix ans : ſi je vis encore, vous en aurés davantage, & ſi je meurs, Maintenon. Je vis à Betfort des reſtes de l'amitié qu'on a eue pour vous. Bien des gens ne voulurent pas prendre un ſoû des miens, quand ils ſurent que j'étois votre ſœur. Charlot eſt toujours à Maintenon, plus ſpirituel & plus petit que jamais. Vous avés raiſon de croire que je ſuis fort affligée de la mort de la Reine. Perſonne n'en a plus de raiſons : je les ſens toutes très vivement : & la douleur du Roi eſt une terrible augmentation à la mienne. On dit que Mme. d'Aubigny eſt groſſe : j'en aurois bien de la joïe. Je vous aime de tout mon cœur.

LETTRE XC.

à Fontainebleau, le 7 ſeptembre.

VOus aurés ſans doute appris qu'avant d'être conſolés de la perte de la Reine, nous avons eu à trembler pour le Roi, & que nous lui avons cru le bras caſſé : il n'a été que démis : & graces à Dieu, il eſt ſi bien rétabli qu'il n'y a rien à craindre. Cet accident l'a fait voir auſſi ferme dans la douleur que dans toutes ſes autres actions : & il y a eu peu de différence de ſon

ſang froid à celui de ce philoſophe * qui di
ſoit : *Je vous avois bien dit que vous m*
rompriés la jambe. Vous jugerés par m
bonne humeur que la ſanté du Roi n'eſ
pas mauvaiſe. M. Colbert eſt mort : & M
le préſident Pelletier va remplir ſa place
vous l'avés vu prevôt des marchands. L
Roi ôte les bâtimens à M. Dormois à qu
il donne cinq cens mille francs. M. d
Louvois aura la charge. On ne ſait plus
on ira à Chambort : le brasdu Roi en déc
dera. Mais Mme. la Dauphine n'ira pa
Elle eſt trop avancée dans ſa groſſeſſe. J
me ſuis informée de tout ſur la mairie d
Bourdeaux : elle ne ſe vend jamais. Je vou
conjure encore de vivre commodément, &
de manger tous les ans les dix huit mill
francs de l'affaire que nous avons fait
Nous en ferons quelque autre. Allez
Bourdeaux, ſi l'air en eſt meilleur pour vo
que celui de Cognac. Il n'y a que pour ſo
ſalut qu'il faut ſe contraindre. Je vous a
me plus que je n'aimerai vos enfans : & d
plus ils auront mon bien. Plus je vis, &
plus je me deſabuſe des ſoins & des projet
à venir. Dieu les renverſe preſque toujour
& comme ils ne ſont preſque jamais pa
rapport à lui, il ne les bénit pas. Je devien
une vieille bien relâchée, & bien douce

* Epitecte.

mangez votre revenu ; faites en part à votre femme ; vivez heureux, & en paix : Dieu pourvoira à tout, pourvu que vous le serviés ; préparez vous à la mort sans en être plus triste. Ordonnez à *la France* de vous mander toutes les nouvelles qu'il ramasse dans les antichambres ; cette gazette vous divertiroit. Vous croïés bien que je suis fort aise de la grossesse de Me. d'Aubigné. Les femmes en savent plus là dessus que les médecins. Il faut s'habiller bien large, pour qu'un enfant se place à son aise, manger de bonnes choses pour qu'il se porte bien, contenter ses envies avec modération pour qu'il ne soit ni timide, ni capricieux, ni gourmand. Adieu. Je vous aime plus que ma sécheresse ne me permet de vous le dire.

LETTRE LCI.

à Fontainebleau, ce 28 septembre. 1683.

J'AI montré au Roi ce que vous m'avés écrit sur son accident. Il l'a reçu comme vous pouvés le desirer. Il quitte l'écharpe aujourdhui, & est, graces à Dieu, en parfaite santé.

Voici la réponse de M. Pelletier qui vous renvoie votre lettre à cause du *Monseigneur* qu'il ne veut recevoir de personne. Il mon-

tre une ſageſſe & une modération admira
bles ; & tout le monde eſt ravi de le voi
où il eſt ; jamais choix n'a été plus aprouvé
Nous verrons ſi la proſpérité le gâtera.

Monſieur Brunet me demanda hier s'i
étoit poſſible que je conſentiſſe que vou
mangeaſſiés votre bien. Je lui répondis qu
je vous en avois prié. Réjouiſſez vous
mon cher frere, mais innocemment. Son
geons à l'autre vie ; & préparons nous à
paſſer avec le plus de confiance que nou
pourrons. Faites de bonnes œuvres, mai
avant tout, votre devoir. Le vôtre eſt d'a
mer & de ſupporter la femme que Die
vous a donnée. Liſez St. Paul ; il vous dir
que les forts doivent ſupporter les foibles
& que vous n'étes qu'un, votre femme &
vous. Vous lui devés de la patience, d
l'amitié, de la complaiſance. Je vous aim
beaucoup, quoique je vous le diſe peu.

Je crois que la Reine a demandé à Die
la converſion de toute la cour. Celle d
Roi eſt admirable. Les dames qui en pa
roiſſoient les plus éloignées ne quitter
plus les égliſes. Mme. de Montchevreuil
Meſdames de Chevreuſe, & de Beauvi
liers, la princeſſe d'Harcourt, & en u
mot toutes nos dévotes, n'y ſont pas plu
ſouvent que Meſdames de Monteſpan
de Thianges, la comteſſe de Grammont

a duchesse du Lude, & Mme. de Soubise. Les simples dimanches sont comme autrefois les jours de pâques. Avez vous des livres ? Et en voulez vous ? M. de Louvois expédie un peu plus que ne fesoit M. Dornois. Versailles qui n'auroit pas été prêt à Noël le sera à la fin de ce mois. Mme. la Dauphine part d'ici le 6 d'octobre : je demeure ici pour partir le 9 avec le Roi, Madame, Monseigneur, & la princesse de Conti. La maréchale de Rochefort est dangereusement malade.

LETTRE XCII.

A Pont à Mousson, le jour de la toussaint. 1683.

JE ne suis point surprise que vous aïés commencé par manger les dix-huit mille livres que vous devés toucher à la fin de l'année. Mais je le suis de ce que vous croïés que les fermiers généraux vous doivent péïer par avance : c'est ce qu'ils ne feront pas. Cette affaire si considérable, si bien conduite, si assurée, ne vous mettra donc pas à votre aise ? Je suis au desespoir de vous dire des choses désagréables : mais comment être sincere, & dissimuler ? Il me semble qu'après ce que je viens de faire pour vous on ne peut dire que nous soïons brouillés. On ne le croit pas à la

cour, où ce qui s'eſt paſſé à Fontaineblea
a fait grand bruit. Quelle bonté au R
d'applanir lui-même toutes les difficult
qui naiſſoient les unes des autres ! Et vo
voulés qu'il ordonne à ces meſſieurs
de vous péïer par avance ! Que diroit-
de vous voir demander un bienfait av
l'empreſſement, le chagrin, la tirann
dont vous rougiriés d'exiger une dette
Je ne puis donc que prier Monſieur Brun
comme mon ami particulier de vous fai
plaiſir, s'il le peut. Adieu. Nous ſero
le 17 à St. Germain. Je vous dirois q
je vous y verrois avec plaiſir, ſi je pouv
vous y voir content. Mais j'avoue q
mes parens ſont ſi peu ſenſibles à ce que
fais pour eux, & le ſont tant ſur ce q
je ne puis faire, que leur commerce ne
donne que du chagrin. Ce chagrin a
beau faire : il ne m'empêchera pas de vo
aimer.

LETTRE XCIII. *

à Verſailles, ce 1 mars.

1684. JE ne vous aurois pas cru ſi inquiet
ma ſanté ! L'hiver s'eſt paſſé avec t
de plaiſirs, & mes migraines m'ont ſi f
tourmentée, que j'ai toujours été, ou

* à M. d'Aubigny, à Cognac.

lutter dans mon lit contre la douleur, ou contre l'ennui dans les apartemens du Roi. La layette doit être arrivée. Elle n'est pas magnifique. Vous savés que je me pique d'avarice. J'attends avec impatience la nouvelle de l'accouchement de Mme. d'Aubigny. Je suis assez indifférente sur le sexe: j'ai mes raisons pour cela. Je suis très contente de Mançeau: s'il continue, nous serons long tems ensemble. Vous m'avés fait-là un très bon présent. La guerre m'afflige. Elle nous ôtera d'ici tout l'été. Le Roi doit partir pour l'armée le 10 d'avril. Cela est encore bien éloigné: mais mon attachement pour lui me le rend présent. Madame la Dauphine a déclaré qu'elle veut aller sur la frontiere, pour être plus près des nouvelles: elle a raison: mais ces petites consolations ne m'empêhcent pas d'envisager la guerre comme un grand malheur. Adieu: écrivez moi souvent: & croïez que saine ou malade, négligente ou soigneuse, en faveur ou en disgrace, je suis toujours la même pour vous. Charlot est un vrai original. Je le mettrai bientôt au college. M. du Maine ne fit hier une visite, où il ne me parla que de vous. Il n'est point vrai que j'ai dit que j'étois contente de M. Arnaud. Mme. de Lencosme m'a proposé plusieurs affaires: j'ai tout re-

fusé. Mais je n'ai jamais aimé à me dé chaîner contre personne, & à présen moins que jamais. Je verrai le gentilhom me que vous avés converti, quand il plair à Mançeau de me le montrer. Les voïage ne m'embarrassent point ; mais je hais le campagnes. D'ailleurs, nous serons si pe de tems avec le Roi! L'avis de M. le Cor trolleur général seroit de placer votre ar gent sur la ville au denier dix-huit. Il cro ce parti meilleur que la caisse des emprunt Consolez vous du retardement des couche de Mme. d'Aubigny ; les héros sont a moins dix mois dans le sein de leur mer

LETTRE XCIV.

à Condé, 5 mai.

1684. JE vous félicite de l'heureux accouh ment de ma belle-sœur. Je le savois p Mme. de Miossens, quinze jours ava l'arrivée de votre lettre. Je sens déjà qu que chose de fort tendre pour ma niece. vous prie, qu'elle ne demeure pas uniqu afin que je puisse l'avoir, quand quelq autre enfant vous amusera. On dit que vo vous en occupés fort, que vous l'allés v plusieurs fois le jour ; c'est bien fait. M ne la tuez pas force de la caresser. Laiss la dormir. Prenez garde à ses yeux. Qu

ne lui arrive point d'accident dans la figure. J'aimerois mieux qu'elle mourut, que de la voir difforme. Je ne me tire pas si bien de ce voïage-ci que des autres. J'ai eu l'honneur d'être dans le carrosse du Roi. C'est un grand plaisir, mais toujours accompagné de quelque contrainte. L'esprit est inquiet. Je voudrois la paix: & nous avons la guerre. De-là, mille maux, dont pas un n'est considérable. Mes amitiés à votre accouchée. La santé des femmes dépend de leurs couches. Dites à la nourrice qu'elle nourrit mon héritiere. Je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE XCV.

Versailles, 18 *juin*. 1684.

JE vous ai conseillé de ne point vous établir à Paris, parce qu'il seroit bizare que vous fussiés à portée de me voir, & que vous ne me vissiés pas. Mais un conseil n'est point une défense. Outre qu'il ne me convient pas de vous en faire, je n'exigerai jamais de vous la moindre contrainte. Je desire votre bonheur aussi ardemment que le mien. Nos états sont différens: le mien est éclatant & agité: le vôtre, obscur & tranquille. Le sage préférera toujours votre médiocrité à mon élé-

vation. C'eſt Dieu qui m'a placée : il ſait que je ne l'ai pas cherché, pas même prévu. Je ne m'éleverai jamais davantage : & je ne le ſuis déjà que trop. Si ma famille en ſouffre d'une façon ; elle en ſera dédommagée de l'autre. Je fais ce que je crois devoir faire. Mes raiſons peuvent être mauvaiſes : mais mes intentions ſont droites. J'aime déjà votre fille. Et je voudrois aſſez qu'elle fut héritiere. Mais Mme. d'Aubigny n'en demeurera pas là. Je ſuis ſenſiblement touchée de la mort de Mme. de Richelieu. * Dieu nous la ôtée. Soumettons nous. Nous la ſuivrons bientôt. Il n'eſt pas permis aux chrétiens de s'affliger. Et toutes ces morts doivent nous aprendre à mourir. Ecrivez moi ſouvent. Je vous répondrai quelquefois.

LETTRE XCVI.

à Verſailles, 25. juin.

1684. VOus avés bien fait d'aller voir M. le maréchal d'Eſtrées. Vous n'avés nulle

* Anne Pouſſart, fille de François Pouſſart, marquis de Fors, & baron de Vigean : dame d'honneur de la Reine & de Marie-Anne-Victoire de Baviere : mariée en 1646 en ſecondes nôces à Armand de VVignerod du Pleſſis, duc de Richelieu, pair de France : morte en 1684 ſans poſtérité.

occupation : & ce n'eſt pas un grand malheur. Amuſez vous : & ſauvez vous. Vous ſerés plus habile que ceux qui ſe donnent tant de peine. Moi, vous donner des ordres ! il faudroit que je fuſſe folle. Je ne ſai ce que vous voulés dire ſur la *beauté de la cauſe*. * Voulez-vous que je vous répete ce que je vous ai déjà écrit là-deſſus ? Ne voïez point Mr. Arnaud. Il ſeroit bien difficile qu'un procédé tel que le ſien ne vous échauffât : & ce regne-ci n'eſt pas propre aux violences, outre que les affaires qui roulent ſur l'argent ont toujours quelque choſe de sâle. En apprenant que vous étiés enfin pere, je dis : voilà un enfant qui les unira. J'apprends avec douleur que ſon humeur vous choque. Et vous, croïez vous ne rien avoir de choquant ? Pourquoi êtes vous homme ? ſi non pour ſuporter cette enfant. Que vous ſert-il d'avoir de l'âge, de l'eſprit, ſi vous n'en êtes pas plus patient ? Ah ! que les hommes ſont tiranniques ! Ils aiment une liberté extrême, & n'en laiſſent aucune. Ils enferment pendant qu'ils courent. Ils croïent une femme trop heureuſe de les recevoir quand il leur

* Mme. de Maintenon lui avoit dit dans une des lettres précedentes : *la cauſe qui m'empêche de vous voir eſt ſi belle, & ſi glorieuſe.* Et apparemment M. d'Aubigné avoit fait quelques plaiſanteries là-deſſus.

plaît de revenir. Ils exigent mille complaiſances ; & ils n'en ont que pour leurs maitreſſes. Procédé imprudent avec la plupart des femmes , & cruel avec toutes. Pour moi , je n'amuſerois guère un mari qui n'auroit nulle attention à mon amuſement. De l'aveu de toute la terre , votre femme eſt d'une vertu & d'une ſoumiſſion , qui devroient vous obliger à toutes ſortes d'égards. Quand vous rentrés chez vous , faut-il être ſurpris des reſtes de l'ennui dont votre abſence l'a accablé ? Eſſéïez de mes conſeils : rendez vous propre mon expérience ; que j'aïe recu pour vous & pour moi.

Verſailles me donne de la ſanté : & la paix avec les Hollandois , de la joie. Celle d'Eſpagne ſuivra bien-tôt : & je ſerai délivrée des inquiétudes de la guerre , & de ſes affreuſes ſuites. La cour eſt fort vive & fort belle. Mme. la Dauphine n'eſt plus renfermée. Elle ſe donne au public avec autant d'empreſſement qu'elle s'y déroboit. Elle a pour le Roi toute la complaiſance qu'il mérite. Il en eſt content. La famille Roïale vit dans une grande union. Mme. d'Arpajon * fait très bien dans ſa charge

* Catherine Henriette d'Harcourt , ſœur du marquis de Beuvron , mariée le 24 avril 1659 à Louis duc d'Arpajon , chevalier des ordres du Roi , lieutenant général au gouvernément de Languedoc.

(de dame d'honneur de Mme. la Dauphine.) La chambre des filles de Mme. la Dauphine va être complete. Les étrangeres auront l'avantage ſur les Françoiſes : car nous n'avons rien à opoſer à la beauté de Mlle. de Leuveſtin niece de M. de Straſbourg que l'on vient de prendre, ni à celle de Mlle. Hamilton que l'on va nommer. Mlle. de Murçay ſe fait, & danſe des mieux. Mais en feſant tout ce que je puis pour les Villettes, je ſens qu'une petite fille, vieille de deux mois, me touche de plus près; & je penſe ſouvent au plaiſir que j'aurai de la marier, ſi ma vie & ma faveur durent encore douze ans. Adieu : je vous embraſſe, & vous aime plus tendrement que je ne vous le dis, & que vous ne le croïés.

LETTRE XCVII.

à Verſailles, 11 *juillet*.

OU prenez vous que je vous ai écrit une lettre mélancolique ? je n'ai aucun ſujet de l'être : & naturellement perſonne ne l'eſt moins que moi. je vous ai parlé de la mort, parce que j'y penſe ſouvent. je m'y prépare avec gaïeté. je voudrois vous porter à vous y préparer. C'eſt vous que j'aime, ce n'eſt pas votre vie.

Ma tendreſſe fait des vœux continuels pour votre ſalut. C'eſt peu d'être philoſophe : il faut être chrétien.

Le Roi ira à Chambort le 15 de ſeptemb. de là, à Fontainebleau juſqu'au 15 de novembre. Prenez ce tems-là pour venir à Paris. N'écoutez point les ſots diſcours de nos envieux, je fais de mon mieux en tout. je ne me reproche rien ſur perſonne. Songez à notre état paſſé : voïez vous au bout trente mille livres de rente ? Que mon état préſent ne trouble point la félicité du vôtre. C'eſt une avanture perſonelle, qui, comme vous dites très bien, ne ſe communique point. Vous avés du bien & du repos. Tout le reſte n'eſt qu'un jouet d'enfant. Après ceux qui ont les premieres places, je ne connois rien de plus malheureux que ceux qui les envient ; ſi vous ſaviés ce que c'eſt ! Si je vis aſſez pour marier ma niece, elle le ſera bien. Et cette idée me conſole de la perte de ma liberté. Vous ne me parlés point de ſon baptême. Eſt-elle nommée ? Qui l'a tenue ? Eſt-elle jolie ? Comment s'appelle-t'elle ? je lui voudrois un joli nom. * je me porte bien. je deviens un peu graſſe : mais l'embonpoint ſied mieux à la vieilleſſe que l'étiſie. M. de Montauzier m'a donné une lettre que lui écrit le

* Elle fut nommée *Amable* :

P. Chavrand qui fait votre panégirique. Je l'ai lu avec plaisir : il roule sur les vertus chrétiennes : car pour les morales, il y a long tems que je vous les connois. Je ne suis point dévote, mon cher frere : mais je veux l'être : je suis persuadée que la dévotion est la source de tout bien.

LETTRE XCVIII.

A Versailles, 18 juillet. 1684.

IL faut qu'un de nos parens tienne votre fille : car attendre M. Barillon seroit un grand ridicule. Je la tiendrai avec grande joïe. On ne parle que trop de moi soit en bien, soit en mal. J'ai toujours oui dire que les femmes doivent desirer d'être oubliées. Dieu m'a fait sortir de l'ordre commun. L'air de Versailles est admirable. On y manquoit d'eau : & delà, tant de maladies : aujourdhui il y en a de bonne. Vous entendés sans doute parler des mariages de Mlle. de Murçai. * Elle n'a encore que treize ans & trois mois. Je vous dis en confidence, que je prends à Noisi des demoiselles dont le Roi péïe les pensions. Je le dis le plus bas que je puis, parce que j'en serois accablée. Je voudrois bien que mon péïs eut part à ce bienfait. Si l'on vous parloit de quelque

* Demandée par le marquis, depuis duc de Bouffiers.

demoiselle convertie, instruisez moi de son nom, de son âge, de sa race, & de l'état de sa famille. Mme. de Brinon ne veut point de votre M. Chandelier. On ne peut être curé & aumônier tout à la fois. Adieu. Prenez le vous-même. S'il vous est inutile pour vous dire la messe, vous aurés du moins le plaisir de donner à quelqu'un deux cens francs de pension.

LETTRE XCIX.

1684. *à Versailles, ce 3 septembre.*

JE vois les choses de près: je ne puis regretter que vous soïés sans emploi. Je suis bien fâchée non de l'exclusion, mais des mauvais offices qui vous l'ont donnée. J'ai de la peine à pardonner à vos ennemis. Mais en vérité, ils vous font un si grand bien que j'en suis desarmée. Je ne vous interdis point Paris. Je serois bien injuste: si je me servois de ma faveur pour tiranniser un frere aîné, à qui je dois du respect. Je vous l'ai dit cent fois: il ne me convient pas de vous voir souvent: ainsi je vous aime mieux en province. Je vous le répeterai, tant que je verrai dans vos lettres des traits de chagrin & d'aigreur là-dessus. Croïez que je ne puis que ce que je fais. J'entends dire à tout le monde que votre fille est

belle. A-t'elle la bouche auſſi grande qu'elle doit l'avoir, ſoit qu'elle tienne de vous ou de Mme. d'Aubigny ? Mlle. de Murçai ne ſera point mariée que vous n'en ſoïés averti. Elle profitera peu de ma faveur. Une autre la porteroit aux nues : mais vous connoiſſés mon humeur. Elle ſera toujours mieux placée qu'elle ne l'auroit été, ſi je fuſſe reſtée dans le néant. Nous vieilliſſons. Songeons à mourir. Eſt-ce un mal, quand on eſt chrétien ?

LETTRE C.

à Chambort, 27 ſeptembre. 1684.

JE ne doute pas de tous les propos qu'on vous tient. On voudroit vous exciter contre moi, & peut-être auſſi vous engager dans quelque extravagance dont le ridicule tomberoit ſur l'un & ſur l'autre. Je ne pourrois vous faire connétable quand je le voudrois : & quand je le pourrois, je ne le voudrois pas. Je ſuis incapable de rien demander de déraiſonnable à celui à qui je dois tout. Je n'ai pas voulu qu'il fit pour moi-mème une choſe au deſſus de moi. * Ce ſont des ſentimens dont vous pâtiſſés peut-être. Mais ſi je n'avois l'hon-

La charge de dame d'honneur de Mme. la Dauphine.

neur qui les inſpire, je ne ſerois pas où je ſuis. Adieu, mon cher frere. Je me porte bien, à quelques migraines près que je ne compte pas.

LETTRE CI.

1684. *A Chambort le 3 octobre.*

JE ſuis ravie que vous ſoïés content de mes établiſſemens. La manufacture & Noiſi ſont mes endroits favoris. Vous ne pouviés me mieux faire votre cour qu'en louant l'un & l'autre. Quant à Maintenon, il eſt un peu abandonné. Il eſt difficile de s'occuper avec plaiſir d'une maiſon où l'on ne va jamais. Elle ne ſera point mauvaiſe pour votre héritiere. Combien de tems ſerez vous à Paris ? mandez moi de vos nouvelles, & tous vos projets. Nous ſerons ici juſqu'au 12 de ce mois, & à Fontainebleau juſqu'au 15 de l'autre. On ſe divertit fort bien à Chambort : le tems eſt très beau, & la cour fort gaie. Le Roi eſt à la chaſſe tout le jour : le ſoir, on a d'autres plaiſirs. Mme. la Dauphine fait merveilles : & tout le monde en eſt content. On mange toujours avec le Roi : & cela fait une familliarité très agréable. Il y a un jour bal, & un autre, comédie. Tout cela ne me conſole pas d'être loin de Noiſi. C'eſt le lieu de

délices pour moi. Il le deviendra encore bien plus par le gouvernement des cent demoiselles qui y seront bientôt. Les places sont remplies présentement. Adieu, mon cher frere. Je serai ravie de vous voir & de vous embrasser. Soïez vêtu modestement & de bon air. Je crains pour vous le trop grand ajustement. Voïez comme sont les autres : & n'en croïez ni les tailleurs ni les marchands.

LETTRE CII.

à Versailles, le 7 avril. 1685.

Vous voulés une lettre tous les mois : voici celle d'avril : & je compte de ne pas manquer à ce soin là : car ce que vous exigés est raisonnable, & proportionné au peu de tems que j'ai. Les voïages de Noisi sont plus fréquents que jamais, les révérences y sont plus réglée, les fontanges tout à fait établies, & les promenades du soir commencées. Jugez de mon plaisir, quand je reviens le long de l'avenue, suivie de cent vingt-quatre demoiselles qui y sont présentement. Je m'amuse à pourvoir à tous leurs besoins.

M. de Louvois arriva hier au soir de Maintenon dont il prend un soin très utile : il fait rebâtir le château du parc, & mille

choſes trop longues à dire qui embelliront votre terre. M. de Montchevreuil & vous, n'aurés plus de peur ſur le pont : car on le fait grand & ſolide. Noelle a quelquefois quarante perſonnes chez elle. On loge juſques dans les greniers. Six mille péïſans travaillent : l'argent y roule : & on commence à en convenir. Soïez bon mari, bon pere, bon gouverneur : ſoïez bon chrétien, & vous ſerés tout cela. Ne vous mettez point en peine de Maintenon. Le dédommagement paſſera le dommage, & roïalement. Je vous embraſſe de tout mon cœur. Je vous remercie d'être parti de Paris, ſans me dire adieu. Ne doutez jamaïs de mon amitié. Vous me feriés une injuſtice.

LETTRE CIII.

Dimanche, ce 3 juin.

LE Roi eſt plus incommodé de la goutte qu'il n'a jamais été : le ſiege va parfaitement bien : on avance tous les jours : on n'y perd perſonne de connoiſſance. Monſieur le prince d'Orange n'a pas encore marché, & n'eſt pas juſqu'à cette heure aſſez fort pour ſecourir Namur : il y a lieu d'eſpérer que tout ira bien & que Dieu bénira les deſſeins du Roi.

Nous ſommes ſans contredit dans le plus

vilain lieu du monde : mais nous y avons ſouvent des nouvelles : & c'eſt ce que nous ſommes venus chercher. Je me porte fort bien.

Je ſuis bien fachée des peines que Me. d'Aubigny vous donne : & je ne vous parle point de celles que j'ai. Il faut que vous & moi faſſions de notre côté le mieux que nous pourrons, & que nous abandonnions le ſuccès à Dieu. Il faut ſouffrir : nous ne ſommes ici que pour cela : mais il faut mettre les ſouffrances à profit en les acceptant en eſprit de pénitence. Je paſſe ma vie à écrire : & je vous connois trop pour me contraindre avec vous. Qu'eſt ce qu'une lettre plus longue ? ſouvent un plus long ennui.

LETTRE CIV.

A Verſailles, ce 19 juin. 1685.

CE n'eſt point mes dévotions qui m'ont attiré un rhume : c'eſt le vent du nord que je haïs preſque autant que le haït M. Fagon : je crains qu'un tems auſſi fâcheux ne redouble vos incommodités : je vois peu de ſantés à l'épreuve du froid hors de ſaiſon que nous eſſuïons.

Je vous aſſure que j'ai autant d'envie d'avoir ma niece, que vous en pouvés avoir

de me la donner : mais je ſens une grande peine de celle qu'aura Mme. d'Aubigny en perdant tout ſon plaiſir & ſon amuſement : je voudrois bien qu'elle fut en état d'en eſpérer un autre.

Je prendrai certainement Mlles. de Montalambert & de l'Eſtang, & quand il vous plaira : je dois connoître ces noms-là ; & leur âge me convient fort.

Mlle. de St-Oſmane eſt ſortie de Noiſi, & va être religieuſe.

Le pere Chavrand eſt à Maintenon, pour y établir un hôpital général : je me ſuis laſſée d'y donner beaucoup, & d'entendre toujours crier que l'on y mouroit de faim. Vous ne doutés pas qu'il ne trouve des difficultés à chaque pas : il m'en a déja couté une maiſon de mille francs qu'il a fallu que j'aie achetée pour les pauvres, M. le prieur Dornaville m'aïant tout ſaintement tenu le pié ſur la gorge pour profiter de l'occaſion.

M. de Bonrepaux & vous, vous encenſés à qui mieux mieux : il m'écrit de vous à peu près ce que vous me mandés de lui : & je le montre à celui à qui il eſt bon de plaire. Je fais toujours la même vie que vous avés vue. Je vais à nos chambres un jour, un autre à Noiſi qui va à merveilles : je vais à St. Cyr qui avance d'une

manière incroïable : on a commencé vers le 15 de mars : & l'on couvrira mon appartement à la fin de ce mois ; tous les autres corps de logis sont élevés ; le refectoire est presque fait. je vous parle sur tout celà, parce que vous possédés notre plan.

M. le Marquis de Marcilly me desole, & cela sans vouloir parler à la mode : il est ici, assiégeant ma porte : on ne veut rien faire pour lui : il veut que je lui donne de l'argent : je le veux bien aussi : mais je n'ose lui en donner peu : & je n'en ai point beaucoup.

Le Roi est en parfaite santé, & fort gai : il chasse le plus souvent qu'il peut ; mais vous savés que ses plaisirs ne vont qu'après ses affaires.

Mme. la Dauphine se promene tous les jours, & va faire colation à la ménagerie ; Monseigneur chasse tous les jours aussi, & fort souvent à St-Leger ; le cerf le menera un de ces jours à Maintenon.

M. de Louvois en revint hier, charmé des facilités qu'il trouve pour son aqueduc. Vauban m'a dit qu'il iroit plus vîte & couteroit moins que l'on n'avoit cru, mais qu'il avoit été deux mois sans comprendre qu'on put en venir à bout.

Le parc est un fort beau château ; les

vitres y brillent comme à Verſailles ; on y en a mis pour cent écus. Les choſes ſe tourneront d'une manière utile pour nos héritiers ; vous devriés en avoir encore un, ſur ma parole. Maintenon m'a fait faire une digreſſion ; revenons à la maiſon roïale.

Monſieur eſt ici en meilleure ſanté qu'il croit devoir à l'uſage des remédes d'une Mme. Mallet.

Madame eſt très affligée de la mort de ſon frere, & de ce que l'électorat eſt hors de ſa maiſon. On croit que Mme. ſa mere viendra ici; Monſieur lui a offert un aſile, après en avoir demandé la permiſſion au Roi.

Mademoiſelle me voit toujours fort ſouvent, quand elle eſt ici mais elle y ſéjourne moins qu'à l'ordinaire.

Mme. de Guiſe eſt à Alençon pour ſix mois. M. le Prince, M. le Duc, Mme. la Ducheſſe, & toute leur maiſon ſont dans la joïe du mariage du duc de Bourbon avec Mlle. de Nantes, que le Roi accompagne de tout ce qu'ils peuvent deſirer d'utile & d'agréable. Mme. de Langeron eſt dame d'honneur de Mme. la ducheſſe de Bourbon, & Mme. de Moreuil la ſera de Me. la Ducheſſe. On ne le ſait pas encore.

Me. de Monteſpan me voit ſouvent, &

m'a menée à Clagny. Jeanne * ne m'y croïoit pas en ſûreté.

Le Roi fait quelquefois des promenades particulieres avec la princeſſe de Conti, moi, & quelques dames ; cette princeſſe-là ſe tourne tout à fait au bien.

Le doge eſt parti, charmé du Roi & de la France ; je ne le vis que de ma fenêtre ; mais il y paſſa ſi ſouvent que nous en etions à nous ſourire d'intelligence.

Je vous conjure de dire à Mme. de Mioſſens que j'ai parlé au Roi de ce dont elle m'a fait l'honneur de me charger, mais qu'il m'a répondu qu'il n'avoit rien fait que de concert avec M. de Marſan.

Me. de Roquelaure vient rarement ici ; ſon mari ne brilla pas le jour du carouzel. je compte que les créatures que vous avés ici vous en envoïent le livre, & vous mandent les nouvelles. Mançeau eſt à Maintenon ; c'eſt mon homme de confiance. Adieu, mon très cher frere, juſqu'à la lettre de juillet ; car je ne manquerai pas à ce que vous m'avés preſcrit.

Savez vous que M. de Murçai fut bien près de gagner le prix, & que le Roi me dit qu'il eſt un des plus adroits ? ce que je ne croïois pas.

J'ai la main très laſſe ; mille amitiés à Mme. d'Aubigny.

* La bouffonne de Mme. la Dauphine.

LETTRE CV.

à Verſailles, ce 5 août.

1685. J'AI bien du déplaiſir de vous voir ſi peu ſatisfait d'une perſonne avec qui il faut que vous paſſiés votre vie, & que Dieu vous a donnée. C'eſt une occaſion continuelle de mériter envers lui, & qui eſt plus eſſentielle que de donner tout ſon bien aux pauvres. Il faut s'en conſoler par ſes bons endroits, & lui preſcrire une vie qui ne la faſſe guère connoître. Nous en parlerons quand il ſera tems. Je ne trouve d'inconvenient à paſſer par Maintenon, que d'eſſuïer de mauvais chemins, ſi la pluïe continue. Mais s'il feſoit beau, vous ne pourriés mieux faire que de vous y repoſer un peu. Faites de Maintenon, en ce temslà comme en tout autre, ce que vous voudrés; il pourra vous ſervir de maiſon de campagne à préſent que vous ſerés tout a fait établi a Paris. Il eſt vrai que le Roi donne ſouvent des fêtes, & que je m'y trouve le moins que je puis. je ne ſaurois veiller ſans en être fort incommodée. Et je ne veux pas que Mademoiſelle de Poitiers me puiſſe dire ce qu'elle dît à Seaux à Mme. d'Heudicourt, qu'elle appella *beau viſage de fête.* Vous aurés appris auſſi que les

plaiſirs on été mêlés depuis quelques jours de pluſieurs diſgraces. Le Roi aïant voulu ſavoir ce qui obligeoit Mrs. les princes de Conti d'envoïer inceſſamment des courriers, on en a fait arrêter un; on a pris toutes les lettres; & l'on en a trouvé pluſieurs, pleines de ce vice abominable qui regne préſentement, de très grandes impietés, & de ſentimens pour le Roi bien contraires à ce que tout le monde lui doit, & bien éloignés de ceux que devroient avoir les enfans de gens comblés par lui de bienfaits & d'honneurs. Ceux de M. de la Rochefoucault ſont les plus criminels; M. d'Alincourt y eſt pour ſa part. Le cardinal de Bouillon eſt chaſſé pour pluſieurs raiſons trop longues à déduire. Il vouloit être égal en tout aux princes du ſang. Il eſt peu plaint dans ſa diſgrace, parce qu'il eſt peu eſtimé. Marly eſt fort à la mode. On y paſſa hier tout le jour; & j'en revins comme le ſpectacle alloit commencer aimant mieux mon repos que le plaiſir. j'oubliois de vous dire qu'on à trouvé des lettres de la princeſſe de Conti, qui ont fait voir au Roi quelque petite ingratitude pour lui, & beaucoup de crainte de moi. Cela ne m'empêchera pas de l'aimer. Me. de Mioſſens m'écrit des merveilles de votre fille. je meurs d'impatience de l'avoir

J'ai mis a Noiſi les deux vilaines parentes que vous m'avés envoïées..... Seroit-il poſſible que vous les euſſiés trouvées jolies ? Cela me fait trembler pour ma niece. Je ne me ſoucie pas qu'elle ſoit fort belle ; mais je voudrois qu'elle ne fut pas laide.

Il faudroit faire toutes ſortes d'efforts pour convertir Mme. de Mioſſens ; il me ſemble que ce ſeroit une femme propre à réuſſir ici.

LETTRE CV.

A Chambort, ce 10 octobre.

On met l'ardoiſe à St. Cyr à mon apartement. Ce ſera un beau deménagement dont j'eſpére que vous ſerés témoin. Il ne tiendra qu'à vous d'avoir mon apartement meublé; & je vous conſeille de demeurer à Paris juſqu'à ce que vous ſoiés las d'y être, puiſque y êtes tout porté. Mais où êtes vous logé ? Vous avés trop de gout pour ne pas admirer Verſailles ; il eſt dans un grand deſordre préſentement. Nous partons d'ici après demain, au grand regret des courtiſans, & au mien. Je m'y porte à merveilles, & je me trouve toujours mal à Fontainebleau. j'ai été bien aiſe de voir la lettre de Mme. d'Aubigny. Elle marque une grande union entre vous. Mme. de Mioſ-

ſens m'a mandé des merveilles de votre fille. je la prendrai quand elle ſera ſevrée. je vous aſſure avec vérité que je vous aime tendrement ; mais peut-être n'en ſerés vous pas plus heureux. je m'expliquerai plus clairement quand nous ſerons enſemble. Cependant, mon très cher frere, comptez que la providence, qui regle juſqu'aux moindres de nos actions, ne vous a point amené à Paris pour voir l'opéra. Cherchez quelque homme de bien qui vous conduiſe à Dieu. Voïez M. l'abbé Gobelin. S'il vous plait, demeurez en là ; ſi non, voiez le pere Bourdaloue, nous avons tous beſoin de ſecours. Il y a peu de gens éclairés dans les provinces. Vous voilà à la ſource ; profitez en ; vous y trouverés le bonheur de cette vie-ci & de l'autre. Mme. de St. Hilaire a fait une belle fin ; je recevrai la cadete de ſes filles ; l'aînée n'eſt pas aſſez jeune ; je me ſuis bien promis de n'en recevoir aucune de ſon âge ; je ferai des mécontens ; mais il vaut mieux en faire que s'arrêter en ſi beau chemin. Le Roi eſt content de vous ; mais cela ne ſuffit pas ; il faut que Dieu le ſoit auſſi ; & il n'eſt pas plus difficile que les hommes.

LETTRE CVI.

ce mercredi, 25 octobre.

IL me ſemble que je vous dis aſſez ſouvent & aſſez ſincérement que je ne vous conſeille point de demeurer ici, pour que vous euſſiés pû concerter avec moi votre départ. Ce ſont ces diſparates-là qui font que je vous crains près de moi ; & en vérité, vous n'êtes pas excuſable, aiant autant d'eſtime que vous en montrés pour moi, de ne vous pas conduire par mes conſeils dans un péis que je puis connoître mieux que vous ; la choſe eſt faite ; il ne faut ſonger qu'à la reparer. je dirai que vous vous êtes trouvé mal cette nuit, & que n'étant pas logé commodément vous avés regagné Paris. Il faut que vous reveniés dans cinq ou ſix jours ; que vous ſoiés à tems ici à faire votre cour & à me voir, qu'enſuite vous retourniés nous attendre, & que vous veniés encore faire un voiage à Verſailles. Vous verrés la cour & ces appartemens dont on parle tant. Cette conduite paroîtra naturelle, au lieu que celle que vous projettés paroît chagrine ou folle. Car qui peut s'imaginer que m'aimant, & aiant été cinq ans ſans me voir, vous veniés m'enviſager un quart d'heure, & puis, ſans

m'avertir, vous enfuir, ne m'aiant pas ſeulement parlé ? Conduiſez vous donc à ma fantaiſie durant ce peu de tems ; je vous le demande par votre amitié. Rien n'eſt bagatelle dans ce péis-ci ; ſoiez ſur vos gardes à Paris comme à la cour. Ne voiez guère ni Mme. de Monteſpan, ni M. de Lauzun ; on dira que vous cherchés les mécontens ; allez à l'opera, allez voir St. Baſile, voiez M. de Luſignan ; divertiſſez vous ; ne jouez guère ; voiez le pere Bourdaloue, & M. l'abbé Gobelin ; venez paſſer la touſſaint ici ; vous y entendrés le pere Bourdaloue ; vous verrés le Roi faire ſes dévotions ; ce qui en donne aux plus libertins. Adieu ; je me feſois un plaiſir de vous faire voir aujourdhui une cavalcade de toutes les dames après dîné, & le bal ce ſoir. Si vous vouliés me croire, votre vie ſeroit aſſez agréable ; & j'oſe vous dire encore que vous n'avés pas aſſez de confiance en moi. Voiez M. de Villette, je vous en prie ; & dites lui de venir ici. j'ai plus de tems pour l'entretenir, que je n'en aurai à Verſailles ; & il eſt bon que je lui parle promptement.

LETTRE CVII.

Ce mercredi, 5 juin.

JE vous rends mille graces de tous vos ſoins. Et je vous prie de vivre au jour la journée le plus gaïement que vous pourrés : c'eſt une aſſez mauvaiſe phraſe : mais elle exprime fort bien mon idée. Ne vous chagrinez pas par avance : les chagrins viennent aſſez tôt. J'ai vu M. de Bonrepaux : il doit vous voir auſſi : comptez que je n'oublie rien pour faire réuſſir l'affaire de M. Brillon : ſollicitez bien celle que j'ai contre M. de Villeroi. J'aime mieux qu'il ait tort que moi. Il eſt vrai qu'à la derniere chaſſe du ſanglier, le Roi courut quelque péril : ſon cheval fut bleſſé en quatre endroits : & ſi le Roi n'eut levé la jambe fort à propos, il l'auroit été. Le ſanglier étoit furieux & revenoit à la charge : il y vint auſſi deux fois contre Monſeigneur : Mr. du Maine étoit à cheval tout auprès du duc de Villeroi qui fut renverſé. Jugez du plaiſir que j'eus à ce divertiſſement. Il en eſt ainſi de pluſieurs états que l'on envie, & qui ont de fâcheux côtés. Après cette brillante réflexion, je vous donne le bon jour. Dites à Nanon que je lui ai fait réponſe, & que je ſerai ravie de la voir.

Pourquoi

Pourquoi Madame votre femme ne vient-elle pas quelquefois faire sa cour comme les autres ? Croiez que je vous aime autant que je vous le dis peu.

LETTRE CVIII.

Ce 15 mars. 1793.

J'Ai appris avec beaucoup de peine que vous êtes malade ; & je vous avoue que vos moindres maux me font trembler, quand je songe à l'état où vous êtes. Est-il possible que vous n'aiés le cœur mal fait que pour Dieu, de qui vous tenés tant de bonnes qualités qui vous seront inutiles dès qu'elles ne seront pas emploïées pour lui ? Vous êtes bon, humain, libéral, juste, doux, aumônier ; & tout cela sans rapport aux maximes de votre réligion ; voiez M. Tiberge, ou M. Brisacier, je vous en conjure, ou quelque autre homme de bien ; je vous nomme ceux-là par l'estime que j'ai pour eux, & parce que s'ils étoient contens, j'aurois l'esprit en repos. Verrai-je tout le monde se convertir, pendant que vous demeurerés dans le chemin de vous perdre ? Au nom de Dieu, mon cher frere, faites quelques réflexions solides sur un sujet si important, & pardonnez mes importunités en faveur de mon

amitié. votre fille eſt en bonne ſanté ; mais la petite verole augmente tous les jours à St. Cyr. Mlle. d'Aubigné y eſt mieux que dans ſon grenier. Prenez votre parti là deſſus. Voiez la au parloir quand je n'y ſerai pas ; vous entrerés quand j'y ſerai.

S'il eſt vrai comme on me le veut perſuader que M. le préſident Bignon ſe ſouvienne encore de notre ancienne connoiſſance, je vous prie de l'aſſurer que j'ai conſervé pour lui toute l'eſtime qu'il mérite & toute la reconnoiſſance que je lui dois des bontés qu'il avoit autrefois pour moi. Reccommandez lui les intérêts de M. le duc de Richelieu. Je crois qu'il ne demande que la juſtice ; & je ſais qu'on demanderoit inutilement toute autre choſe à M. le préſident Bignon. Adieu, mon cher frere, vous ne répondés point aux lettres que je vous écris ; peu de gens en uſent de même ; mais il faut, pour la rareté du fait, vous le pardonner.



LETTRES DE MADAME DE MAINTENON,

A MONSIEUR ET A MADAME DE VILLETTE.

LETTRE I.

DE Me. DE VILLETTE.

A St. Germain, le 7 juin.

JE NE sai si M. de Villette vous a mandé que son fils a été blessé légérement à cette derniere occasion: mais je sai bien que vous ne vous attendés pas au compliment que je vous en fais: j'en ai été ravie: je l'ai fait savoir au Roi & à Mme. de Montespan. Quand le premier mouvement de tendresse sera passé, je suis sûre que vous penserés comme moi & que vous vous saurés bon gré d'voir mis un petit héros au monde. Réjouissez vous en

donc, ma chere coufine, puis qu'il eft vrai fans flatterie que vous avés le plus joli & le plus furprenant enfant du monde. Mes amitiés & mes complimens à la famille : n'oubliez pas Me. de Montgon que j'aime & que j'eftime fort : vous me ferés plaifir de me mander de leurs nouvelles : car malgré l'oubli que vous me reprochés je conferve beaucoup de tendreffe pour mes parens : vous favés que là-deffus vous n'êtes pas traitée en alliée.

LETTRE II.

A M. DE VILLETTE.

à St. Germain, ce 26 fevrier.

IL eft vrai que j'ai fenti une extrême joïe d'apprendre du Roi même que vous avés fait des merveilles. J'ai connu en cette occafion toute la tendreffe que j'ai pour vous depuis fi long-tems. M. de Seignelay m'a promis de faire fouvenir S. M. dans toutes les occafions de ce que vous venés de faire & de ce que mes neveux promettent. M. le chevalier de Chaumont n'en a oublié aucun; & je n'ai plus rien à defirer de vous pour fonder mes efpérances & mes fervices. Mon crédit eft deformais tout à vous. Mais

continuez ; car il n'eſt pas auſſi grand que votre bravoure ; & ce que vous avés fait d'eclatant aura auprès du Roi plus de ſuccès que les bons offices de tout ce qu'il y a de dames en France. Vous ne voudriés pas devoir votre fortune à une femme, vous qui pouvés la devoir à votre mérite ! J'ai écrit à Mme. de Villette. Elle pleurera de joie. On conte des choſes étonnantes de votre fils *. J'ai montré ſa lettre à Me. de Monteſpan qui m'a dit qu'elle parleroit au Roi. Vous ne me dites plus rien ſur les étoffes. Vos échantillons ont été à Barege, & revinrent ici dans le tems que le Roi ſe trouva mal. On les jetta au feu ſans y penſer. Adieu, mon cher couſin, j'attends mon frere. On me fait eſpérer un mariage pour lui. Adieu ; je vous embraſſe de tout mon cœur. Vous ſavés que les femmes aiment les braves.

LETTRE III.

Ce 14 janvier.

IL n'y a ni affaire ni pareſſe qui puiſſe m'empêcher de me preſſer de vous dire une bonne nouvelle. Si vous voïés ma joïe, je m'aſſure que vous y feriés auſſi ſenſible

* Il ſe diſtingua fort au combat de Meſſine, quoiqu'il n'eut que onze ans.

qu'au bienfait du Roi. Voilà le billet de M. de Seignelay. Croïez, mon cher cousin, que je n'aurois pas plus de plaisir d'un bien qui me seroit venu directement; mes complimens à Mme. votre femme, & à ce prodige dont on parle ici à tous momens; mille amitiés à Mme. de la Laigne; son fils aîné a plûs obtenu que nous n'espérions; mais on a oublié le second; il faut prendre patience. J'attends le damas. Vous savés que les meubles m'occupent bien autant qu'autre chose. Je n'avois pas bien lu le billet de M. de Seignelay; il n'a oublié personne, & a donné sur tous les articles plus que l'on ne demandoit.

LETTRE IV.

A MME. DE VILLETTE.

Le 25 decembre.

SI vous aviés été de même religion que M. de Villette, je vous aurois priée de m'envoïer votre fille. J'aurois espéré de vous autant de complaisance qu'en ont eu M. & Me. de la Laigne, & M. & Me. de Caumont. Mais j'ai craint qu'on ne vous soupçonnât d'avoir été bien aise de me la donner & d'être d'intelligence avec moi sur la religion. J'ai mieux aimé m'exposer

à tout ce qu'un enlevement a d'odieux, que de vous commettre. Voilà ma chere cousine, ce qui m'a obligée de vous tromper, & pourvu que M. de Villette ne soit point mécontent de vous, je me démêlerai bien du reste. J'espére qu'il ne prendra pas si sérieusement le rapt de Mlle. de Murçai, & qu'il consentira qu'elle demeure avec moi jusqu'à ce qu'elle soit en âge de dire sa volonté. Ne la plaignez point; elle se trouve fort bien ici. Je suis ravie de l'avoir; elle est polie & aimable; & le talent que j'ai pour l'éducation des enfans sera tout emploïé pour elle. Adieu, ma chere cousine, votre lettre me fait pitié; votre état m'attriste; mais enfin vous êtes catolique; & il est impossible que dans votre cœur vous ne soïés bien aise de voir vos enfans dans le chemin où je les ai mis. Votre fils ne servira plus sur mer. Je suis sensiblement touchée d'affliger mes cousines par les marques les plus essentielles que je puisse leur donner de mon amitié : car assurement je songe à leur témoigner dans la personne de leurs enfans la reconnoissance & la tendresse que j'ai pour elle & que j'aurai toujours, quoiqu'elles puissent faire. Elles peuvent me hair : jes le défie de m'empêcher de les aimer & de leur faire du bien.

LETTRE V.

A LA MEME.

à St. Germain, ce 2 juillet.

LE chevalier de Chaumont a apporté au Roi la nouvelle de la plus grande action qui se soit jamais faite sur mer. Il a repassé par ici, & m'a conté des merveilles de M. de Villette, de son fils, & de nos neveux : il m'a apris aussi que mon cousin a demandé son congé, & qu'il l'aura au premier jour. Ainsi vous le verrés bientôt: je m'empresse de vous l'apprendre. Il m'est bien agréable de vous annoncer la premiere une nouvelle qui vous le sera. Comptez sur mon amitié comme sur la chose du monde qui vous est la plus assurée. Ste-Hermine doit porter une nouvelle au Roi : mille amitiés à mes trois cousines, & à Poignette * aussi. Vous savés que la passion que j'ai pour elle ne finit point.

* Gouvernante des enfans de M. de Villette.

LETTRE VI.

A M. DE VILLETTE.

Ce 5 avril, 1682.

JE viens de recevoir deux de vos lettres ; & je vois avec douleur que la moins douce eſt la derniere. Je ne m'en plains point. Avec tout autre que vous, j'eſſuierois de plus grandes aigreurs. Je ne ſuis point trompée dans vôtre procédé ; & quoi qu'on m'ait pû dire, j'ai ſoutenu que rien ne pourroit vous emporter contre moi. Je connois votre tendreſſe ; & je connois votre raiſon. L'une vous intéreſſe pour vos enfans ; l'autre vous parle pour moi. Vous êtes trop juſte pour douter du motif qui m'a fait agir. La gloire de Dieu eſt ſans doute le premier ; mais s'il eut été le ſeul, d'autres ames étoient auſſi précieuſes pour lui & moins couteuſes pour moi, que celles de vos enfans. C'eſt mon amitié pour vous qui m'a fait deſirer avec ardeur de vous faire du bien malgré vous dans ce que vous avés de plus cher. Mais, je me ſuis ſervi de votre abſence ! Et n'étoit-ce pas le ſeul tems où je pouvois réuſſir ? J'ai fait enlever votre fille par l'impatience de l'avoir & de l'élever à mon gré. J'ai trompé, J'ai

affligé Me. votre femme pour qu'elle ne fut jamais ſoupçonnée par vous, comme elle l'auroit été ſi je m'étois ſervi de tout autre moïen pour lui demander ma niece. Voilà, mon cher couſin, mes intentions. Elles ſont pures & droites. Le moien eſt violent: mais le motif eſt plein de bonté. Vous ne ſauriés deſaprouver cet acte d'autorité, non plus que je ne deſaprouve votre affliction. Recevez donc avec tendreſſe la plus grande marque que je puiſſe vous donner de la mienne. J'attriſté l'homme que j'aime & que j'eſtime le plus, pour ſervir des enfans que je ne puis jamais autant aimer, & qui me perdront avant que je ſache s'ils ſeront ingrats ou reconnoiſſans. La lettre que vous avés écrite à votre fils a fait pleurer tout les gens d'honneur & de ſens à qui je l'ai montrée. Elle eſt d'un caractère ſi tendre & ſi ferme, que quelque idée que je me fuſſe faite de votre procédé il va encore plus loin; mais pour parler comme vous: ne traitons jamais de controverſe, & gouvernons vos enfans de concert: je m'en vais pour cela vous dire ce que j'en penſe; afin que nos inſtructions ſoient conformes. Votre fils a de l'eſprit & du ſens; il eſt doux, bien né, plein de bonnes intentions, ambitieux, hardi; & en un mot je n'ai rien vu de mauvais en lui qu'une

grande préſomption. Je l'ai pouſſé là-deſſus, & il s'eſt corrigé ſi promptement que je le vois & ne puis le croire. Je penſois l'affliger en lui propoſant l'académie, & qu'il auroit de la peine à devenir écolier après avoir été officier ſur ſa bonne foi, & depuis, homme de cour. Cependant, c'eſt où je vis ſa raiſon prématurée. Benardy me fait dire qu'il en eſt très content. Nous eumes un petit démêlé ſur ce que j'exigeai qu'il ne ſortit que pour venir à la cour. Je ſais qu'il ne peut plaire au Roi que par une extrême ſageſſe. M. de Fourbin me l'amene toutes les ſemaines. Une telle ſocieté lui eſt plus utile & mème plus honorable que d'être avec ces princes du ſang. Nous le laiſſerons à l'académie tant que vous le jugerés à propos. Ecrivez lui ſouvent, exigez qu'il vous réponde : cela forcera ſa pareſſe à écrire. Votre fille eſt à peu près comme lui : je la trouve plus apliquée à ſe corriger & à plaire. Je vous conjure, mon cher couſin, laiſſez la où elle eſt. Elle ira à Bourbon avec moi, & je lui donnerai de l'eſprit, de la raiſon, & des graces. La nature a déjà fait tout cela : il ne faut que le faire ſortir. Je l'ai miſe aux urſulines de Pontoiſe avec les deux demoiſelles de Montchevreuil, pour l'inſtruire à faire ſa premiere confeſſion. Réconciliez-vous avec

Mme. de Fontmort : pardonnez lui pour l'amour de Dieu, pour l'amour de moi, pour l'amour de vous-même, pour l'amour de vos enfans une chose qu'il étoit difficile qu'elle refusât à la religion qu'elle venoit d'embrasser, à notre amitié, & si vous voulés, à mon crédit : elle a cru en tout rendre un grand service à vos enfans : elle vous aime tendrement : faites tout de bonne grace. Je ne vous réponds point sur ce que vous me demandés de votre fille. Jugez vous-même si je dois vous la rendre, après avoir fait une violence pour vous l'ôter. Donnez moi plutôt les autres par amitié pour elles. Si Dieu conserve le Roi : il n'y aura pas un huguenot dans 20 ans. Je me chargerois volontiers de tous : & je crois ne pouvoir mieux marquer la tendresse que j'avois pour ma tante qu'en rendant à ses petits-fils le traitement que j'ai reçu d'elle. Je ne vous ai point rendu de mauvais offices auprès du Roi. Et plut à Dieu que vous n'eussiés pas pour le servir une exclusion insurmontable ! Je crois que vous aurés été bien aise de la promotion de M. le maréchal d'Estrées. Il me dît beaucoup de bien de vous. Je lui répondis, qu'il ne m'aprenoit rien de nouveau, & qu'il me feroit plus de plaisir de le dire au Roi. Je ne comprends point pourquoi vous n'avés

pas apris par moi la converſion de M. de Murçay ; je vous la mandai le jour qu'il fit ſon abjuration. Je ſuis. &c.

LETTRE VII.

A Me. DE VILLETTE.

Le 25 janvier. 1682.

SI Mlle. de Murçai vous envoïe tous les brouillons qu'elle fait, vous êtes accablée de ſes nouvelles. Il y a long tems que je veux vous en dire. Mais je fais ſi rarement ce que je veux ! Je ſuis très contente d'elle. J'en ferai une très aimable perſonne : elle eſt quelquefois fort belle : elle me craint & ne me hait pas : c'eſt de quoi en faire un prodige. Son caractère eſt très bon : vous n'êtes pas le ſeul objet de ſes tendreſſes : elle me parla hier de la misère de ſa nourrice avec des larmes qui me charmerent. Envoïez la ici ; je prendrai ſoin d'elle & de ſes enfans. Murçai eſt plus étourdi, mais il eſt joli ; il va à l'académie ; le Roi lui donnera une penſion quand il ſaura ſes exercices. Croïez que je traiterai l'un & l'autre comme mes enfans. Que leur bonheur vous conſole de l'état où vous êtes ! n'oubliez rien pour adoucir mon couſin. Il eſt honnê-

te homme : & il vous aime. Qu'il ne se prenne point à Mme. de Fonmort de ce qu'elle a fait ; elle n'a pu le refuser ni à sa religion ni à mes prieres. Et je ne pouvois avoir votre fille sans elle. Je n'ai point voulu vous mettre entre votre mari & moi ; quoique persuadée que dans le fond de votre cœur vous me remerciés de mes violences, je connois votre tendresse pour lui ; & je serois au desespoir d'altérer votre union.

LETTRE VIII.

A LA MEME.

1682. *à St. Germain, ce 3 fevrier.*

Il faut que l'on en veuille à Mlle. de Murçai à la poste, ou que son écriture indéchiffrable en veuille aux yeux des commis. Car je l'ai souvent vue vous écrire, & même de fort longues lettres. Vos enfans verront la différence des traitemens que je leur fais quand ils font bien ou mal ; j'avoue que ma tendresse suit toujours mon estime. Mlle. de Murçai alla il y a trois jours à Ruel ; c'est ce qu'on apelle mon couvent ; elle s'y confessa hier avec plus d'instruction & de repos qu'elle n'auroit fait ici ; elle en est revenue aujourdhui. Je vou-

drois que ſon eſprit fut auſſi heureux que ſon humeur ; elle eſt ravie de tout ; ce ſont les filles d'honneur qui l'ont été quérir ; elle aime paſſionnement Mlle. de Biron. Adieu, ma chere couſine ; je ſouhaite de tout mon cœur que le petit ſecours que je vous ai envoïé vous diſe ce que je ſuis diſpoſée à faire pour vous.

LETTRE IX.

A M. DE VILLETTE.

à St. Germaim, ce 16 janvier.

JE me ſuis trop ſouvent plainte de vos enfans pour ne pas m'en louer enfin. M. de Fourbin qui ſe mêle de leur argent & de leurs exercices en eſt content ; M. l'abbé Gobelin qui a ſoin de leur conſcience eſt très ſatisfait de leur conduite ; M. de Neſmond ne peut s'en taire. Ils voïent quelquefois M. le duc de Bourbon qui a un gouverneur d'un grand mérite & qui eſt des amis de mes neveux. Mlle. de Murçai eſt embellie & bien plus aimable. Nous n'avons pas eu le moindre démêlé, depuis qu'elle eſt revenue de Pontoiſe. Je ne doute pas qu'elle ne vous faſſe part de ſa joie. J'ai voulu vous en donner, en vous apprenant de leurs nouvelles. Vous en ferés part

à Mme. de Villette; je ne lui écris point. Je vous assure qu'il n'est rien que je ne donnasse pour vous voir dans un état qui vous permit de profiter des bontés du maitre pour moi, & de l'estime qu'il a pour vous.

LETTRE X.

AU MEME.

à Versailles, ce 30 janvier.

1683. JE vous écrivis l'autre jour bien succintement. J'étois pressée. Vous ne devés point mener ici le fils de Mme. de Caumont. Vous avés fort bien senti que vous feriés mal votre cour. Tenez vous en à cette idée. Ce regne-ci n'est pas le regne des huguenots. Tout ce que vous montrés d'esprit, de bravoure, de prudence, augmente mon chagrin de vous voir & capable de tout & exclu de tout. Le bien que je fais à vos enfans ne me console point de celui que je ne vous fais pas. Je travaille à en faire des hommes sans espérance de jouir jamais de leur mérite. Il faut donc que je renonce au votre qui est à peu près de même date que le mien & dont il me seroit si doux de jouir! Songez à cette grande affaire. Humiliez vous devant Dieu. Demandez lui

d'être éclairé. Pouvez vous être environné de gens qui ont reconnu l'erreur, & être inaccessible aux doutes sur ce que vous apellés vérité ? Convertissez vous comme tant d'autres. Convertissez vous avec Dieu seul. Convertissez vous sur mer, où vous ne serés soupçonné ni de foiblesse ni de complaisance. Convertissez vous comme il vous plaira. Mais enfin convertissez vous. Je ne puis me consoler de votre état. Et ma tristesse m'aprend combien je vous aime.

Adieu, mon cher cousin : j'aime toujours les eaux de senteur, & je n'aime ni singe ni perroquet. Voilà ce que vous avés mandé à Mademoiselle de Murçai de vous faire savoir. Elle est fort occupée avec ses maitres. Je n'en veux pas faire une *Virtuose*, mais que feroit-elle quand elle n'est pas auprès de moi, & qu'apprendroit elle avec mes femmes de chambre ? Les instrumens lui donneront du gout pour la musique : la danse formera son maintien : & son maitre de François lui apprendra la valeur des mots & le pourquoi des phrases. Elle croît fort. Tous les jours on me la demande en mariage. Quand les propositions seront quelque chose de plus qu'un compliment, vous en entendrés parler. Elle dit qu'elle veut être religieuse : mais elle ne dit pas

vrai. Je ne vous parle point des garçons. Je vous crois mieux instruit d'eux, que moi-même ? M. de Fourbin en est content ; le Roi le sera : & vous devés l'être. Je voudrois vous voir. Venez, si vous croïés votre présence utile à vos affaires. Mais si vos enfans sont l'objet de votre voïage, attendez encore. Les voir souvent, ce seroit vous rendre suspect. Et il vous seroit bien desagréable d'avoir quelque contrainte avec eux. Adieu. Continuez à nous écrire : vos lettres sont admirables. Mais au nom de Dieu, convertissez vous, le plutôt que vous pourrés. Je vous crois supérieur à la mauvaise honte, & aux jugemens de votre parti.

LETTRE XI.

AU MEME.

Ce 13 fevrier.

1683.

J'APROUVE le voïage de Mme. de Villette, s'il est nécessaire pour sa santé. Je l'exhorte à l'avancer : elle trouvera plus de secours ici qu'en province. Mais pourquoi aller loger chez des huguenots ? Je n'oserai lui envoïer ses enfans aussi souvent & pour aussi long tems que je ferois ailleurs, toute catolique qu'elle est. Je crains

auſſi qu'elle ne vienne dans un tems qu'ils ſeront tous éloignés. Pour qu'elle ſoit avertie des projets de la cour, je vais lui dire ce que j'en ſai : on dit donc que le Roi part pour Compiegne le 4 de mars, qu'il reviendra ici le 20 du même mois, qu'il en partira le 15 de mai pour aller voir camper ſes troupes ſur la Sâone, qu'il ſera de retour ici le 15 de juillet, qu'il en partira le 15 de ſeptembre pour Chambort, & qu'il viendra le 15 d'octobre à Fontainebleau, qu'il y ſera juſques au 15 de novembre, & que l'on reviendra paſſer l'hiver ici. Pendant ces voïages-là, votre fille eſt dans un couvent, & vos mouſquetaires ſeront au camp. Voilà les inſtructions que je puis donner à Mme. de Villette : ſi elle vient dans les tems que je ſerai ici, & que ſa ſanté lui permette de s'y rendre, je la verrai avec beaucoup de joie. Adieu, mon cher couſin, je ſuis toute à vous.

LETTRE XII.

AU MEME.

à Verſailles, ce 23 mai. 1683.

J'AI reçu votre lettre qui ne m'apprend rien de nouveau. Ai-je jamais douté de votre paſſion pour le Roi ? Il ne vous eſt

pas aussi aisé de lui plaire que de le bien servir. Il connoit votre zèle : je connois tout votre mérite : plut-à-dieu qu'il n'y eut pas en vous un côté desavantageux qui empêche qu'on ne fasse valoir les autres ! Dieu, qui vous a donné tant de bonnes qualités, vous tirera enfin d'un état qui les rend inutiles pour ce monde-ci & pour l'autre.

Madame de Villette a fait un voïage utile. Elle a gagné de l'enbonpoint, elle a vu ses enfans : de moi elle n'en a guères joui. Je ne dispose pas d'un instant de ma vie. Elle a essuïé toutes mes humeurs & toutes mes lassitudes. L'admiration qu'elle a pour ses enfans lui a attiré quelques petites aigreurs de ma part. Car j'avoue qu'ils ne me paroissent pas si aimables. Il est vrai que je ne suis que leur tante. La passion que j'ai qu'ils soient admirés un jour, fait que je ne me presse pas de les admirer aujourdhui. Il faut toujours leur persuader qu'ils peuvent & doivent être au dessus de ce qu'ils sont. Votre fils aîné est honnête homme; & je l'aime tendrement; il a le cœur bien fait, & de bonnes intentions; sa personne est contrainte & de mauvaise grace. Marmande est joli & adroit; il a du cœur & de l'esprit; je ne le crois pas si bon que l'autre. La petite devient plus raisonnable. Elle croît & embellit. Mais son

naturel eſt lent. Ses reſſemblances avec Madame de Fontmort me deſeſpérent. Grande preſſe à l'épouſer. On me la demande tous les jours. Je ne la marierai peut-être pas à votre fantaiſie ; car pourquoi n'aurois-je pas pour elle la modération que j'ai pour moi-même ? Je compterai pour beaucoup le mérite aquis où apparent ; & je la marierai mieux qu'elle ne l'auroit été en Poitou. A tout hazard, envoïez moi votre procuration ; car c'eſt une affaire à conclure en 24 heures. Je la laiſſe à Verſailles. Au lieu de la donner à Madame la maréchale de la Motte qui me la demande, elle demeurera chez Bontems, enfermée avec ſes maitres ; je fais pour elle ce que je ferois pour ma fille. Comptez que je ne ſuis point engagée. Elle eſt encore trop jeune, & trop délicate. Je voudrois que la paix fut faite pour demander au Roi quelque choſe avec bienſéance. Je pourrois me prévaloir de mon crédit, & la marier ſans dot. Mais c'eſt une injuſtice que je ne ferai pas.

LETTRE XIII.

AU MEME.

Ce jeudi, 14 août.

JE vous renvoie l'acte que vous me demandés : je le crois bien ; je l'ai ſigné, je ſuis ravie de ce que Monſieur de la Rochallart eſt ſauvé, & inquiéte des fatigues de Madame de Villette. Les nouvelles que vous m'écrivés ſont très fauſſes. Le Roi n'a point de galanterie, & vraiſemblablement n'en aura plus. Vous pouvés le dire ſans craindre de paroitre mal inſtruit. L'action de votre ingénieur me paroît mauvaiſe : mais du Couteaux me fait pitié. Je ne ſuis point d'avis que Monſieur de Murçai vienne ici : je ne puis le loger ; qu'il emploïe bien ſon tems & ſe laiſſe conduire : Mlle. de Murçay a ſouvent la fievre. J'ai peu de ſanté à Fontainebleau ; l'air m'y donne des maux que je ne connoiſſois point. Adieu, mon cher couſin, je ſuis bien fâchée de ne pouvoir vous rendre heureux. Le plus grand obſtacle vient par vous ; vous faites un grand ſacrifice, qui, je crois, ne ſera pas reçu ! Il eſt bien étonnant que ni l'exemple de tant de vos amis qui abjurent, ni votre reſpect pour

le Roi, ni votre amitié pour moi, ni les raiſonnemens de tant d'habiles téologiens, ni les conſeils de votre ambition ne vous ébranlent pas. Doutez du moins. Examinez. Inſtruiſez vous. Et croïez.

LETTRE XV.

AU MEME.

à Verſailles, ce 16 juillet. 1684.

JE viens de recevoir votre lettre du 9 de ce mois. J'ai ouvert celle que vous écrivés à votre fille. Je l'ai fort grondée de ce qu'elle ne vous écrivoit pas. C'eſt une pareſſe inouïe & que rien ne peut animer. Elle vous aime & ne peut vous écrire; elle a le toucher admirable pour le clavecin, & ne peut jouer; elle a très bonne grace pour la danſe, & ne peut ſe remuer; elle a la prononciation exellente pour l'eſpagnol; & elle ne le parle jamais. C'eſt un prodige que ſon eſprit, ſa vivacité, ſon inſenſibilité, & ſon indolence. Vos enfans ne vous reſſemblent point; ils n'ont rien pris de votre amour pour la gloire; du reſte ils ſont, comme vous, ſans vices. J'ai la fille toujours auprès de moi; je l'accable de préſens, de plaiſirs, de reprimandes, & de careſſes. J'eſſéie de tout. Elle n'écrit

pas plus à ſa mere qu'à vous ; cela me fait trembler pour ſon cœur. Qu'en attendre, ſi elle ne vous aime pas ? Son frere aîné a le cœur fait comme le vôtre ; il iroit loin s'il avoit autant d'eſprit que de courage. Il a pourtant plus d'envie de plaire que les autres, & ſeroit plus capable de vaincre ſa pareſſe ; il écrit fort mal ; nous le verrons cette ſemaine, bien affligé de la paix ; le cadet eſt très délicat & trop occupé de ſa perſonne ; du reſte, de très bonnes mœurs, & chéris de tout ceux qui les connoiſſent ; j'aime l'aîné tendrement. M. de Seignelay meurt d'envie de vous ſervir. Tout ſeroit bien diſpoſé pour votre élévation, ſi vous leviés une excluſion inſurmontable. Que nous ſerions heureux, ſi Dieu vous touchoit ! On me demande tous les jours votre fille. Je ne m'éblouïrai pas pour elle. Je la marierai ſelon mon gout, puiſque vous me l'avés donnée. J'ai remis votre lettre au Roi ; il vous eſtime autant qu'il peut eſtimer un hérétique. Vous pourriés bien le ſervir ſi vous vouliés. Vous manqués à Dieu, au Roi, à moi, à vous, à vos enfans, par votre malheureuſe fermeté. Quand la grace vous éclairera-t'elle ? J'ai été charmée de la promotion de M. l'abbé de Luzignan. On croit Me. la Dauphine groſſe. La cour n'a jamais été plus nombreuſe

ni

ni si occupée des plaisirs. La paix va nous en donner jusqu'au dégout. L'unique où j'aspire est de pouvoir jouir de mon bonheur avec vous. On ne peut ni dîner avec ses parens, ni les servir, ni avoir le moindre commerce avec eux sans déplaire. Voilà l'état des choses, desespérant pour vous & pour moi. Sans doute on pousse trop loin l'aversion de votre religion. Mais ne poussez vous pas trop loin aussi les préventions de votre enfance?

LETTRE XV.

A Me. DE VILLETTE.

à Chambort, ce 5 octobre. 1684.

VOTRE fille est aux ursulines de Pontoise par punitition. M. de Villette doit venir ici. Il a son congé. Il vous dira ce qu'elle a fait. En attendant ne vous inquiétez point. Vous aurés peut-être ouï dire que je prens cent demoiselles à Noisi dont le Roi péïera les pensions. Me. de Ste. Palaye m'a demandé des places pour mesdemoiselles de Montbrun ses nieces. Sont-elles bien pauvres & bien nobles? Nous n'en voulons point d'autres. Et j'en avertis M. de Souché qui me veut donner deux filles de sa femme. Répondez moi avec

autant de ſincérité que ſi Dieu vous le demandoit. Donner les places à celles qui peuvent s'en paſſer, c'eſt un vol fait à celles qui en ont beſoin. Mettre des bourgeoiſes là où le Roi ne veut que des demoiſelles, c'eſt tromper les intentions du Roi. Il faut entrer dans le bien public, ſans écouter ni ſes haines ni ſes amitiés. Vos enfans ſont à Orléans avec les mouſquetaires. Je compte qu'ils en ſortiront quand nous ſerons à Fontainebleau. Adieu, vous m'écrivés trop rarement. Je ne puis pas toujours vous répondre. Mais les embarras de ma faveur doivent-ils m'ôter les droits que j'ai à votre commerce ?

LETTRE XVI.

A LA MEME.

A St. Germain, ce 24 février.

JE vous dois un compliment ſur les prodiges que M. de Villette a fais. J'en reçus la premiere nouvelle par le Roi qui me fit l'honneur de me dire, » votre couſin » s'eſt fort ſignalé. « Ce témoignage-là eſt de quelque prix, ce me ſemble ; auſſi je m'abandonnai à ma joïe. je n'oſerois vous peindre votre fils ſur le tillac, eſſuïant le feu de 4 mille coups de canon, & criant au

major qui nous l'a dit ; » voilà les coquins » qui fuïent. « Je ne doute point que ce récit ne vous coute quelques larmes. Pour moi je ſuis enchantée qu'ils ſe ſoient fait nommer. Le Roi s'en ſouviendra. Les Ste. Hermines ont auſſi très bien fait. J'en écris à Mme. de la Laigne. Adieu, ma chere couſine ; conſervez moi votre amitié ; je voudrois bien en pouvoir jouir.

LETTRE XVII.

A Me. DE VILLETTE.

Ce 9 octobre.

VOus avés raiſon de croire que je ſuis plus libre à préſent. Mais tout mon tems ſe paſſe à écrire ; l'abſence de la cour m'aſſujettit à un nombre infini de lettres. Vous ſavés que de toutes les occupations c'eſt la plus terrible pour moi. Je m'en diſpenſe le plus que je puis, & ſouvent plus que je ne devrois. Je ſuis très fâchée de ne pouvoir vous envoïer que la lettre que je viens de recevoir de M. le marquis de Seignelay. Il faut que le vaiſſeau que vous lui demandiés ait été donné bien vîte ; car j'écrivis le même jour que je reçus vos paquets. Je ne me rebuterai pas ; on vous en fait eſpérer un autre ; je parlerai dès qu'on

ſera ici. Je ſonge auſſi à nos neveux ; & je voudrois avoir autant de crédit que vous m'en croiés. Mes parens s'en trouveroient, ſi non au gré de leurs deſirs, du moins placés ſuivant leur mérite. L'éloignement, qui fait voir plus petits tous les objets : groſſit toujours la faveur. J'ai lu l'eloquente lettre que vous avés dictée à Poignette. Je ne la prendrai pas qu'elle ne ſoit catolique. Mais ſi elle vouloit venir paſſer l'hiver avec Me. de Fontmort ; nous verrions de la convertir. M. de Caumont m'avoit prié de demander ſon congé. Je ne l'ai pas cru convenable dans l'état où ſont les affaires. Le courrier ſuivant ; une lettre de lui m'a fait voir qu'il penſoit comme moi. Nous verrons dans un mois ce qu'il deſirera. Car ce ſera une ſaiſon où il n'y aura plus de gloire à aquérir. Ne vous rebutez point de m'écrire ; donnez moi des nouvelles de votre ſanté ; informez moi de tout ce qui vous paſſe par la tête pour votre fortune ; je choiſirai parmi vos vues celles qui ſeront à ma portée. J'y travaillerai avec toute l'amitié d'une perſonne qui eſt de votre ſang, qui vous a toujours aimé, & qui n'oublie point ſon enfance. Mes amitiés à Mme. de Villette.

LETTRE XVIII.

AU MEME.

Ce 2 août. 1687.

M. Le comte de Caylus dit encore hier au matin à Suſon que M. Delpeche gouverneroit ſon bien d'Auvergne. Le ſoir, à ſon retour de Paris, il lui dit qu'il ne le vouloit plus. Voilà l'ouvrage de M. l'abbé. Pour ne le pas cabrer, il ne faut point lui propoſer de rompre avec l'abbé de Lauriere. Il faut lui dire qu'il doit penſer à ſe bien mettre avec moi, puiſque c'eſt le ſeul moïen d'être heureux. Et pour cela, il faut que M. le comte de Caylus n'aille point en Auvergne : il faut que M. Delpeche gouverne ces biens là : il faut que le comte ſe raccommode avec ſa mere : il faut qu'il voïe avec amitié tous ſes parens : il faut qu'il prenne en tout une conduite qui nous ſatisfaſſe : il faut qu'il ſe mette dans la tête que cet état ſera très heureux, & qu'il en tirera mille avantages. Je me ſuis levée à ſix heures pour vous dire ces trois mots : j'ai écrit auſſi à M. de Lamoignon. Dans tous les embarras que me donne Me. de Caylus, il m'eſt très agréable de vous avoir. Vous êtes ſûr & exact. Menez la

ici, où j'aime encore mieux qu'elle ſoit qu'à Paris, où je crains toujours qu'elle ne faſſe quelque ſottiſe, ou qu'on ne lui perſuade qu'elle en a fait. Elle eſt dans l'âge de la crédulité, des imprudences, & des malheurs. Et ſa deſtinée s'annonce aſſez mal. Son caractère corrigera tout.

LETTRE XIX.

AU MEME.

Ce 5 août.

1687. NE nous rebutons pas. Allez trouver le comte de Caylus. Il a promis à M. de Lamoignon de ne point aller en Auvergne, de n'y pas mener ſa femme, & de laiſſer à M. Delpeche l'adminiſtration de ſon bien. Tirez de lui à vous les mèmes paroles. S'il s'engage, nous aurons tous trois une conférence, où nous réglerons ſa maiſon & ſa vie. Il faut abſolument le changer. Votre fille ſera bien malheureuſe, ſi la crainte ne retient aujourdhui M. de Caylus. Servons nous de la conſidération qu'il a pour moi, pour l'établir ſur un bon pié. Je ne verrai le grand-pere qu'après le raccommodement. Faites valoir auprès de ma niece l'occupation que ſes affaires me donnent.

Pour toute reconnoiſſance, je ne lui demande que d'être ſage. Adieu mon cher couſin, je ſuis fort à vous.

LETTRE XX.

AU MEME.

Ce 4 ſeptembre. 1687.

PRENEZ garde à toutes les affaires dont vous vous chargés. Quel deſagrément pour vous & pour moi, ſi vos expoſés étoient faux! M. de Seignelay a perſuadé au Roi que Mlle. de St. Laurent étoit ſur le point de ſe réunir. Si elle part ſans avoir fait abjuration, on en ſera fort mécontent; on s'en prendra à vous; on vous prêtera des intentions que vous n'avés point. Ne vaudroit-il point mieux la remettre aux nouvelles catoliques? Quelle s'en tire comme elle voudra. Vous vous êtes convertie: ne vous mêlés plus de convertir les autres. Je vous avoue que je n'aime point à me charger envers Dieu ni devant le Roi de toutes ces converſions-là.

On prétend auſſi que cette Mlle. de Boiſragond n'écoute point, & qu'elle ne ſera jamais convertie. Cela ſera encore ſur votre compte. Si vous manqués les converſions que vous entreprenés, on ne vous ſaura nul gré de la vôtre. Mme. de Ste.

Hermine n'a point communié : du moins personne ne l'a vu. C'eſt ſon mari qui l'en empêche. Je ſuis indignée contre des pareilles converſions. La fermeté du chevalier de Ste. Hermine eſt déplorable : mais ſon état n'a rien de honteux. Celui de ceux qui abjurent ſans être perſuadé eſt infame.

Toutes ces raiſons-là ne me conviënt pas à mettre Monſieur de St. Hermine en liberté. Faite de votre mieux là deſſus, je vous en conjure. Ne les preſſez pas trop, de peur d'être coupable de leur hipocriſie. Mais ne les ſoutenez pas trop, de peur de paſſer ici pour mauvais catolique.

J'envoïe la comteſſe de Mailly à Paris : je ne puis plus ſoutenir l'embarras où elle ſe trouve : entrez dans ſes affaires. Je ne veux point la revoir qu'elles ne ſoient réglées. Je vous enverrai le comte de Caylus dès qu'il ſera de retour d'Anet. Je crois que Monſieur Delpeche ſeroit utile dans ce conſeil-la : ſi vous m'y jugiés néceſſaire, parlez. Mais il faut que ce ſoit une déciſion promte : car j'ai peu de tems à donner. Voilà des commiſſions fort pénibles : mais ce ſont de bonnes œuvres : & il en faut faire. Vous verrés un jour que j'ai conſervé pour vous la tendreſſe de mes premieres années. Adieu. Vous êtes ſage ; c'eſt le plus grand tréſor.

Fin du Tome Premier.

